

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

**Hier je vous
donnerai de mes
nouvelles**

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HIER
JE VOUS
DONNERAI
DE MES
PIERRE NOUVELLES
BORDAGE



L'ATALANTE

Pierre Bordage

**Hier je vous donnerai
de mes nouvelles**

nouvelles



L'ATALANTE
Nantes

Prologue

Vertiges

1^{re} publication : « Utopies »,
revue 303 n° 125, mars 2013

CE MATIN, je me suis demandé en moi-même (je parle couramment le moi-même) : Voyons, Pierre (je suis très familier avec moi-même), pourquoi es-tu devenu un auteur d'imaginaire ? Quel besoin névrotique de sortir du système s(c)olaire et de visiter des mondes étranges ? De refuser le présent pour te réfugier dans le futur (ou le passé, l'autre extrémité de l'axe du temps) ? Tu ne pouvais pas te contenter de décrire le réel, comme tout le monde ? Je me suis senti soudain très las. Sans doute parce que je n'ai pas l'habitude de penser. Sans doute parce que l'écriture m'échappe. Sans doute parce que je n'ai pas l'impression, ni même la tentation, de maîtriser quoi que ce soit. Que s'est-il donc passé pour que tu t'abîmes ainsi dans les failles spatio-temporelles ? Quelle perversion t'a poussé à créer des univers inexistantes, à bâtir des sociétés de bric et de broc, à brosser des paysages sidérants, à forger des mots nouveaux, à t'échiner sueur et sang pour que le lecteur, à l'autre bout de tes mots, accorde un semblant de crédit à tes délires ? Mes interrogations matinales m'ont rappelé cette phrase souvent entendue dans les salons où je tente désespérément de me cacher derrière les piles de mes livres : et, euh, vous comptez un jour écrire un... vrai roman ?

La réponse se trouve probablement sur les étagères de ma bibliothèque. Elle abrite bon nombre de vrais romans, ma bibliothèque, des grands noms de la littérature, des reconnus, des académisés, des célébrés, des gon-courtisés, des classiques, des modernes, des postmodernes, des pré-antiques... Lesquels ai-je lus ? Je m'aperçois avec effroi que ces ouvrages de bon aloi appartenaient quasiment tous à mon épouse disparue, une véritable femme de lettres, elle. Les miens, repérables à leurs couleurs criardes et à leurs illustrations puériles, suintent le mauvais goût. Mes livres personnels ne sont vraiment pas des OCC (objets culturels corrects). Tu aurais dû écouter les profs qui tentaient de t'enseigner les belles-lettres, pas t'introduire par effraction dans ces récits sans queue ni tête, et surtout, surtout, sans style ! Mes compagnons d'aventures n'étaient pas des stylistes, ils utilisaient la langue avec la simplicité rustique des conteurs de jadis, ils cherchaient seulement à m'embarquer dans leurs histoires.

Comment ? Parlez plus fort...

Littérature... populaire ?

Ah, c'est ça ! J'ai sans doute trop fréquenté les auteurs populaires. Mais, dites-moi, dans quelle catégorie classez-vous ce vieil Homère, mon premier compagnon, le divin aède qui m'a donné le goût des invraisemblables épopées – vous savez, l'histoire de cette guerre sans merci entre déesses déguisées en Grecs et Troyens, puis le retour aventureux de l'un d'eux, l'ingénieux du cheval de bois, jusqu'à son île lointaine livrée aux profiteurs ? Une histoire qui traverse vingt-cinq siècles, quand même, ça force le respect. On y croise des créatures qui n'ont pas grand-chose de réel, quoique... cyclope, magicienne, sirènes, monstres... Mon premier compagnon m'a permis de découvrir le vertige, cette sensation fabuleuse d'être soulevé de son quotidien et projeté dans un autre espace, un autre temps.

J'inspecte les rayonnages de ma bibliothèque, je n'y trouve aucun livre d'Homère, pas la moindre trace du grand inspirateur. Qu'ai-je bien pu faire du vieux bouquin tant de fois corné qu'il avait fini par renoncer à sa forme livresque ? Comment ai-je pu le laisser s'exiler de chez moi ? Qui me l'a volé ?

J'ai toujours recherché des sensations fortes depuis que Homère m'a tuer. Le vertige. À tout prix. Par n'importe quel moyen. Une drogue. Je l'ai parfois déniché dans les petits volumes aux couvertures bariolées tapissant les bas-fonds des librairies – fusées suppositaires, cieus mauves, palais tarabiscotés, extraterrestres aux yeux globuleux, héroïnes aux poitrines inhumaines... Je l'ai aussi trouvé dans les univers magiques où des guerriers aux épées buveuses d'âmes défiaient démons et merveilles, dans les forêts profondes et enchantées où de minuscules êtres aux pieds velus affrontaient l'armée des forces du mal, sur la planète rouge où des humains tentaient de prendre racine, sur un monde désertique et épicé où les autochtones aux yeux entièrement bleus récupéraient la moindre goutte de leur corps dans leurs combinaisons réservoirs, dans une Amérique revue et corrigée où les Indiens filaient à la vitesse du vent... (Je ne dis pas que je n'ai pas de temps à autre fauté avec un Hermann Hesse honorable, un Vikas Swarup exotique, un Tom Wolfe imposant, un Süskind parfumé, un Yoshikawa de pierre...)

Où sont-ils, ces chers textes qui m'ont procuré tant de joie, tant d'ivresses ? Saisi d'un pressentiment, je fouille avec une soudaine fébrilité les alignements bordéliques de ma bibliothèque. Je n'en trouve aucun. Je me sens honteux, bouffi d'ingratitude. Il ne reste plus une trace des romans qui m'ont précédé, happé, guidé. Les ai-je prêtés ? Pourquoi ne me les a-t-on pas rendus ? Je baisse la tête, désolé, mortifié par ma négligence. Puis je souris. Quelle importance ? Ces œuvres qui m'ont vivifié, nourri, enchanté, ne sont-elles pas mieux dans des mains avides que sur des planches de bois grises de

poussière ? Ne sont-elles pas mieux à voyager et à s'ouvrir à de nouvelles âmes ? Les livres (que dire des versions électroniques ?) se déplacent, s'offrent, jaunissent, se déchirent. Je les ai sans doute offerts de bon cœur, mû par le plaisir unique de partager un secret, un vertige... Les personnages que j'ai aimés, eux, ne meurent pas, à jamais admis dans l'olympie des archétypes.

Et moi, j'essaie de me faire une petite place, modeste laboureur des mots, dans le sillon éternel et fécond tracé par les grands faiseurs d'histoires.

Hier je vous donnerai de mes nouvelles

Inédit

Chers tous,

Début de l'aventure.

La machine mise au point par l'équipe du professeur Singh se présente comme un tube étroit dans lequel on s'introduit la tête la première, ce qui donne l'impression suffocante d'être enfermé dans un cercueil ou dans le vieil IRM familial.

La voix du professeur a résonné à l'intérieur de mon casque pour me rappeler les consignes principales. Je vous transmets la communication traduite en langage écrit par le logiciel de bord.

« Une minute avant le départ. Tout se déroule conformément aux prévisions. Départ dans cinquante secondes. Gardez bien en mémoire les coordonnées géographiques du propulseur : il ne changera pas de place, protégé par sa coque en principe inviolable et imperméable aux fluctuations quantiques. Départ dans trente-cinq secondes. Je vous rappelle le code d'accès : eleonor06#56. Il vous suffira ensuite de saisir sur l'identificateur vocal les coordonnées de la période que vous souhaitez explorer. Pas de sauts trop longs : votre physiologie n'y résisterait pas. Départ dans vingt-cinq secondes. Vous pourrez communiquer *via* mails ou mémos vocaux à l'intérieur de la cabine. Vingt secondes. Pour revenir au présent, si la touche RETOUR ne fonctionne pas, saisissez la date et l'année du jour de votre départ. Quinze secondes. Un moment historique, Jason. Dix secondes. Un grand bond pour l'humanité. Cinq secondes. Bonne chance. Trois. Deux. Un. TOP. »

Un choc. J'ai eu l'impression d'être projeté à une vitesse inimaginable dans un rayon de lumière éblouissante, j'ai cru que mon corps se pulvérisait en une gerbe de particules enflammées, puis j'ai repris connaissance à l'intérieur du tube dont le sas s'était déjà ouvert, soulagé de constater que j'étais toujours entier, conscient que j'étais le premier être humain à relever le défi du temps, avant les Américains, les Russes, les Chinois, les Indiens ; j'ai ressenti à la fois une sourde inquiétude et une grande fierté. Ne pouvant plus communiquer par la voix – le son ne parvient pas à franchir les abîmes temporels ; il s'agissait d'une inconnue, nous savons maintenant à quoi nous en tenir –, je m'adresserai à vous par l'intermédiaire du courrier électronique en espérant qu'il parviendra à se glisser entre les mailles du temps.

Surveillez votre boîte mail. Heureusement, papa, que tu l'as conservée dans le vieil ordinateur : les antiquités réussissent parfois là où échouent nos systèmes les plus performants. Je ne promets pas de vous écrire tous les jours, ni même toutes les semaines, mais aussi souvent que j'en aurai l'opportunité. Il est possible que mes explorations me conduisent loin de la cabine du propulseur et que, comme les moyens de transport de l'époque visitée sont certainement moins performants que les nôtres, il me faille plusieurs semaines, voire plusieurs mois, pour revenir sur mes pas. Quoi qu'il en soit, j'éprouve déjà des sensations vertigineuses en me rendant compte que je respire à une époque et que vous respirez à une autre. Je suis désormais contemporain de gens qui, pour vous, sont morts : ils sont bien peu nombreux ceux qui sont nés avant 2017 et survivent en 2086. Nous pensions atteindre les cent vingt ou cent trente ans à la fin du ^{xxi}^e siècle par la magie de la biotechnologie, or la courbe s'est infléchie vers le bas depuis les années 2020 : produits chimiques nocifs ou éléments radioactifs dans la nourriture, l'eau et l'air, désordres chromosomiques résultant des manipulations génétiques... Bref, notre espérance de vie actuelle ne dépasse pas les soixante-cinq ans. Mais, inutile d'insister, vous le savez aussi bien que moi. C'était seulement pour vous faire comprendre l'impression saisissante que j'ai de me retrouver au beau milieu d'un cimetière réveillé, ou encore dans l'un de ces parcs d'attractions d'un genre nouveau qui reconstituent des passés virtuels plus ou moins lointains. Raison pour laquelle, sans doute, je n'ai pas encore osé sortir de la cabine : je dois encore me préparer à la rencontre avec des hommes et des femmes qui ont vécu/vivent soixante-dix ans avant moi, une éventualité qui, pour l'instant, ébranle ma raison. J'ai eu beau suivre une préparation psychologique très poussée en même temps qu'une formation physique et technologique intense, j'avoue me sentir dépassé, écrasé par ce moment où le futur croise le passé dans un présent improbable – une illustration, peut-être, de l'hypothèse des existences parallèles posée par la physique quantique au début du ^{xx}^e siècle. Je me contente d'observer le paysage environnant sur les écrans tout en m'appliquant à retrouver un minimum de stabilité mentale avant d'ouvrir la porte de la cabine et m'aventurer dans les parages. J'ai revêtu une tenue d'époque, un pantalon inconfortable appelé jean, une chemise aux boutons mécaniques, des chaussures étroites, une veste noire, j'ai vérifié l'intérieur du portefeuille en cuir préparé par les spécialistes, j'y ai trouvé des billets de cette ancienne monnaie appelée euro, une carte d'identité plastifiée, une carte verte au cas où j'aurais des problèmes de santé ou recevrais une blessure, le sésame, paraît-il, pour accéder aux soins, l'ancêtre de nos puces cérébrales.

Répondez-moi afin que nous puissions vérifier que l'échange

fonctionne dans les deux sens. J'oubliais : j'enverrai également des rapports réguliers au professeur Singh. Contactez-le si vous restez trop longtemps sans nouvelles : lui en aura peut-être reçu, et il m'a promis de vous les transmettre en cas de besoin.

Je vais aussi bien que possible. Je peux désormais affirmer, sans craindre une remarque de papa, l'homme le plus pointilleux sur la syntaxe que je connaisse : hier je vous donnerai de mes nouvelles.

Embrassez pour moi ma petite sœur comme je vous embrasse.

Jason.

Chers tous,

Ça y est, je suis sorti de Caméléon – le surnom du bunker qui abrite le propulseur et dont le camouflage électronique reproduisant à la perfection une surface rocheuse le rend indétectable –, et j'ai marché environ cinq kilomètres avant d'arriver dans la ville la plus proche. La décision du professeur Singh d'installer le labo en rase campagne m'a souvent fait râler au cours de mes deux années de formation – pas de sorties possibles, aucun loisir à proximité, impression d'être devenu moine à vingt-cinq ans – mais je dois reconnaître que son choix, judicieux, me garantit une grande discrétion et me laisse le temps de m'adapter.

J'ai croisé ma première femme de 2017 dans la rue principale. Je lui ai souri, comme nous le faisons naturellement lorsque nous rencontrons un(e) inconnu(e). Sa réaction a contrasté de façon saisissante avec la tranquillité apparente des lieux : la peur a déformé ses traits et agrandi ses yeux, elle a accéléré le pas pour s'engouffrer dans la première ruelle perpendiculaire. Je me suis demandé si un détail clochait dans ma tenue. J'ai observé avec attention mon reflet dans la vitrine sale d'une boutique. Rien ne m'a choqué : mon mètre quatre-vingt-dix n'a rien d'exceptionnel, mes cheveux bouclés bruns sont tout à fait ordinaires, mon teint mat naturel est censé correspondre à la mode du bronzage de l'époque. De quoi, de qui avait-elle peur ? J'ai avisé un café ouvert sur une place bordée d'arbres. À l'intérieur, quelques hommes regroupés devant l'un de ces antiques écrans rigides en usage à l'époque. Une chaîne d'infos continues déversait des flots d'images et de commentaires sur la vague d'attentats qui s'amplifiait dans le pays. Aucune cité, aucune région n'était épargnée. Un certain État islamique était en perdition face à la coalition et jetait ses dernières forces dans la bataille.

L'un des hommes m'a lancé un regard mauvais lorsque je me suis approché du bar. Il a marmonné, avant de vider d'une traite son verre de vin.

« Les Arabes, faudrait tous les foutre dehors !

— T'as raison, Laurent ! a lancé un autre. On n'est plus chez nous ! »

Le patron du café m'a demandé, du bout des lèvres, ce que je désirais boire. J'ai estimé que je ne prendrais aucun risque avec une eau pure.

« Gazeuse ? Non gazeuse ? »

Dans le doute, j'ai opté pour non gazeuse. Il m'a servi avec une réticence mal dissimulée, puis il a rivé son regard sur l'écran où un spécialiste du terrorisme expliquait d'une voix dramatique que « le plus dur est devant nous, que nous risquons d'être frappés n'importe où à n'importe quel moment, que nous sommes entrés dans une logique de guerre totale ».

« T'es d'où, toi ? » m'a demandé soudain le patron des lieux.

Bien qu'ayant mémorisé par cœur plusieurs scénarios plausibles en fonction des époques, j'ai eu un trou de mémoire, sans doute une perturbation cérébrale liée aux fluctuations quantiques. Je suis resté incapable de prononcer le moindre mot, comme déconnecté. Un homme aux cheveux gris et au teint rougeaud a pointé un index accusateur sur moi.

« Moi, je vais te dire d'où il vient. De l'autre côté de la Méditerranée. Pas vrai ? »

J'ai tenté de reprendre empire sur moi-même et bredouillé un bout de phrase incompréhensible. Ils se sont approchés de moi. Ils étaient quatre sans compter le patron, échauffés par le vin et les propos du spécialiste en terrorisme, imbibés de haine et de peur.

« Pourquoi tu réponds pas ? »

J'ai compris comment était née la sale guerre de 2021-27, celle qui a opposé les populations d'origine émigrée, appuyées par les États du Golfe, aux populations de souche sur tout le territoire européen, un conflit qui a fait plusieurs millions de morts et affaibli l'Europe pendant près d'un demi-siècle ; elle a pris racine dans la peur. La peur engendre la haine, et la haine la violence, un mécanisme imparable. Ainsi, 2017 transpirait déjà la folie qui porterait au pouvoir les gouvernements totalitaires dans une vingtaine de pays. Vous en savez quelque chose : papa est né en 2027, maman en 2028, ce qui fait de vous des enfants de la guerre et de la reconstruction. Vous avez assisté au déclin, puis au renversement de la pieuvre fasciste qui a précipité l'Europe en enfer et moi, votre enfant, j'ai dû sauver ma peau face à ceux qui ont nourri la pieuvre. Les méandres des voyages temporels...

« Je... suis français de souche, ai-je lamentablement bafouillé.

— Pas la peine de te demander tes papiers, a vitupéré l'homme aux cheveux gris. T'as sûrement un faux passeport.

— Vous n'allez tout de même pas me juger sur... »

Je me suis rendu compte qu'ils se déplaçaient de manière à me

couper toute possibilité de retraite. Enfermés dans leurs certitudes, ils n'entendraient aucun de mes arguments. Espérant que le décalage n'avait pas perturbé la coordination entre mon cerveau et mon corps, j'ai foncé droit devant moi, bousculant l'homme ventripotent aux épaules tombantes qui me barrait le passage.

« Arrêtez-le ! » a hurlé quelqu'un.

Un grand merci à l'équipe du professeur Singh qui m'a imposé un entraînement physique digne d'un champion olympique ! Je les ai semés sans difficulté. Le patron du café a utilisé son fusil, mais son coup de feu m'a largement manqué. J'ai couru sans m'arrêter jusqu'à Caméléon. J'ai entendu des hurlements, des aboiements, des grondements de moteur derrière moi. La chasse au terroriste était lancée. Une telle folie aurait pu prêter à rire si ma peau n'avait pas été en jeu. J'ai réussi à me réfugier dans le bunker où j'ai enfin pu reprendre mon souffle et mes esprits. Bilan plus que mitigé, donc, pour ma première sortie temporelle. Le minuscule aperçu que j'ai eu de 2017 ne m'a pas donné envie d'en explorer davantage. L'ombre de la guerre et le matraquage des médias retirent toute raison à la population. Le soupçon et l'animosité règnent en maîtres : il suffit d'être brun de peau et de cheveux pour être soupçonné de terrorisme.

Je pense repartir pour une période un peu plus décontractée, du moins pour ce que j'en sais : 1971. Je n'ai rien reçu de vous, ni du professeur Singh. Je n'ai donc aucune confirmation que mes messages vous parviennent. Dans le doute, je continue de confier mes bouteilles à l'océan du temps. L'écriture me permet, de surcroît, de remettre un peu d'ordre dans mes pensées parfois confuses.

Je vous embrasse ainsi que ma petite sœur (dire qu'au moment où je vous écris, vous n'êtes pas encore nés...)

Jason.

Chers tous,

Quelques nouvelles d'hier en espérant que vous pourrez en prendre connaissance. Une question me taraude : si vous recevez mes mails, vous arrivent-ils dans l'ordre ? À quel rythme ? Sans réponse de vous, j'en suis réduit à des suppositions qui risquent de virer au délire. J'ai pas mal bougé en cette année 1971, l'époque de mes arrière-grands-parents (nés autour des années 1945). J'ai changé en francs de l'époque quelques pièces d'or fournies par l'équipe du professeur Singh et, curieux de rencontrer mes aïeux morts une trentaine d'années avant ma naissance, je me suis rendu à leur domicile de la côte normande en train puis en auto-stop. L'atmosphère m'a paru infiniment plus légère et joyeuse qu'en 2017. Pas de réseaux, pas d'informatique individuelle, pas d'endophones, ni même de téléphones

portables, mais une forme de liberté qu'on aurait bien du mal à envisager de nos jours (de vos jours). Des voitures bruyantes, polluantes, des vêtements colorés aux formes extravagantes, des chevelures exubérantes, des cigarettes et des substances hallucinogènes de toutes sortes, des expériences communautaires, des tentations mystiques, des pratiques sexuelles débridées, des concerts improvisés, bref, une période d'explosion des limites à peine assombrie par la guerre du Vietnam et les relations parfois tendues entre l'Est et l'Ouest. Je n'ai rencontré aucune méfiance à mon égard. Certaines femmes m'ont trouvé à leur goût et, comme les mœurs sont plutôt libres, j'en ai bien profité, si j'ose l'expression.

Martine, votre grand-mère, étant décédée avant votre naissance, vous ne conservez d'elle que de vieilles photos jaunies. C'était une femme libre, avide d'expériences. J'ai réussi à m'introduire dans son groupe d'amis et nous nous sommes retrouvés dans la maison foutoir qu'elle occupait avec votre grand-père. Lorsque je suis entré chez elle – incognito, évidemment, le protocole nous interdit de révéler aux contemporains que nous venons du futur –, elle m'a accueilli entièrement nue. Elle avait alors vingt-six ans et sa beauté m'a coupé le souffle. Elle a jeté son dévolu sur moi, sans que son compagnon, votre grand-père, n'y voie d'inconvénient, lui-même fort occupé avec une jeune femme rousse. Il a fallu que je déploie des trésors de diplomatie et de volonté pour refuser ses avances. Je ne pouvais tout de même pas lui dire qu'elle était en train de draguer son arrière-petit-fils. Et puis, la musique obsédante, les joints qui tournaient sans arrêt, le vin qui me chavirait la tête, l'air chaud et moite, le désir de plus en plus pressant ont fait que j'ai perdu le fil et que je me suis réveillé le lendemain dans un lit aux côtés de Martine, qui dormait comme un ange. Comme j'étais moi-même dévêtu, que je portais sur le corps les stigmates d'une étreinte, j'en ai déduit que j'avais commis un inceste d'un genre un peu particulier : elle n'était pas encore mon aïeule, mais j'étais déjà son descendant. Je suis sorti discrètement de la maison et, perplexe, j'ai pris le chemin du retour. J'ai eu le temps de réfléchir dans le train à ce qui venait de se passer : j'en ai conclu que le voyageur temporel se doit de faire preuve d'une extrême prudence, d'un discernement sans faille, s'il veut éviter de modifier la trame. J'éprouvais cependant une certaine griserie, le ravissement du visiteur clandestin, le côté sale gosse en train de faire une farce, ou peut-être le pouvoir de celui qui a plusieurs longueurs d'avance sur les autres, qui sait dans quel futur nous transporte le temps. J'ai imaginé la tête de Martine si je lui avais annoncé au matin qu'elle avait couché avec son descendant, et je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire, ce qui m'a valu les regards étonnés ou réprobateurs de mes voisins de wagon.

J'espère que vous ne me jugerez pas.

Je mentirais si je disais que l'expérience m'a déplu. Je pense maintenant que je ne recevrai jamais de vos nouvelles. Je vous embrasse.

Jason.

P.-S. — Prochaine destination, la Libération, été 1944.

Chers tous,

La femme est nue. Ivre.

Ivre de douleur, ivre de honte, ivre de chagrin.

La foule tangué autour d'elle, l'accable d'injures, la frappe, couvre son crâne mal rasé et son corps de crachats. La femme titube en essayant de voiler de ses mains sa poitrine et son bas-ventre, de préserver sa pudeur et sa dignité. La haine consume les yeux de ses persécuteurs. Elle semble ballottée par une mer en furie. Je ressens une compassion infinie pour elle, mais je ne peux intervenir ; je ne dois à aucun prix modifier la trame. La scène se déroule dans un village de Loire-Inférieure dont le nom vous dira peut-être quelque chose : La Haie-Fouassière. Le soleil brûlant rougit la peau de la malheureuse. Depuis combien de temps est-elle ainsi traînée dans les rues, tondue, une croix gammée peinte en rouge sur le dos ? Son crime : elle a couché avec un boche ! m'a expliqué une femme à l'haleine chargée de mépris. Le corps exhibé de la collabo, âgée de vingt-trois ou vingt-quatre ans, est un fruit magnifique livré à une horde de fauves enragés. La clope au bec, la mèche en bataille, les hommes en chemise jouent les gros bras, brandissent fusils ou mitraillettes comme s'ils avaient à eux seuls libéré le territoire, des résistants de la dernière heure autoproclamés responsables de l'épuration. Des gendarmes en retrait surveillent discrètement leurs agissements, prêts à intervenir si la foule devient incontrôlable.

La fautive s'appelle Hélène. J'essaie d'accompagner son calvaire dans l'entrelacs des rues écrasées de chaleur. Je me plais à penser que mon soutien silencieux allège sa souffrance. Les regards de beaucoup d'hommes luisent de désir malsain, de frustration rageuse. Je sens que la foule me soupçonne de connivence, à cause, je suppose, de ma passivité, de mon absence de réactions. Que puis-je faire ? Hélène m'est pourtant familière. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi je me suis rendu à La Haie-Fouassière, à environ vingt kilomètres de Nantes ? Vous savez peut-être que c'est l'un des berceaux de notre famille et que, comme papa avait eu l'excellente idée de me transmettre l'arbre généalogique pendant ma formation, j'ai décidé d'aller rendre visite aux parents de vos grands-parents.

Oui, cette femme nue, humiliée, est votre arrière-grand-mère. Tu

lui ressemble d'ailleurs trait pour trait, maman. J'ai ressenti sa douleur dans ma propre chair, comme si le lien, bien qu'encore virtuel, traversait déjà le temps.

Je me suis éloigné pour libérer enfin mes larmes. Une fillette qui semblait abandonnée sur un trottoir m'a demandé pourquoi je pleurais, je lui ai répondu que j'avais une poussière dans l'œil. Je me suis enfui, non comme un lâche, mais comme un voyageur craignant de commettre une folie, de mettre en danger la vie d'Hélène et la mienne, de chambouler la trame.

J'ai assisté à d'autres scènes de ce genre dans les villes et les campagnes françaises. Le pays tout entier résonnait des vociférations des épurateurs et des foules grondantes, des cris et des pleurs des femmes tondues. Le goût amer de la vengeance avait rapidement supplanté la liesse et l'enthousiasme ayant accueilli les divisions alliées et les Forces françaises libres. J'ai repensé aux hommes qui avaient tenté de m'agresser dans le café en 2017 : d'une époque à l'autre, les êtres humains étaient étrangement frères.

J'espère ne pas vous avoir choqués avec cette description, elle est seulement conforme à la vérité. Qu'elle ait entretenu une liaison amoureuse avec un Allemand, un ennemi, ne change rien à la tendresse et la compassion que j'ai ressenties pour mon aïeule Hélène.

Je pars bientôt pour l'année 1793, un grand saut, un saut dangereux, mais je brûle d'envie de voir de près à quoi ressemble la Révolution.

Toujours sans nouvelles de vous. Je vous embrasse fort.

Jason.

Chers tous,

J'espère que tout le monde va bien dans votre présent devenu mon futur. Mon corps a mal supporté le saut. Presque deux siècles franchis d'un seul tenant sont l'équivalent d'une descente dans les abysses pour un plongeur débutant. Je suis resté allongé trois jours entiers, prostré, incapable d'esquisser le moindre geste. Le simple fait de boire une gorgée d'eau m'a réclamé une énergie inouïe. Impression désespérante que plus rien ne fonctionnait dans mon corps. Puis ma coordination s'est peu à peu rétablie et j'ai pu enfin me lever. Il m'a fallu encore deux jours supplémentaires pour recouvrer l'ensemble de mes facultés. J'ai fouillé dans la garde-robe mise à ma disposition et, en me basant sur des gravures du XVIII^e siècle, j'ai opté pour un pantalon rayé, une chemise bouffante, une redingote, des bottes et un chapeau droit. Muni d'une bourse de cuir emplie de sols, livres, décimes et centimes, je me suis aventuré hors de Caméléon, gardant à l'esprit que les déplacements à cette époque me prendraient un temps fou.

La campagne m'a semblé étrangement luxuriante, comme si je foulais une terre vierge. Bien qu'ayant pris la précaution d'emporter avec moi mon calculateur manuel de coordonnées géographiques, j'ai balisé mon chemin en traçant des signes discrets sur les arbres. Les deux siècles d'écart avec mon saut précédent avaient radicalement changé les repères. La nature m'apparaissait plus dense, plus sombre, plus sauvage. La petite ville proche de Caméléon n'était plus qu'un village rural d'une centaine de maisons regroupées autour de l'église romane – qui, elle, a traversé le temps. Le vent frais de ce mois d'octobre répandait une odeur pestilentielle de purin et de fumier. Curieusement, il y régnait la même ambiance qu'en 2017, un climat de suspicion et de peur. J'ai croisé un groupe d'hommes coiffés de bonnets révolutionnaires piqués d'une cocarde. Équipés les uns de sabres, les autres de fourches, d'autres enfin de haches, ils ne m'ont prêté aucune attention, fonçant comme des taureaux furieux vers le presbytère près de l'église. Des femmes et des enfants les suivaient à distance. Ils se sont engouffrés dans la bâtisse et en sont ressortis quelques instants plus tard en poussant devant eux un homme pâle vêtu d'une soutane. Ils l'ont traîné sur la place pour, ont-ils hurlé, le traduire sans délai devant la justice révolutionnaire. Que lui reprochait-on ? De propager l'ignorance et la superstition ! d'être un contre-révolutionnaire ! un suppôt de l'ancien régime ! l'allié des royalistes ! des ci-devant ! du clergé réfractaire ! Le prêtre n'a même pas cherché à se défendre. Les yeux clos, agenouillé, il priait, sans doute. Le tribunal improvisé, présidé par un représentant en mission reconnaissable à son échappe tricolore et à son air supérieur, l'a condamné à mort au nom de la Convention. J'ai failli intervenir, puis je me suis souvenu que je n'étais qu'un voyageur clandestin, une ombre, un fantôme, et j'ai ravalé mon indignation. Comme on ne disposait pas de guillotine, l'ennemi de la nation a été décapité à coups de sabre. La lame étant mal aiguisée, le bourreau désigné, un jeune homme aux épaules larges, a dû s'y reprendre à cinq fois pour lui trancher la tête. Laquelle a été promenée au bout d'une pique dans un concert braillard de chansons mi-guerrières mi-paillardes – enfin je crois, le français patoisant de l'époque me fait l'effet d'une langue étrangère.

Je me suis éclipsé avant qu'ils s'intéressent à moi. Direction Nantes, toujours sur les traces de mes ancêtres. De nos ancêtres. Puisque le professeur Singh ne m'a donné aucune instruction particulière, j'ai choisi notre arbre généalogique comme fil conducteur. Il entre certainement une bonne part d'égoïsme dans cette décision, mais, après tout, nous voyons chacun l'univers par nos yeux, nous sommes chacun le centre de l'univers. Il m'a fallu plus d'une semaine de voyage en malle-poste inconfortable et puante pour

atteindre l'estuaire de la Loire. La ville, en pleine effervescence, bruissait de rumeurs ayant pour objet le mystérieux Carrier, le commissaire envoyé par la Convention pour mater définitivement la rébellion vendéenne. Des sections armées et avinées répandaient la terreur dans les rues et sur les places. La peur entretenue par la menace de blocus maritime des royaumes coalisés et la proximité de la grande armée vendéenne provoquaient de soudaines flambées de violence qui embrasaient les quais de Loire. J'ai été surpris de croiser de nombreux hommes et femmes à la peau noire se promenant en toute liberté, puis je me suis souvenu que Nantes était une place forte de la traite négrière et j'en ai déduit qu'il s'agissait d'esclaves affranchis.

De longues recherches m'ont été nécessaires pour retrouver nos aïeux. Ils habitaient avec leurs six enfants une mesure branlante des bords de Loire dans un quartier de l'autre côté du fleuve. Lui était pêcheur, elle se chargeait de vendre le poisson présenté sur un étal crasseux dans la rue. Il délaissait son travail pour se rendre aux incessantes réunions de la section et se livrer à différentes activités révolutionnaires. J'ai loué une chambre dans une pension des environs d'où j'avais une vue de leur maison. Je le voyais partir un matin sur trois à bord de son petit bateau, revenir le soir avec le produit de sa pêche, plus ou moins bonne selon les jours, lamper une cruche entière de vin, débiter deux ou trois insanités à sa femme et aux enfants, distribuer quelques coups de pied et de poing, puis marcher d'un pas vacillant vers l'ancienne chapelle qui servait de salle de réunion à la section. Je la voyais vendre le poisson, debout derrière l'étal dans la pluie, dans le vent, vieille et grise déjà dans sa robe souillée bien qu'elle n'eût pas encore atteint la trentaine, surveillant les enfants par la porte entrebâillée de la maison, s'éclipsant de temps à autre pour leur donner à manger. Elle aurait pu et dû être une belle femme. Elle faisait partie de la multitude silencieuse, invisible, de celles et ceux dont la Révolution n'avait pas amélioré l'existence, bien au contraire. Je n'ai jamais eu le cœur de l'aborder, pas même l'idée de lui acheter du poisson au moins pour parler un peu avec elle, pour plonger dans ses yeux couleur de nuit, pour lui glisser un sourire complice. Je me suis contenté de l'observer de loin, chaque jour, assis à ma fenêtre, pendant que le commissaire de la République Carrier mettait la ville à feu et à sang – j'ai aperçu des gabarres transportant des contre-révolutionnaires destinés à la noyade un peu plus loin en aval du fleuve. J'ai joué les voyeurs jusqu'à ce que mes réserves s'épuisent et que, empli d'une tristesse infinie, je décide de reprendre la route de Caméléon.

Le voyage du retour m'a pris une dizaine de jours. J'ai constaté dans les différents relais, picorant des bribes de conversation entre les

voyageurs, que le pays tout entier sombrait peu à peu dans la folie sanguinaire, les espérances des premiers temps soufflées comme les flammes de bougies. Chacun devenait suspect aux yeux de l'autre, chacun vivait sous la crainte permanente de la dénonciation.

J'avoue avoir été soulagé de regagner le bunker.

J'ai hésité à entreprendre le voyage du retour, puis, après quelques jours de repos – j'ai même apprécié la nourriture lyophilisée pourtant insipide du bunker –, je me suis résolu à remonter jusqu'à l'ultime racine connue de notre arbre généalogique dont l'acte de naissance est daté de 1698. J'ai programmé le saut à l'année 1715, année de la mort de Louis XIV et des dix-sept ans de notre aïeule – je vous rappelle qu'elle est morte à dix-huit ans après avoir donné naissance à un garçon de père inconnu.

Toujours cette question obsédante : me recevez-vous ? Allez-vous bien ?

Je vous embrasse.

Jason.

Chers tous,

J'ai retrouvé Jeanne, fille d'un tanneur du nom de Jocelyn et d'une lavandière prénommée Marguerite (vous pourrez ajouter ces deux-là en bas de l'arbre). Leur village est situé au bord d'une rivière connue pour ses moulins, chaussées et tanneries. L'odeur des peaux traitées est omniprésente, fétide ; l'eau a une couleur brune qui lui donne l'aspect permanent d'une mare boueuse. Lumineuse, gracieuse, souriante, Jeanne vient souvent aider sa mère au lavoir situé un peu à l'écart. Les habitants d'ici me regardent avec une curiosité bienveillante. Pour eux, je suis un vagabond, un étranger de passage. Nos façons de parler le français sont tellement différentes qu'elles rendent l'échange difficile, quasiment impossible. Alors nous utilisons le langage universel, intemporel, des mains et des yeux.

Je suis tombé amoureux de Jeanne.

Elle est tombée amoureuse de moi.

Je me suis raisonné pendant des jours et des jours ; il m'a été impossible de résister au courant impétueux qui m'a emporté et déposé à ses pieds.

C'était la fin de l'été. Je travaillais aux moissons. Il s'avère que je suis un excellent faucheur, qui aurait pu le deviner ? La chaleur lourde annonçant un orage imminent, nous nous hâtons de rentrer le seigle avant les pluies. Je dormais dans la paille d'une grange. C'est là qu'elle est venue me rejoindre, en pleine nuit. J'ai su que c'était elle avant qu'elle ne s'allonge à mes côtés. Son souffle a balayé les ultimes

vestiges de ma raison. Nous nous sommes aimés avec une fougue et une tendresse que je n'avais jamais connues auparavant. C'était la première fois pour elle, et, pourtant, chacun de ses gestes, chacune de ses caresses, chacun de ses baisers, était d'une justesse absolue, un souffle de perfection.

Nous nous sommes rejoints toutes les nuits dans la minuscule maison que j'avais louée, jusqu'à ce qu'un jour elle me dise, la voix et le regard graves : je suis grosse de toi. Elle a mimé le ventre rond devant mon air ahuri.

« Tu es sûre ? »

Elle n'a pas compris ma question. Elle a ajouté quelques phrases dans lesquelles j'ai saisi le mot fuir. J'ai hoché la tête pour lui signifier mon accord.

Elle est venue me chercher deux nuits plus tard. Nous sommes partis avec un petit baluchon dans lequel elle avait entassé quelques vêtements, un pain rond et un morceau de fromage. Nous avons marché plusieurs jours à travers la campagne balayée par les pluies et les vents glacés de l'hiver, nous arrêtant le soir dans les cabanes de berger ou les granges abandonnées, serrés l'un contre l'autre pour nous protéger du froid. Nous nous sommes installés dans une ville située à plusieurs dizaines de kilomètres. Elle est devenue lavandière et moi, commis au château voisin.

Elle est morte en donnant naissance à notre enfant, Louis (je n'aurais pas pu l'appeler autrement, il est déjà inscrit sur l'arbre généalogique). J'en ai conçu un tel chagrin que j'ai failli abandonner le nouveau-né, puis l'ai confié à une nourrice et l'ai accompagné à distance jusqu'à ce qu'il soit en âge de se débrouiller.

J'ai donc passé une vingtaine d'années dans la région, y ai vécu la fin du règne de Louis XIV et le début de la Régence. Louis est maintenant un beau garçon, un grand gaillard dont la joie de vivre me rappelle celle de sa mère. Comme il travaille également au château, je suis devenu une sorte d'oncle ou de grand frère pour lui. Il s'est fiancé à Antoinette, qui lui est associée dans l'arbre généalogique.

J'ai longtemps refusé d'affronter ma responsabilité. J'étais intervenu malgré les consignes formelles du professeur Singh, j'avais modifié le passé, j'avais fait un enfant à mon aïeule, un enfant qui est l'indispensable maillon de notre lignée dont je suis également le dernier fruit. Je suis à la fois à l'origine et à la fin de la lignée. Le résultat d'un inceste temporel. Vous pouvez ajouter mon nom de l'époque, Jacques, à côté de celui de Jeanne. Notre ancêtre Louis a désormais un père.

Était-ce inscrit dans la destinée ?

J'ai annoncé à Louis, dans ce vieux français que j'avais appris à maîtriser, que je partais pour un long voyage et n'étais pas certain de

revenir. Il m'a regardé avec gravité, avec solennité presque, comme s'il avait compris qu'il ne me reverrait plus.

« Bon voyage, maître Jacques. »

J'ai regagné Caméléon à l'issue d'une longue marche durant laquelle j'ai été attaqué par des brigands qui m'ont laissé pour mort sur un chemin ; j'ai été recueilli et soigné par une vieille femme herboriste que ses contemporains auraient pu sans l'ombre d'un doute brûler pour sorcellerie. Toute peur m'a déserté : j'ai acquis la certitude que je ne peux pas mourir dans le passé. La mort d'un voyageur temporel risquerait d'entraîner des conséquences irréversibles dans la trame, un peu comme des trous s'agrandissant dans un filet de pêche.

Il me reste à revenir à notre époque par bonds successifs. Je ne me sens pas prêt à programmer mon retour, à me présenter devant vous. Le bilan n'est guère flatteur : avoir eu des relations sexuelles avec deux de mes aïeules et fait à l'une d'elles un enfant fondateur de la lignée dont je suis issu me plonge dans des abîmes de perplexité. Je vous dois la vie, et vous me devez la vôtre. Je suis votre ancêtre et votre fils.

La destinée.

Une question se pose, à laquelle il faudra bien fournir une réponse : j'ai quarante-six ans en 1735. Quelle apparence aurai-je en 2086 ? Retrouverai-je mes vingt-six ans du départ ou garderai-je les vingt années supplémentaires prises dans le passé ? Serai-je presque aussi vieux que toi, papa ?

Avouez que toutes ces considérations auraient de quoi perturber l'esprit le plus équilibré. Le mien ne l'est pas encore assez pour entreprendre le voyage du retour. En outre, malgré les perturbations dues au décalage, les explorations temporelles sont tellement vertigineuses qu'elles créent un effet d'accoutumance auquel, je le reconnais, il m'est difficile de résister.

Je vous ferai un signe d'hier quand le moment sera venu.

Serez-vous encore vivants ?

En espérant que, si un jour nous nous rejoignons dans votre présent, vous ferez un bon accueil à votre aïeul et votre fils.

Je vous embrasse doublement.

Jason.

En suspens

Inédit

LORSQUE je suis arrivé dans le village, j'ai cru ma dernière heure venue. J'avais marché des jours et des jours dans un gigantesque cirque aux teintes rouille, grises et brunes. Des jours sans apercevoir la moindre trace de végétation, ni la moindre goutte d'eau. J'étais le seul survivant de l'écrasement de la navette aérienne au beau milieu d'un massif volcanique. La violence du choc avait pulvérisé les cent autres passagers et les membres de l'équipage. Je me demande encore comment j'ai pu sortir indemne de la carcasse déchiquetée et fumante. Comme je venais de passer trois longues années dans la plus prestigieuse école théologique de la vallée des Mariniers, j'y ai vu la main de Dieu. Je ne peux pas affirmer que j'avais reçu, au long de ces trois ans, toute la sagesse à laquelle j'aspirais (à laquelle, surtout, aspiraient mes parents), mais je me jugeais suffisamment serein pour affronter le monde et ses illusions. Mes maîtres m'avaient d'ailleurs remis mon diplôme de fin d'études avec la mention honorable (ce qui, dans leur langage compassionnel, peut se traduire par médiocre...), puis, pressé de revoir les miens, j'avais sauté dans le petit appareil qui faisait la liaison avec l'astroport interplanétaire.

Ayant épuisé mes réserves d'eau depuis un bon moment, j'étais complètement desséché quand j'aperçus les façades claires au-dessus d'une gigantesque falaise. Un escalier grossièrement taillé dans la roche permettait d'accéder au sommet perché à plus de trois mille mètres. Une nuée de charognards criards volaient au-dessus de ma tête. J'ai réussi, je ne sais comment, à gravir les marches ravinées par les tempêtes. La chaleur étouffante me pesait sur les épaules et la nuque comme un joug chauffé à blanc. Le village m'a semblé abandonné, je n'ai vu personne dans l'allée principale habillée d'un revêtement rougeâtre et poussiéreux. Ma gorge était sèche, douloureuse, j'ai cherché un puits des yeux, les formes ont tourbillonné autour de moi, j'ai perdu connaissance, je me souviens seulement du contact du sol rêche sur ma tempe et ma joue, des crailllements des charognards qui tournoyaient dans le ciel assombri et d'une vibration régulière et sourde, le pas de la mort sans doute.

Lorsque je suis revenu à moi, des yeux sombres me fixaient avec une grande intensité. C'était une femme au visage grave, aux cheveux bruns enfouis dans une coiffe de dentelle blanche. Elle semblait si

douce, si bonne, que j'ai cru comparaître devant la mère universelle, la source de toute vie des religions de la Cinquième Réforme. Elle a entrouvert mes lèvres crevassées pour me verser un peu d'eau dans la bouche. Les premières gouttes ont eu du mal à se frayer un passage, puis, peu à peu, j'ai pu boire à satiété.

Il m'a fallu plusieurs jours pour me remettre de mon épuisement. La femme vivait seule dans une petite maison plongée dans la pénombre. Elle m'a dit qu'elle s'appelait Manticore et que son mari et ses deux enfants étaient morts, comme pratiquement toute la population du village, d'une épidémie de peste prométhéenne. Lorsque j'ai réussi à parler, je lui ai demandé pourquoi elle était restée dans ce coin perdu, pourquoi elle n'avait pas cherché à gagner une agglomération proche. Elle m'a répondu que les villes étaient des antres de perdition, qu'elle préférait demeurer dans sa maison et poursuivre le rêve ébauché par les fondateurs de la communauté.

« En quoi consiste ce rêve ?

— Nous sommes venus sur ce monde pour mener une vie différente, selon les principes d'austérité et de vertu.

— À quelle Église appartenez-vous ?

— À aucune. Nous suivons seulement les élans de notre cœur.

— Ouais, vous avez reçu la peste prométhéenne en récompense de votre vertu et de votre austérité ! »

Elle m'a lancé un regard de réprobation qu'elle a aussitôt chassé d'un sourire mélancolique.

« Cette peste, comment l'avez-vous attrapée ? ai-je insisté. Vous n'avez de contact avec personne...

— Les desseins célestes sont parfois incompréhensibles, mais ils ont leurs raisons d'être. D'où venez-vous ?

— D'une école de théologie de la vallée des Mariniers. Je suis diplômé de troisième année. Et vous, vous avez toujours habité ici ?

— Je suis née sur la Terre, en Hongrie, une ancienne province de l'Europe de l'Est. »

Je me rappelais que l'Europe de l'Est était un ensemble de régions de la planète des origines, mais j'aurais été incapable de la situer sur un globe terrestre – j'avais déjà assez de mal avec la géographie locale. Mes ancêtres étaient originaires, eux, d'une région appelée le Canada où mes parents avaient promis de m'emmener à mon retour de l'école. Ils ne m'avaient pas autant manqué que je ne l'aurais cru durant ces trois longues années (en temps originel, un peu moins de six en temps local). Les jours s'étaient écoulés en silence et en méditations, et les pensées qui m'avaient harcelé, parfois dépecé, ne s'étaient pas souvent tournées vers eux. Manticore m'a confié que ses enfants avaient cinq et trois ans originels (dix et six ans locaux) lorsque la peste les avait emportés. Elle les avait enterrés suivant les

coutumes de sa communauté : ils pensent que, puisque le Créateur nous a façonnés avec un peu de terre, on se doit de retourner à Lui à l'état de terre. Le village comptait neuf cents âmes avant l'épidémie. À force de persévérance, ils avaient réussi à tirer leur subsistance d'un sol pourtant ingrat. Ils avaient importé une race de bovins parfaitement adaptés aux conditions climatiques et aux maigres pâturages, ils avaient foré des puits à grande profondeur, cultivé des céréales, des légumes, des fruits, et vécu selon le rythme des saisons. Bien que deux tempêtes eussent détruit en grande partie leurs installations et leurs réserves, ils avaient mené une vie heureuse et, malgré la douleur de la perte des siens, Manticore pensait que le bonheur gisait quelque part dans les profondeurs de cette terre rude. La falaise, longue de plusieurs centaines de kilomètres, dominait le cirque aux dimensions titanesques que j'avais traversé. Les premiers vents de l'hiver austral, long et rigoureux, chasseraient bientôt l'accablante chaleur de l'été. Le matin, par temps clair, on apercevait un mont que j'ai estimé être le volcan de l'Olympe. Le ciel revêtait au crépuscule sa livrée aux teintes ocre, grises et rouille.

« La ville la plus proche se trouve à combien de kilomètres ?

— Entre trois et quatre cents kilomètres.

— Je suppose qu'aucun transport ne passe par ici. »

Manticore a marqué un temps de silence, plongée dans ses souvenirs.

« Nous sommes arrivés à pied avec notre bétail. Il nous a fallu près de trois mois de l'astroport jusqu'ici. Nous avons été sans cesse harcelés par les berbaks, les charognards qui ont failli vous dépecer. Même si je n'avais que trois ans, je m'en souviens parfaitement.

— Si je comprends bien, il me faudrait une bonne trentaine de jours pour franchir la distance. »

Elle a posé la main sur mon épaule, son contact m'a troublé.

« Vous pouvez également décider de rester avec nous. Il n'existe probablement pas de meilleur endroit pour goûter la sérénité. »

Je n'ai pas su quoi répondre. Je recherchais sans doute la sérénité, comme tout être humain, mais j'éprouvais aussi le besoin de revoir mes parents, ma jeune sœur, mes amis, de me replonger dans le vertige et le bruit de la cité, de retrouver l'environnement technologique qui avait bercé mes jeunes années.

« Je me vois mal passer le reste de ma vie dans ce trou », ai-je fini par murmurer.

J'ai entrevu de la tristesse dans ses yeux. Sa beauté m'a saisi ; elle ne se remarquait pas tout de suite, discrète, cachée sous son voile d'humilité. J'avais souvent rêvé des femmes dans ma cellule monacale de l'école de théologie, au point qu'elles hantaient et torturaient mon corps, mais Manticore n'enflammait pas mes sens, elle les apaisait au

contraire, peut-être parce qu'elle s'était déjà confrontée aux aspérités de la vie. Elle portait une simple robe de laine noire et un jupon blanc qui débordait régulièrement sur ses sabots de cuir brut ; les mèches qui s'échappaient de sa coiffe de dentelle trahissaient l'exubérance de sa chevelure sombre, et la rondeur de ses lèvres, une sensualité troublante.

J'ai recouvré suffisamment de forces pour me promener dans les rues poussiéreuses et explorer le village. Il n'y avait ici aucune technologie, pas même l'électricité, encore moins les énergies magnétique, atomique, organique. Les quelques survivants de la peste prométhéenne que je croisais au cours de mes balades me jetaient des regards furtifs, sauvages presque. Jamais ils ne m'adressaient la parole. Probablement prévenus par Manticore de ma présence, ils ne montraient aucune curiosité à mon égard, tout juste une vague hostilité un peu plus marquée chez les jeunes hommes.

Les fermes étaient toutes bâties sur le même modèle : la maison d'habitation, plus ou moins grande selon les familles, la grange et le jardin potager derrière, relié au puits collectif par un ingénieux système de canalisations. L'enduit gris des façades s'écaillait et dévoilait des briques brunes de différentes tailles et formes. Et puis, tout autour, hérissées d'arbres squelettiques, les étendues planes des champs dont la plupart étaient en friche. Des bovins aux cornes impressionnantes brouaient les dernières touffes d'herbe sèche et les buissons épineux qui poussent un peu partout dans l'hémisphère Sud. Leur long poil brun se confondait avec le sol. Leur suif servait à fabriquer les bougies et alimenter les lanternes.

Manticore dormait dans la pièce principale sur les matelas réunis des lits de ses enfants. J'ai voulu lui rendre le sien, mais elle a refusé.

« Vous n'êtes pas encore complètement remis. Et puis, pour nous, un invité est sacré. »

J'espérais secrètement qu'elle viendrait me rejoindre dans la chambre. Je commençais à ressentir pour elle du désir, ou, plus exactement, un élan de tendresse mêlé de désir. Je me surprénais à m'inventer un avenir dans ce village perdu de l'hémisphère Sud, loin des mirages citadins, une vie de simplicité et de labeur, un chemin vers cette sérénité qu'avaient tenté de m'inculquer les maîtres de l'école de théologie. Je n'avais pas osé lui demander son âge. Elle devait avoir cinq ou six années de plus que moi, qui avais fêté un mois plus tôt mon dix-huitième anniversaire en temps terrestre. Elle s'occupait avec énergie de la ferme, de ses six bovins épargnés par la peste, du potager qu'elle arrosait tous les jours. Elle soulevait des charges énormes en regard de sa fragilité apparente. Elle disait que bientôt viendraient les temps du labour et des semailles d'hiver, qu'elle manquerait de forces pour diriger l'attelage et la charrue, et

elle me regardait en rougissant. Je lui ai proposé un soir, alors qu'elle avait allumé un feu dans le foyer central pour repousser les premiers froids nocturnes, de partager le grand lit. Je n'avais jamais connu de femme. Mon cœur s'agitait comme un berbak affamé dans sa prison thoracique lorsque j'ai lancé ces paroles d'un tout petit filet de voix. Elle n'a pas rejeté ma proposition, elle m'a simplement fixé d'un air où j'ai cru déceler une ardeur enrobée de regrets.

« Les liens doivent être scellés devant le Créateur et les hommes.

— Scellés ? Vous parlez de... mariage ? »

Elle a acquiescé d'un hochement de tête.

« J'engage à jamais mon corps et mon âme si je consens à me donner à vous. »

Je n'ai pas réussi à soutenir son regard. Je me suis retiré dans la chambre, me suis couché et, le sommeil ne venant pas, j'ai passé une grande partie de la nuit à réfléchir. J'avais fait mon choix à l'aube, du moins je le croyais : je pouvais façonner le bonheur en compagnie de Manticore. L'avenir qu'elle me proposait me paraissait infiniment préférable à la vie trépidante et vaine des cités. Je me débrouillerais pour prévenir mes parents de ma décision. Je me suis senti soulagé. Mon esprit était comme un ciel soudain lavé de ses nuages et rendu à sa pureté radieuse. Joyeux, j'ai cherché Manticore pour lui faire part de mes résolutions. Le soleil était levé depuis longtemps. Je me suis souvenu qu'elle serait absente jusqu'au soir : elle avait prévu de passer la journée dans une ferme des environs pour aider une aïeule, seule survivante d'une famille de seize, à préparer l'hiver. J'ai mangé un peu de ce pain à peine cuit dont je commençais à apprécier le goût et je suis sorti de la maison. Je me suis dirigé machinalement vers le bord de la falaise. Des nuées de berbaks volaient au-dessus du cirque, leurs crailllements déchiraient le silence minéral.

C'est alors que je l'ai vue.

Jeune, avec de longs cheveux blonds et un visage d'une pâleur insolite. Assise sur un rocher poli par les ans. Le vent jouait dans sa robe de laine et dans sa chevelure. Des pierres ont crissé sous mes pieds. Elle s'est retournée, a posé sur moi ses yeux d'un vert lumineux, m'a accueilli d'un sourire qui accentuait son air mutin. Je me suis approché d'elle avec l'impression de m'avancer devant d'une créature surnaturelle.

« Vous êtes l'étranger que Manticore a recueilli ? »

Sa voix m'a fait l'effet d'une caresse intérieure. Elle m'a tendu la main. Lorsque je l'ai serrée, j'ai eu le sentiment de la connaître intimement.

« Je m'appelle Asmila. On dit que vous êtes le seul rescapé d'un accident aérien. Est-ce vrai ? »

J'ai répondu d'un grognement. Ses éclats de rire sont restés

suspendus quelques secondes dans l'air immobile.

« Oui, il faut un accident pour que quelqu'un débarque dans ce trou ! »

Elle était probablement de mon âge, peut-être un peu plus jeune que moi. D'elle irradièrent une vigueur et une sensualité irrésistibles ; c'étaient de femmes comme elle dont j'avais rêvé pendant mes trois années d'études théologiques.

« Vous prévoyez de repartir quand ?

— Je ne sais pas encore si je vais repartir », ai-je bredouillé.

Elle a sauté de son rocher, s'est dressée devant moi et a posé la main sur ma poitrine, un geste dont l'impudeur m'a saisi.

« Vous n'allez tout de même pas passer le reste de votre vie... » Elle s'est interrompue soudain et m'a fixé avec attention sans retirer sa main. « C'est Manticore, n'est-ce pas ? Elle cherche un mari de remplacement et essaie de vous mettre le grappin dessus. D'où êtes-vous ?

— Je suis né à Nuova Roma, et ma famille y habite toujours.

— La capitale de l'hémisphère Sud ? je rêve tant de la visiter !

— Vous n'avez jamais bougé d'ici ? »

Elle a secoué la tête d'un air désolé.

« Quand on naît ici, on meurt ici. À moins que... »

La chaleur de sa main se diffusait dans ma poitrine.

« Que vous m'emmeniez avec vous, a-t-elle repris avec un sourire enjôleur.

— Vous n'avez personne ici, pas de famille, pas de... d'amoureux ?

— Mon père a été épargné par la peste, mais je le déteste. Je déteste tout ici, les paysages, le climat, les odeurs, les hommes. Je veux partir, mais, seule, je n'y arriverai pas. Voulez-vous m'emmener ?

— C'est que je ne sais pas encore si... » J'ai pensé à Manticore, la femme grave et sereine que j'avais décidé d'épouser quelques instants plus tôt. « Le voyage pourrait être dangereux.

— Je suis prête à prendre tous les risques. »

Elle s'est encore approchée de moi, au point que je pouvais sentir la chaleur de son corps au travers de nos vêtements. Elle s'offrait à moi. Le désir m'a transformé en torche. J'aurais pu connaître ma première femme sur cette falaise inondée de lumière pourpre, mais j'ai reculé, effrayé par son audace, et plus encore par mon manque d'assurance, par la peur de mal faire.

« Emmène-moi, a-t-elle répété d'une voix soudain suppliante.

— Il faut que je réfléchisse », ai-je bredouillé.

J'ai battu piteusement en retraite, marché longtemps au milieu des champs pour tenter de dissiper mon trouble ; l'ombre d'Asmila m'a suivi jusqu'au milieu de l'après-midi.

Manticore est revenue de la maison de l'aïeule à l'instant où le

soleil se couchait dans une débauche de rouge, de mauve et de noir. J'avais trouvé un vieux livre papier sur la conquête spatiale dans une malle en bois et l'avais lu avidement en espérant qu'il me permettrait d'oublier Asmila. Je connaissais à peu près cette histoire, mais j'ai plongé avec ferveur dans les mots. L'auteur racontait comment les hommes avaient quitté la Terre, leur nid originel, comment ils avaient conquis Mars, et ensuite, comment ils avaient exploré d'autres systèmes, d'autres planètes. Les premières expéditions sur Mars s'étaient soldées par des échecs et des morts. La durée des vols, quatre ou cinq mois, avait longtemps dissuadé les émigrants de partir s'installer sur la nouvelle colonie malgré les nombreux avantages (voyage en partie remboursé, terres bon marché, pas de fiscalité...), puis la technologie avait progressé et permis de faire le trajet en moins de trois jours. La première guerre de sécession avait éclaté au ^{xxiii}^e siècle, la colonie martienne avait fini par obtenir son indépendance au bout de cinq siècles de batailles dans l'espace et sur l'un ou l'autre monde. L'interminable conflit avait laissé les deux planètes en ruine, exsangues. Elles avaient mis plusieurs générations à s'en remettre, puis les relations avaient peu à peu repris entre elles, et Mars, qui manquait de main-d'œuvre, avait largement rouvert ses portes à l'immigration. Elles s'étaient ensuite associées pour lancer des expéditions dans les systèmes voisins et s'étaient partagé, au prix de négociations ardues, les deux exoplanètes habitables qu'elles avaient découvertes, et qu'elles avaient appelées, en toute simplicité, Nouvelle Terre et Mars II.

« Pourquoi avez-vous choisi Mars ? ai-je demandé à Manticore. Les autres planètes ont l'air nettement plus accueillantes que cette espèce de gros caillou rouge. »

Elle a pris le temps de dénouer sa coiffe et de peigner ses longs cheveux bruns avant de me répondre. La simplicité sensuelle de ses gestes m'a de nouveau empli de trouble.

« On pourrait dire exactement la même chose pour votre famille.

— À l'époque où mes ancêtres sont venus ici, ils n'avaient pas d'autre choix. Mars était la seule colonie disponible. Mais vous, vous auriez pu émigrer sur Nouvelle Terre ou sur Mars II.

— Nous cherchions avant tout la tranquillité. Les gens partaient en masse de la Terre et de Mars pour les nouvelles colonies. Nous pensions que notre foi nous aiderait à faire de cette planète un nouvel Éden.

— La peste en a fait un nouvel enfer. »

Elle a marqué sa réprobation d'un mouvement des lèvres.

« L'enfer n'est pas toujours là où on le croit.

— À mon avis, tout le monde finira par foutre le camp, et Mars redeviendra ce qu'il était avant, un désert glacé, hostile, invivable.

— Nous aurons au moins caressé notre rêve. Quelqu'un... » Elle a ajouté une bûche dans la cheminée et tisonné les braises avant de continuer : « Quelqu'un m'a dit qu'il vous avait vu en compagnie d'Asmila ce matin... »

J'ai feint l'indifférence bien que mon cœur se soit mis à battre plus vite et plus fort.

« Je l'ai croisée sur la falaise, on a discuté un petit moment.

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

— On peut le dire... »

Manticore s'est retournée et a planté son regard noir dans le mien. Les flammes des bougies étiraient des ombres dansantes sur les murs.

« Qu'avez-vous décidé à notre sujet ? »

Je me suis dirigé vers la fenêtre pour observer la rue principale envahie de ténèbres.

« Rien encore. » Je me suis souvenu de ma décision matinale et dit que, décidément, je n'avais pas de suite dans les idées. « Ce genre d'engagement ne se prend pas à la légère, vous comprenez... »

Pendant sept jours, j'ai été traversé de courants contradictoires. Par instants je prenais la ferme résolution de passer le reste de ma vie avec Manticore, j'échafaudais mille projets pour améliorer le fonctionnement de la ferme, je m'imaginai en compagnie des enfants qu'elle ne manquerait pas de me donner, j'acceptais de mener une existence frugale et laborieuse compensée par la chaleur familiale et la satisfaction du devoir accompli, puis je croisais Asmila au cours de mes promenades et un seul regard d'elle suffisait à renverser mon bel échafaudage comme un château de cartes, je jetais aux berbaks mes velléités de sérénité, j'avais la ferme intention de partir, d'emmener Asmila avec moi, de l'entraîner dans le vertige de Nuova Roma, de m'étourdir en sa compagnie dans des fêtes des sens sans lendemains, de renouer avec la vie de mes trente ans martiens, celle-là même qui avait poussé mes parents à m'expédier dans une école de théologie.

Les deux femmes restaient silencieuses, attendant mon choix pour m'adresser de nouveau la parole. J'avais également l'étrange impression qu'elles perdaient peu à peu en consistance, en densité. Qu'elles s'estompaient. Comme d'ailleurs les maisons du village, les rues, les arbres, les champs, les bovins, le ciel, la terre, comme si mes incessants changements de direction créaient un puissant vortex qui emportait tout.

J'ai cru devenir fou. Assis en haut de la falaise, les jambes pendantes dans le vide, j'étais déterminé à ne pas bouger jusqu'à ce que le calme et la clarté reviennent en moi. Les pensées érotiques se mêlaient aux aspirations à la vertu et aux enseignements de mes maîtres. Les unes avaient le visage attirant d'Asmila, les autres les traits graves de Manticore. Les unes me poussaient à l'aventure, à la découverte, à

l'enivrement des sens, les autres à la stabilité, à la simplicité, à l'humilité. Les unes m'implorait de retrouver mon cher sensiteur, mon double synthétique dont les capacités infinies me permettaient de mener des existences parallèles et palpitantes sur les réseaux sensogènes, de m'immerger corps et âme dans les expériences inouïes de la virtualité, les autres exaltaient la réalité de la chair et de la matière dans son expression la plus sincère. Je me suis retourné à plusieurs reprises, le village ressemblait à un mirage, à la fois lointain et proche, si lointain que je ne pourrais jamais l'atteindre, si proche que je pouvais le toucher en tendant simplement le bras. Les visages de Manticore et d'Asmila flottaient comme des songes dans l'air immobile, parfois ils se confondaient avec les berbaks qui, là-haut, poursuivaient leurs incessants tournolements.

Une douleur vive à la joue m'a ramené au présent. J'étais allongé sur la terre rouille. Un charognard plus hardi que les autres m'avait prélevé un bout de chair d'un coup de bec aussi rapide que précis. Je me suis relevé d'un bond. La nuée de berbaks s'est envolée dans un froissement d'ailes et un concert de cris furieux et rauques. De chaque côté de moi se dressaient les maisons du village aux façades couvertes de poussière. Les tourbillons soulevés par un vent violent se fracassaient contre les buissons et se désagrégeaient en fils arachnéens.

Mes jambes tremblaient, j'avais soif, j'avais faim, j'étais épuisé. J'ai exploré le village sans trouver âme qui vive. J'en connaissais chaque rue, chaque recoin. Les potagers étaient à l'abandon, on ne voyait aucun animal dans les champs conquis par les buissons épineux. J'ai avisé la margelle d'un puits, je m'y suis précipité, j'ai remonté le seau débordant d'une eau couleur rougeâtre, plongé ma bouche dans le récipient et bu tout mon saoul malgré le goût prononcé de fer. Une fois ma soif assouvie, je suis parti à la recherche de Manticore. Elle était la sagesse incarnée, c'est elle que je devais écouter. Sa maison et son potager envahi de mousses et de brindilles semblaient avoir été abandonnés depuis des lustres. Une odeur tenace de bovin flottait dans la grange au toit partiellement affaissé.

Mes pas m'ont porté jusqu'au cimetière situé un peu à l'écart du village et ceint d'un muret. J'ai lu les noms sur les pierres tombales. J'ai vu, gravés sur la roche, celui d'Asmila Develynn et celui de Manticore Van Blek, toutes les deux mortes de la peste prométhéenne une cinquantaine d'années originelles plus tôt, enterrées à deux mètres l'une de l'autre. J'ai vu aussi, placé entre les tombes des deux femmes, le nom de Jedor Marwani, écrit à la hâte sur une pierre brute, et je me suis souvenu que c'était le mien. Effrayé, je me suis tâté pour vérifier que j'étais toujours en vie. Je n'ai palpé que le vide. Je reposais depuis des lustres dans cette terre, à jamais écartelé, à jamais suspendu.

L'Autre Bord

Inédit

QUAND Mouchou vit grand-père surgir dans la clairière, il devina qu'un événement inhabituel allait se produire. L'ancêtre ne quittait presque jamais sa demeure située dans la forêt à deux lieues du village. Il portait sur l'épaule sa hache tellement usée que le manche en était creusé par endroits et que son fer paraissait aussi fin qu'un parchemin de peau. Depuis la mort de son épouse Bellemenue, grand-père avait perdu la joie de vivre. Son rire tonitruant avait cessé d'égayer les oiseaux nichés dans les frondaisons.

L'aïeul piqua droit sur Mouchou, affairé depuis l'aube à dessiner, avec la pointe d'un caillou, des motifs dans l'écorce d'une branche taillée en pointe, se planta devant lui et déclara, en lissant sa longue barbe blanche :

« Le temps est venu. »

Mouchou garda le silence. D'abord parce qu'un jeune évitait de prendre la parole devant un ancien, ensuite parce qu'il n'aimait pas la drôle de lueur qui se promenait dans les yeux sombres de grand-père.

« Le temps est venu d'aller à la rencontre des créatures géantes de l'Autre Bord. »

Mouchou tressaillit et faillit s'entailler le doigt avec le caillou affûté.

« Je croyais... qu'elles n'étaient que des légendes », parvint-il à bredouiller.

Un sourire se découpa dans la barbe de grand-père.

« Les légendes ont toujours un fond de vérité. »

— Même si ces créatures existent, on peut très bien vivre sans les avoir vues. »

Mouchou croyait s'en tirer à bon compte, mais l'aïeul le saisit fermement par le poignet.

« Tu n'as pas le choix, Mouchou. Nous partons maintenant. »

— Maintenant ? P'pa et m'man vont se demander où...

— Ne t'en fais pas pour eux. »

Mouchou lança un coup d'œil sur la maison, espérant apercevoir les silhouettes familières de ses parents, mais il ne distingua aucun mouvement derrière les voilages, aucune trace de présence. Il se tenait pourtant là depuis l'aube et ne les avait pas vus sortir. De toute façon, ils ne se seraient pas opposés à la volonté de l'aïeul.

La perspective de traverser la forêt pour rejoindre l'Autre Bord l'emplit de terreur. Il tenta de gagner du temps.

« Quand... Quand comptes-tu partir ? J'ai encore plein de choses à faire et...

— Maintenant. »

Grand-père ne laissa même pas le temps à Mouchou d'embrasser ses parents. Armés l'un de sa vieille hache et l'autre de sa branche de bois vert, ils se mirent en chemin en direction du nord et s'enfoncèrent dans le cœur ténébreux de la forêt.

Ils marchèrent une grande partie du jour. Grand-père semblait infatigable malgré son âge. À aucun moment il ne parla de prendre un peu de repos ou de se restaurer, et Mouchou sentit avec inquiétude grandir sa faim et sa fatigue. Sa frayeur, également : jamais il ne s'était aventuré aussi loin de la clairière où il avait passé son enfance. Comme les ramures empêchaient la lumière de descendre jusqu'au sol, la forêt était en permanence plongée dans une nuit fraîche. Des frissonnements agitaient les fougères argentées, des bruits inquiétants trouaient régulièrement le silence.

« Pourquoi veux-tu absolument que je voie les monstres de l'Autre Bord ? demanda Mouchou, espérant toujours que grand-père changerait d'avis.

— On ne peut pas devenir adulte sans connaître le monde. »

Mouchou n'était pas pressé de quitter le cocon rassurant et insouciant de l'enfance. Pas pressé d'entrer dans la peau sévère d'un adulte. Il se serait volontiers adonné jusqu'à la fin de sa vie à des occupations amusantes telles que courir avec ses amis dans les sous-bois, se baigner dans l'eau claire de la rivière, manger des fruits sauvages, agacer les insectes et les serpents, ou encore fabriquer des moulins.

Au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le cœur de la forêt, elle paraissait de plus en plus hostile. Les ténèbres s'étendaient maintenant en continu entre les troncs, les branches basses, les buissons et les fougères. Les craquements incessants donnaient l'impression que des bêtes sauvages suivaient les deux marcheurs, guettant le moment propice pour se jeter sur eux et les dévorer.

Grand-père s'arrêta enfin devant un étang jonché de nénuphars, s'assit dans les herbes et sortit de sa poche deux galettes et deux pommes. Des insectes jouaient dans la colonne oblique de lumière qui tombait des frondaisons et éclaboussait les alentours. Grand-père mangea en silence, le front plissé, les yeux luisants sous les broussailles de ses sourcils.

« Nous marcherons jusqu'à la tombée de la nuit, puis nous construirons un abri. »

Mouchou pensa qu'il ne survivrait pas à l'épreuve de passer une

nuît entière dans le cœur de la forêt. Aucun abri de branchages et d'herbes n'est capable d'arrêter une bête féroce qui vous choisit pour repas. Pas davantage qu'on ne peut l'affronter avec une simple branche ni même avec une vieille hache.

« Tu as déjà dormi dans la forêt, grand-père ?

— Ma foi, tous les jours, et je m'en porte bien ! »

Il avait choisi une demeure à l'écart du village, mais lui, au moins, avait un toit solide au-dessus de sa tête. Après avoir dévoré galette et pomme, ils repartirent d'un bon pas jusqu'à ce que l'obscurité avale les reliefs. Mouchou comprit alors pourquoi grand-père s'était encombré de sa hache : il ne fallut pas longtemps à l'aïeul pour couper et tailler des branches basses qu'il disposa ensuite de façon à ce qu'elles forment un abri relativement sûr. Ils s'y installèrent et tirèrent sur eux les restes entrelacés des branchages pour en refermer l'accès. Un peu rassuré, Mouchou s'endormit peu de temps après grand-père qui, lui, ronflait déjà plus fort que le soufflet de Grosroux, le forgeron.

Il se réveilla en sursaut. Perçut une respiration sifflante de l'autre côté des branchages assemblés. Un animal rôdait près de l'abri. Il se souvint des conversations avec ses amis lorsqu'ils cherchaient à s'impressionner mutuellement en évoquant les bêtes sauvages aux yeux de braise, aux griffes et aux crocs acérés. Il demeura un long moment glacé de terreur, suspendu aux expirations bruyantes qui dominaient le friselis des herbes et des frondaisons. Puis la fatigue de la journée de marche eut raison de lui et il sombra de nouveau dans un sommeil peuplé de cauchemars.

« Debout, paresseux, on a encore du chemin. »

Grand-père secouait sans ménagement l'épaule de Mouchou, qui entrouvrit un œil.

« La bête ? bredouilla-t-il. Elle... elle est encore là ? »

L'aïeul éclata de rire.

« Tu veux sans doute parler du cerf qui nous a rendu visite cette nuit ? Il est parti avant l'aube en laissant quelques traces. »

Il désignait les tas de déjections et le buisson en partie dévoré et frémissant près de l'abri. La lumière du jour, même filtrée par les ramures, parut infiniment rassurante à Mouchou. Grand-père lui tendit une bonne galette qui acheva de le rasséréner.

« L'Autre Bord est encore loin ?

— Quelques dizaines de lieues. Bah, peut-être qu'avec un peu de chance...

— Quelle chance ? »

L'ancien ne répondit pas. La hache posée sur l'épaule, il s'ébranla sans attendre que Mouchou eût enfilé ses bottes.

Il comprit de quelle chance grand-père avait parlé lorsque, longeant un ruisseau murmurant, ils rencontrèrent un zoreil qui

s'abreuvait, presque allongé sur la rive. Il aurait pu paraître effrayant avec son poil brun, ses énormes dents, ses yeux d'un noir mystérieux, ses immenses oreilles et son odeur forte, mais, comme la plupart de ses congénères, il se montra amical, prêt à rendre service.

« Pourrais-tu nous rapprocher de l'Autre Bord ? » demanda grand-père après l'avoir salué avec respect.

Le zoreil poussa un cri aigu, à peine perceptible, sa façon à lui de signifier son accord, et leur tendit sa patte avant pour qu'ils puissent grimper dans sa toison et s'asseoir à l'arrière de sa tête.

« Accroche-toi bien », recommanda l'aïeul.

Jamais Mouchou n'avait eu l'occasion de voyager sur l'échine d'un zoreil. L'un de ses amis lui en avait parlé comme d'une expérience extraordinaire, mais, comme il s'appelait Enjoliveur, une certaine part de vantardise et d'imagination était sans doute entrée dans son récit.

Le zoreil s'élança et franchit d'un bond le ruisseau. Mouchou s'agrippa de toutes ses forces au poil de leur monture. L'animal galopa au milieu des buissons et des arbres sans ralentir l'allure.

« On va gagner du temps ! » cria grand-père avec un sourire.

Mouchou, crispé, crut à plusieurs reprises la collision inévitable avec l'obstacle qui surgissait devant eux, tronc couché, branche affaissée, rocher moussu ; à chaque fois, le zoreil l'esquiva d'un bond sur le côté ou d'un saut majestueux. Passé ces quelques frayeurs, il apprécia la promenade sur l'échine de l'animal. La vitesse de sa course et l'amplitude de ses sauts augmentant sans cesse, les sensations devinrent même grisantes, bien plus enivrantes que les glissades sur la pente abrupte et humide de la colline du centre de la clairière. Son cœur semblait parfois s'échapper de sa poitrine pour se loger dans sa gorge. Visiblement, grand-père prenait lui-même beaucoup de plaisir à cette folle cavalcade à travers la forêt. Des éclats lumineux trouaient par endroits le clair-obscur.

« Il ne s'arrête jamais ? » cria Mouchou.

— C'est que... nous sommes poursuivis, répondit grand-père.

— Poursuivis ? »

Mouchou jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et finit par discerner, entre les branches basses et les fougères, la forme rousse d'un malin, l'un des prédateurs les plus redoutés de la forêt. Non seulement il croquerait le zoreil s'il le rattrapait, mais, comme son appétit n'était jamais satisfait, il s'en prendrait ensuite à ses deux passagers.

Mouchou cessa de respirer et surveilla la progression du malin, qui, par moments, se rapprochait si près d'eux qu'ils avaient l'impression de sentir son souffle brûlant sur leurs nuques. Le zoreil ralentit soudain l'allure, sans doute fatigué par sa longue course et le poids des deux passagers. Mouchou vit le malin rebondir sur une

pierre et se jeter sur sa proie. D'un geste réflexe, il leva sa branche taillée au-dessus de sa tête. L'ombre du prédateur les recouvrit. Mouchou gémit de terreur et ferma les yeux. Une vibration le parcourut de la tête aux pieds, si puissante et douloureuse qu'il lâcha la branche. Il lui sembla encore percevoir un mouvement sur sa gauche, puis la voix forte de grand-père le tira de son hébétude.

« Bien joué, Mouchou ! »

Il rouvrit les yeux. Recroquevillé sur lui-même, tout tremblant, le zoreil reprenait son souffle.

« Tu l'as eu ! »

Grand-père désignait la forme rousse allongée sur les feuilles mortes une dizaine de pas plus loin. Le malin s'était de lui-même embroché sur la branche taillée qui était restée plantée dans son poitrail juste au-dessous de sa gorge. Mouchou entrevit dans les yeux de grand-père une expression qu'il ne lui connaissait pas ; de la fierté, peut-être. Il crut également percevoir un courant de gratitude émanant du zoreil.

« On est presque arrivés de toute façon, reprit grand-père. On finira à pied. »

L'Autre Bord, c'était un large ruban plat couvert de pierres moussues entre lesquelles poussaient de rares brins d'herbe. Il résonnait parfois de grondements si effrayants que le chant profond de la forêt en était perturbé pendant plusieurs jours. Le cœur battant, Mouchou se glissa entre les tiges des fougères pour observer le lieu sur lequel circulaient tant de légendes.

« Tu crois que nous verrons des créatures géantes ? chuchota-t-il.

— Si la chance est avec nous... »

Grand-père avait entrepris d'élaguer avec sa hache une branche en remplacement de celle qui avait terrassé le malin. Le zoreil, épuisé, se remettait de ses émotions dans un terrier en partie éboulé autrefois creusé par un congénère. Grand-père lui avait donné, pour le remercier, l'une des nombreuses pommes qui garnissaient ses poches et sa besace de tissu.

« Et si elles nous aperçoivent et nous... enfin... nous...

— Elles ne nous mangent pas, contrairement aux malins et aux autres bêtes. Elles sont tellement grossières qu'elles ne se rendent même pas compte que nous existons. »

Un peu rassuré, Mouchou s'intéressa aux évolutions des grosses libellules bleues qui se lançaient dans d'incessantes et improbables figures acrobatiques entre les feuilles argentées. Des bruissements inquiétants l'alarmèrent de temps à autre, mais il se sentait relativement à l'abri dans le cocon protecteur de la végétation touffue.

Grand-père lui tendit avec un sourire la branche qu'il avait fini de

tailler, plus effilée et longue que celle qui avait transpercé la gorge du malin. Mouchou s'en empara avec émotion ; c'était le premier présent qui lui offrait l'ancêtre. Le bois en était à la fois doux, souple et résistant, la pointe aussi fine que l'une de ces aiguilles dont se servait maman pour ravauder les vêtements. Il se réjouit à l'avance de la réaction de ses amis lorsqu'il leur montrerait sa nouvelle compagne. Il avait l'impression qu'avec elle il pourrait affronter tous les dangers, qu'aucune bête, pas même un terrible croqueur gris, ne réussirait à l'effrayer.

Un grondement sourd enfla dans le silence. Le sol trembla sous les pieds de Mouchou. Ses belles résolutions s'envolèrent comme des feuilles éparpillées par une bourrasque. Il plongea dans le regard impassible de grand-père pour reprendre un peu de courage. Le grondement se fit assourdissant. Sa réaction première fut de se rouler en boule, mais l'ancêtre l'en empêcha en le prenant par l'épaule et l'obligeant à fixer le ruban de pierres. Une forme apparut dans le lointain ; c'était d'elle que provenait l'effrayant vacarme.

« Regarde, Mouchou, regarde de tous tes yeux », murmura grand-père.

La forme se rapprocha rapidement. Quatre animaux monstrueux traînaient une immense caisse pourvue de roues cerclées de fer. Assise sur un banc, une créature géante bizarrement attifée tenait des cordes reliées aux grands animaux et poussait des cris stridents. Mouchou pensa, avec un grand soulagement, que l'effrayant équipage allait filer devant lui à la vitesse d'un éclair, mais un hurlement de la créature assise sur le banc l'immobilisa tout à coup à moins de dix pas où grand-père et lui-même se tenaient cachés. De près, les animaux étaient vraiment immenses, et les filets de bave qui s'échappaient de leur gueule leur donnaient un air féroce.

Mouchou se raccrocha aux paroles de l'ancêtre pour ne pas prendre ses jambes à son cou : *elles ne se rendent même pas compte que nous existons*. La créature géante descendit du banc et, marmonnant des sons qui retentissaient comme autant de fracas d'orage, ouvrit une porte de la caisse montée sur roues. Trois autres créatures géantes en sortirent. L'une portait un haut couvre-chef, la deuxième des cheveux d'or et un ample vêtement qui volait à chacun de ses pas, la troisième, nettement plus petite, avait également une chevelure d'or, mais la sienne, dénouée, flottait sur ses épaules comme les rayons d'un soleil couché. Même si elles n'étaient pas aussi horribles que dans les légendes, elles faisaient un tel raffut que plus une plante, plus un animal n'osait bouger alentour.

« Pourquoi se sont-elles arrêtées là, grand-père ? chuchota Mouchou.

— Je ne sais pas, répondit l'aïeul à voix basse. Peut-être qu'elles

avaient besoin de bouger un peu.

— Tu en avais déjà vu ?

— Je viens régulièrement près de l'Autre Bord.

— Pour quoi faire ?

— Je me disais que peut-être un jour...

— Un jour quoi ?

— Eh bien... »

Ils se turent quand la plus petite des créatures s'approcha d'eux. Ses yeux d'un bleu très pâle semblaient avoir été dérobés à un ciel matinal d'hiver. Elle regarda un long moment dans leur direction, puis elle s'avança encore et se pencha jusqu'à ce que son visage effleure les feuilles des fougères. Mouchou se rendit alors compte qu'elle les avait repérés, et son sang se glaça dans ses veines. Sa main se crispa sur la branche taillée par grand-père. Après tout, il pouvait l'enfoncer dans la gorge offerte de la créature comme il l'avait plongée dans celle du malin. Elle les contempla en silence avec un sourire qui dévoilait ses immenses dents blanches. Puis des sons jaillirent en cascade de sa bouche. Leur puissance froissa les tympans de Mouchou, comme lorsque le grand croqueur gris avait un jour hurlé dans les environs du village. Il vit que grand-père se bouchait les oreilles avec les paumes des mains et il l'imita. La créature géante parut décontenancée par leur réaction, puis elle tendit la main vers eux en proférant des sons plus doux, plus harmonieux.

« Je croyais qu'elles ignoraient notre existence, souffla Mouchou, affolé.

— C'est ce que je croyais aussi, murmura l'aïeul. Mais j'ai toujours espéré qu'un jour nous pourrions communiquer avec elles. Elle ne nous veut pas de mal, en tout cas. »

Mouchou cessa d'avoir peur de la petite géante, prêta toute son attention aux sons qu'elle émettait et crut capter des mots, des phrases.

« Elle... elle nous parle !

— Elle utilise à peu près le même langage que nous, mais elle contrôle mal la puissance de sa voix », expliqua grand-père.

Mouchou comprit peu à peu qu'elle s'appelait Fleur et qu'elle était âgée de six ans, ce qui semblait être très jeune chez les géants. Elle leur demanda s'ils étaient des êtres des légendes.

« C'est elle qui est un être de légende, pas nous ! » s'exclama Mouchou.

Elle se figea, comme si elle se concentrait à l'extrême pour l'écouter, puis elle parla de nouveau, oubliant par instants de contrôler la puissance de sa voix. Elle allait bientôt repartir avec ses parents pour une grande cité du bord de l'océan où son père était appelé pour son... – un mot que Mouchou ne comprit pas tout à fait,

quelque chose comme *ravail*. Elle n'avait pas envie de partir de l'endroit où elle vivait, elle y avait ses habitudes, ses amis. Il n'aurait pas aimé non plus quitter son village pour un pays inconnu.

« Êtes-vous des gnomes ?

— Nous sommes du peuple des lutins », cria grand-père.

Ils ne sauraient jamais si elle avait entendu la réponse de l'aïeul. L'autre créature géante aux cheveux d'or vint vers elle, la saisit par le bras, la contraignit à se relever et à la suivre en direction de la caisse montée sur grandes roues.

Ils l'entendirent encore prononcer ces mots :

« Je parlais avec des lutins, maman ! »

Puis ils perçurent la voix lointaine, mais coléreuse de l'autre créature. Ils commençaient à s'habituer au tapage effroyable des géants.

« Si tu continues à mentir de la sorte, ma fille, tu seras sévèrement punie.

— Mais maman, je t'assure que...

— Il suffit, Fleur ! Monte dans la voiture et, pour l'amour du ciel, tais-toi ! »

Les trois créatures s'engouffrèrent dans la caisse, la quatrième grimpa sur le banc et, d'un commandement guttural, commanda aux animaux de repartir. Le silence de la forêt absorba peu à peu le roulement frénétique des sabots et le grincement des roues cerclées de fer sur les pierres.

Les yeux de grand-père brillaient, son visage s'était métamorphosé.

« Quel dommage que Bellemenue n'ait pas vécu ça ! »

Mouchou avait maintenant hâte de rentrer au village, songeant à toutes les merveilles qu'il aurait à raconter à ses amis.

« Tu sais comment s'appellent ces créatures géantes ? demanda-t-il à l'aïeul.

— Dans certaines légendes, on les appelle des zoms, je crois... »

Ils repartirent sans perdre de temps, comptant franchir une bonne partie de la forêt profonde avant la tombée de la nuit.

Le pacte

1^{re} publication
in *La trilogie des Guerriers du silence*,
L'Atalante, 2014

« CE... Cette créature insiste, Votre Sainteté. »

Le muffi Barrofill le Vingt-quatrième réprima son agacement d'une expiration à peine perceptible.

Le contrôle des émotions.

Depuis qu'il avait accédé aux plus hautes fonctions de l'Église du Kreuz, le souverain pontife se sentait épié en permanence, non seulement par le collège des dignitaires et les innombrables serviteurs – dont quatre-vingt-dix pour cent œuvraient pour ses rivaux –, mais également par les omniprésents représentants de la noblesse syracusaine. Arghetti Ang, le seigneur de Syracusa, qui l'avait soutenu tout au long de sa tortueuse accession au trône pontifical, se montrait désormais distant, irrité, lors de leurs entrevues hebdomadaires. Leur pacte n'était pas fondé sur les affinités ni même sur la convergence de vues, mais sur le chantage et l'équilibre des forces, chacun connaissant les faiblesses intimes de l'autre, et Barrofill se demandait si Arghetti Ang n'avait pas trouvé le moyen de le neutraliser et, donc, projeté de l'éliminer comme lui-même avait évincé un à un tous ses rivaux dans la course au titre suprême.

La charge de muffi se payait d'une solitude de plus en plus pesante et d'une méfiance de tous les instants : chaque plat était goûté à cinq reprises, chaque conversation protégée par des brouilleurs, chaque ordre donné à plusieurs assistants, chaque réception organisée selon de strictes règles sécuritaires et protocolaires, chaque geste étudié, chaque discours pesé, chaque expression calculée, chaque émotion maîtrisée, chaque vice entouré d'un luxe inouï de précautions. Mais il se trouvait désormais là où il avait toujours rêvé de parvenir, et il comptait bien imposer son style au monstrueux appareil de l'Église du Kreuz.

Il se rendit près de la baie vitrée et contempla les jardins suspendus qui donnaient l'impression, par un ingénieux système de perspectives, de se jeter dans le ciel d'un bleu strié de rose pâle. Leur beauté l'émerveilla. Il contrôla aussitôt les mouvements de son visage. Ne pas donner la moindre information au prélat engoncé dans son colancor mauve qui venait d'interrompre l'un de ses rares moments de tranquillité. La rumeur du palais et de la ville s'échouait en murmure dans le silence de son bureau, la pièce dans laquelle il aimait se

retirer.

« Dites à ce visiteur de se représenter un autre jour, finit-il par répondre. Nous ne sommes pas en humeur de le recevoir. »

Le cardinal demeura impassible, le regard dans le vague.

« Qu'attendez-vous ? reprit Barrofill d'un ton neutre.

— Je crois de mon devoir, Votre Sainteté, de vous suggérer de le recevoir dès à présent », déclara le prélat d'une voix monocorde.

Le muffi se retourna et fixa avec attention son vis-à-vis, homme d'une cinquantaine d'années qui avait été le confident privilégié de son prédécesseur, le vieux et retors Barrofill le Vingt-troisième, et avait dû faire preuve d'une habileté prodigieuse pour ne pas être victime des remous générés par la guerre de succession.

« Pour quelle raison devrions-nous, selon vous, entendre d'urgence ceux que vous appelez vous-même des créatures ? » lança le souverain pontife.

Le cardinal s'avança de deux pas et s'inclina sans montrer aucune intention, aucune prise à laquelle se raccrocher. La mèche torsadée s'échappant de son colancor balaya son visage anguleux.

« Vous êtes le muffi de l'Église, Votre Sainteté, l'organisation qui est appelée à instaurer le règne du Kreuz sur les mondes de la Confédération de Naflin et à supplanter les règnes humains. »

Le préambule du prélat sembla à Barrofill aussi grandiloquent qu'inutile. Son agacement ne déclencha aucune crispation de son visage ni, du moins l'espéra-t-il, aucune lueur révélatrice dans ses yeux.

« Selon mes informations, ces créatures apportent quelque chose de nouveau : la perquisition mentale, poursuit le cardinal. Avec elles, nul besoin de recourir aux méthodes coercitives pour éradiquer la tentation dans la tête et le cœur des fidèles. Elles demandent audience depuis plus d'un an déjà, et, à mon humble avis, il est plus que temps de les entendre. »

Barrofill songea avec un mélange d'amertume et de désir aux deux corps juvéniles qu'il avait, la veille, serrés fiévreusement dans la pièce secrète de ses appartements, puis qu'il avait fait exécuter à l'aube par ses hommes de confiance.

« Que tentez-vous exactement de me signifier, Excellence ? demanda-t-il en se tournant de nouveau vers les jardins suspendus.

— Le mieux est, je pense, d'interroger directement le visiteur. »

Le muffi marqua un long temps de pause avant de retourner s'asseoir derrière son bureau, le menton posé sur ses mains jointes. L'un des miroirs aux encadrements d'optalium rose lui renvoya fugitivement son image. Pour la millième fois, il estima que le colancor vert et or symbolisant sa fonction ne lui allait pas au teint. Le corindon julien, l'imposant anneau pontifical, lui frôla le bas de la

joue.

« Je disposais des mêmes informations que vous au sujet de ces créatures, Excellence, reprit-il.

— Je n'en doute pas, Votre Sainteté. Vous savez alors sans doute qu'il n'y a plus un instant à perdre.

— Un muffi de la sainte Église doit-il s'abaisser à traiter avec des êtres qui ne reconnaissent pas le Kreuz ?

— Ils seraient tout disposés à épouser notre cause.

— Par simple conviction ? Sans contrepartie ?

— Pour autant que je sache, oui.

— Une noblesse d'âme rarissime dans cet univers. »

Le prélat écarta sa mèche d'un revers discret de la main. Ses yeux paraissaient emplis des « *ténèbres assiégeant les citadelles de lumière* » du Livre du Kreuz. Un homme retors, pensa le souverain pontife, un homme qu'il faudrait bientôt écarter, exiler peut-être, voire supprimer.

« Recevez ce visiteur, Votre Sainteté, vous aurez ainsi l'occasion de sonder ses véritables intentions.

— J'y consens, à condition que cette entrevue reste à jamais secrète, Excellence.

— Cela va sans dire.

— Cela va toujours mieux en le disant. Sachez donc, Excellence, que vous seriez tenu pour responsable de toute éventuelle fuite. »

Le contrôle mental de son vis-à-vis força l'admiration du muffi. Les familles de la vieille noblesse syracusaine, à laquelle appartenait le cardinal, étaient passées maîtresses dans l'art de dissimuler tout frémissement émotionnel.

« Il n'y aura aucune indiscretion, Votre Sainteté, je m'en porte garant. Le palais est hermétique aux mouchards volants et autres systèmes d'interception des conversations. Les serviteurs sont des hommes dévoués. »

Barrofill acquiesça d'un hochement de tête.

« En ce cas, faites entrer. »

Le prélat se rendit près de l'une des sept portes dérobées qui donnaient accès au bureau. Elle s'ouvrit avant qu'il ne l'eût atteinte et livra passage à une silhouette vêtue de l'un de ces grands vêtements noirs de facture grossière qu'on appelait les acabas. Le muffi tenta d'apercevoir un visage dans l'obscurité de l'ample capuchon qui recouvrait la tête du nouvel arrivant. Il ne discerna qu'un bout de front dont l'apparence grisâtre et rugueuse le révolta. La démarche de l'être paraissait également étrange, maladroite, un peu comme celle de ces machines d'assistance conçues jadis par les hommes et éradiquées de la surface des planètes de la Confédération par la loi d'éthique HM de 7034.

Le visiteur s'immobilisa devant le bureau. Le souverain pontife

entrevit alors les yeux d'un jaune intense, presque insupportable, posés sur lui. Étaient-ce d'ailleurs vraiment des yeux, ces éclats incandescents qui ressemblaient davantage à des faisceaux laser ou des lampes à disporium ? Il se sentit subitement mis à nu, fouillé, traqué dans l'intimité de son esprit.

« Il serait préférable, Votre Sainteté, que nous soyons seuls, déclara le nouvel arrivant d'une voix vibrante, métallique.

— Qui donc garantira la sécurité de Sa Sainteté, monsieur ? intervint le cardinal.

— J'ai subi plus de vingt fouilles avant d'arriver jusqu'à ce bureau. Vos détecteurs les plus perfectionnés n'ont révélé aucune arme. Quant à agresser physiquement le souverain pontife, il lui suffirait de pousser un gémissement pour que sa garde personnelle intervienne dans les plus brefs délais. »

La sécheresse tranchante des réponses du visiteur troubla Barrofill, habitué aux circonlocutions à double ou triple sens des dignitaires de l'Église et des courtisans. L'être qui se tenait devant lui – humain dégénéré ? créature hybride ? manipulation génétique ? – ne paraissait pas le moins du monde impressionné par le prestige du mufli de l'Église kreuzienne – pourtant considéré comme le deuxième personnage le plus influent de la Confédération de Naflin, juste après le seigneur de Bella Syracuse, la Reine des arts, la planète phare de l'univers connu et inconnu.

Le souverain pontife se tourna vers le prélat.

« Veuillez donc nous laisser seul avec notre visiteur, Excellence. »

Le cardinal acquiesça d'une brève inclinaison du torse en dépit de sa contrariété trahie par une légère ride apparue au coin de ses lèvres. *Les Syracusains des familles syracusaines les plus anciennes ont donc des défauts de contrôle*, jubila intérieurement Barrofill.

« Notre lourde charge ne nous laisse que peu de temps, monsieur, dit-il après que le prélat fut sorti du bureau en refermant délicatement la porte principale derrière lui. Je vous prierai donc d'être direct et concis. Que voulez-vous au juste ?

— Vous parler de vos pensées, Votre Sainteté.

— Nos pensées ne regardent que nous, monsieur.

— Le croyez-vous vraiment ? En ce moment, elles sont tournées vers les deux jeunes corps que vous avez étreints la nuit dernière. Elles vont vers l'homme que vous venez de congédier et que vous estimez, à juste titre, dangereux pour vous et votre pontificat. Elles se dirigent également vers moi : vous vous demandez à quel règne j'appartiens. Tantôt vous pensez que je suis le fruit d'une évolution perverse, tantôt vous penchez pour l'hypothèse de l'accident biologique. Vous n'envisagez à aucun moment que je puisse être une créature du diable, puisque vous ne croyez pas au diable et que vous doutez même

fortement de l'existence d'un quelconque Dieu. »

Barrofill demeura quelques secondes sans réaction. Quand il s'aperçut de la crispation de son visage, il en appela à toute sa volonté pour rassembler ses pensées éparpillées et tenter de reprendre le contrôle de ses émotions.

« Inutile, Votre Sainteté. Le contrôle des émotions est impuissant contre l'investigation mentale. »

Le muffi crut déceler de l'ironie dans le timbre désagréable de son vis-à-vis.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous au juste ? » parvint-il à articuler avec calme.

Tandis qu'il prononçait ces mots, il prit conscience avec terreur que son esprit n'était plus un sanctuaire inviolable, qu'il n'avait plus aucun endroit où enfouir le plus intime, le moins avouable de lui-même.

« Mon nom est Pamynx. Je ne souhaitais pas vous mettre mal à l'aise, Votre Sainteté, seulement vous permettre d'entrevoir de nouvelles perspectives et d'agir en conséquence.

— Si vous parlez de lecture des pensées, monsieur, je vous signale que c'est un tour déjà effectué par quelques prestidigitateurs de renom. »

Le visiteur marqua un temps de silence dans lequel le muffi crut déceler une attention hostile.

« Je ne suis pas un prestidigitateur, Votre Sainteté. Ni mes semblables. Nous sommes capables à tout instant de pénétrer dans le cerveau d'un être humain et d'y percevoir les pensées qui le traversent. Toutes les pensées.

— Vous ne m'avez pas répondu : qui êtes-vous, vous et vos semblables ? Comment êtes-vous arrivés jusqu'à nous ?

— Nous venons d'une planète lointaine non affiliée à la Confédération de Naflin. Notre évolution nous a dotés de facultés qui vont bien au-delà des possibilités humaines.

— Vous voulez dire que vous n'êtes pas humain ?

— Laissons cette question aux biologistes et autres spécialistes de la classification des espèces. Si je me suis débrouillé pour parvenir jusqu'à vous, c'est parce que j'ai un marché à vous proposer. »

Barrofill repoussa les pensées nauséabondes qui remontaient comme des poissons morts et les noya dans les profondeurs boueuses de son esprit.

« Un marché, disiez-vous... »

Pamynx s'avança d'un pas. Le muffi déplaça son siège de manière à échapper à la pression du visiteur et entrevit, entre les pans lâches du capuchon de l'acaba, son visage éclairé par ses yeux jaunes. Pouvaient-ils, d'ailleurs, appeler visage une face aussi grotesque ? On aurait dit

le décalque grossier d'un homme victime d'une pollution aux nucléides.

« Notre apparence n'est guère supportable pour les humains ordinaires, déclara Pamynx. Mais nous ne voulons pas offenser les regards, raison pour laquelle nous avons choisi ces vêtements amples inesthétiques aux yeux des Syracusains. »

Barrofill se recroquevilla dans son siège. La sensation d'être aussi facilement percé à jour, pour lui qui avait bâti toute son existence sur la dissimulation et l'intrigue, déclenchait une panique qu'il peinait de plus en plus à juguler.

« Parlez-moi plutôt de ce marché. »

Le souverain pontife avait craché ces mots avec une hargne incontrôlée. Il eut la vision brève et glaçante de sa déchéance, du procès en luxure qui lui serait intenté, de sa lente agonie sur une croix de feu à combustion lente.

« Acceptez de nous prendre à votre service, Votre Sainteté, et nous protégerons vos pensées de toute intrusion malveillante.

— Protéger ?

— Nos talents s'exercent dans les deux sens. Certains des nôtres peuvent pénétrer dans les cerveaux ; d'autres, les protecteurs de pensées, peuvent dresser des barrières mentales qui interdisent à quiconque de s'y introduire par effraction. »

Le muffi considéra le visiteur avec un regain d'intérêt.

« Vraiment ?

— Si nous trouvions un accord, Votre Sainteté, six protecteurs seraient aussitôt attachés nuit et jour à votre personne. Nous placerions également des inquisiteurs mentaux qui vous permettraient de prendre connaissance des pensées de vos adversaires et de déjouer leurs manœuvres. »

Les paroles de Pamynx ouvrirent instantanément des perspectives vertigineuses dans l'esprit du muffi. Le souverain pontife se ressaisit et se souvint des préceptes fondamentaux qui lui avaient permis de tracer son chemin jusqu'au trône suprême.

« Parlez-moi donc, monsieur, de votre intérêt, ou de vos intérêts dans cette affaire.

— Notre seul intérêt est de mettre nos facultés à votre service, Votre Sainteté. Les sortir de nos laboratoires et les exercer de manière concrète.

— Nous deviendrions vos cobayes, si je comprends bien.

— Nos partenaires, plus exactement. Nous mettons nos talents à votre service et, tout en nous permettant de les développer, vous avez la possibilité d'achever l'entreprise de conquête des mondes recensés entreprise par vos prédécesseurs. Vous seriez le muffi qui aurait permis à l'Église du Kreuz de conquérir l'univers.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé au seigneur Arghetti Ang ou à une autre famille régnante ?

— Nous estimons que la religion, ou la croyance, est le ciment le plus solide pour l'unité humaine.

— Je ne me contente pas de généralités, monsieur, j'aimerais que vous m'entretenez de votre intérêt réel. »

Barrofill tenta de déceler des intentions dans les yeux jaunes de son vis-à-vis, mais ils demeurèrent parfaitement insondables. Connaître les pensées de ses ennemis tout en gardant son propre esprit inviolable était une éventualité fascinante.

« Oui, Votre Sainteté, l'inquisition mentale associée à votre protection vous garantira toujours un coup d'avance sur ceux qui veulent vous abattre. Comme l'homme qui m'a introduit dans votre bureau et qui œuvre en secret pour une faction rivale. Bon nombre des pairs de l'Église s'estiment victimes de vos intrigues et veulent abréger votre règne.

— Nul besoin de lire dans les pensées pour le savoir, soupira le mufli.

— Avec notre aide, vous pourrez éliminer vos adversaires et régner sans crainte, sans partage, poursuivit Pamynx.

— Vos intérêts dans ce marché, monsieur », répéta Barrofill.

Aucun souffle n'agitait le capuchon de l'acaba, comme si le visiteur ne respirait pas.

« Votre Sainteté, n'appliquez pas à notre peuple vos propres critères. Nous ne sommes pas intéressés par des concepts aussi futiles que l'argent et le pouvoir. Nous souhaitons seulement déployer nos potentialités dans un champ concret. Votre Église et vous-même offrez les meilleures opportunités pour notre évolution.

— Que faites-vous des pouvoirs planétaires, monsieur ?

— Lorsque nous aurons mis en place notre dispositif dans votre entourage, nous nous intéresserons au seigneur Ang et aux courtisans. Ils ne seront que des rouages à votre service, des servants de votre cause. Car, vous le savez aussi bien que moi, c'est entre ces murs que se tient le véritable pouvoir.

— Vous n'observez pourtant pas les préceptes de notre Église.

— À notre manière puisque nous projetons de hâter l'avènement du Kreuz et de ses disciples. »

Le mufli se leva et, de nouveau, se rendit devant la baie vitrée. Le premier des cinq satellites de Syracusa s'était levé au-dessus des jardins suspendus dans un ciel légèrement assombri.

« Je crois, monsieur, que nous allons pouvoir nous entendre. Mais, avant toute chose... » Son regard suivit un moment les évolutions d'une bulle-lumière poussée par le vent coriolis annonçant le crépuscule. « Comment puis-je être certain de l'efficacité de ceux que

vous appelez les protecteurs ?

— En recourant à leurs services, Votre Sainteté. Vous constaterez vite que plus aucune pensée ne sera pillée dans votre cerveau.

— Quand comptez-vous me les envoyer ?

— Si vous le désirez, je vais de ce pas choisir les meilleurs éléments et vous les amener avant la tombée de la deuxième nuit.

— Qu'il en soit ainsi, monsieur. »

Pamynx se dirigea vers la sortie après une brève révérence. Barrofill le Vingt-quatrième se remémora ces vieux récits où des hommes avaient vendu leur âme au diable ou à ses semblables.

La petite fille au regard perçant

1^{re} publication
in *Télérama*, janvier 2008

*Entre les années 2008 et 2009 de l'ère dite chrétienne, planète
Terre, système solaire...*

AVANT-HIER, une petite fille a couru dans ma direction en hurlant :

« Maman ! Maman ! Regarde le monstre, là ! »

Elle parlait évidemment de moi.

Mon dernier message vous a été expédié en l'an 1004 (l'avez-vous reçu ? Je vous décrivais cette étrange psychose qu'était la Grande Peur...) et nous sommes à la fin de l'an 2008.

Cela fait donc un peu plus de vingt siècles que je suis en mission d'observation sur la planète Terre, et il me faudra sans doute y demeurer une période au moins équivalente si je veux enfin percer le mystère de cette espèce invraisemblable qu'est l'humanité. Aussi, je vous demande de bien vouloir m'accorder les vingt ou trente siècles supplémentaires qui me permettraient de parfaire mes connaissances et d'étoffer mon rapport.

Je passe rapidement sur les guerres qui se déplacent sans cesse d'un continent à l'autre. Elles se déroulent actuellement sur des terres riches en ressources convoitées par les grandes puissances, les régions du Moyen-Orient et d'Afrique principalement. Qu'il me soit permis ici d'expliquer le concept de grande puissance : un endroit délimité par des frontières (ou pays) qui renferme un certain nombre d'humains et dont l'armée (la capacité de nuisance) inspire la plus grande frayeur aux autres. La guerre est le loisir favori des êtres humains. Depuis l'an 1 de cette ère, je n'ai pas souvenance d'une période, même brève, sans conflit. On torture et massacre souvent au nom d'un dieu qu'on présente comme un créateur infiniment aimant. D'ailleurs, plus le dieu en question est bon et juste, plus les tueries sont féroces. J'ai entendu les paroles de paix du prophète crucifié et j'ai vu à quelles atrocités se sont livrés ses adorateurs au long des siècles. De la colline où il a expiré, le sang continue de couler et de se répandre sur la terre.

Depuis ma dernière communication, les hommes sont sortis de l'ombre profonde des forêts et des superstitions, ils soignent avec des molécules chimiques et l'énergie nucléaire, ils se déplacent à bord d'appareils à moteur atrocement bruyants, ils sont reliés par un réseau informatique rudimentaire, ils explorent les couches profondes de la

matière, ils sont désormais capables de remodeler l'infiniment petit... Ils affirment que la modification génétique offrira un avenir radieux à leurs semblables, mais il n'est guère difficile d'en deviner les véritables enjeux : la domination de quelques castes économiques sur le reste de l'humanité. La malédiction de la possession traverse les temps. Avec la guerre, elle semble être l'unique préoccupation des hommes, possession des terres et des richesses, évidemment, mais également des honneurs, du vivant, des âmes et même des morts. Elle les a conduits, en cette année 2008, à l'une des plus grandes débâcles financières de leur histoire (rappelant, à mon humble avis, la crise de 1929 qui a provoqué la guerre mondiale de 1939). Je devrais sans doute vous expliquer ce que sont l'argent, la finance, la bourse, les spéculateurs, les *subprimes* (une invention que j'ai mis plus de trente jours locaux à comprendre), je me contenterai de vous dire que certains, une infime minorité, amassent les richesses tandis que d'autres, une écrasante majorité, croupissent dans une misère exagérée. Avant, leurs sociétés étaient réparties en maîtres et esclaves, en seigneurs et serfs, elles se divisent désormais en possédants et en démunis. La rage de posséder des uns nourrit la haine des autres, et il est fort probable que ce déséquilibre leur fournira un excellent prétexte pour déclencher une nouvelle guerre meurtrière. Ainsi, en 2008 les uns se sont enrichis en spéculant sur le grain tandis que les autres, privés de nourriture, mouraient de faim. Bien sûr, ils ne vivent pas dans les mêmes endroits, mais, avec leurs systèmes de communication, ils sont parfaitement informés de ce qui se trame autour d'eux. Ils se fichent déjà de ceux qui agonisent sur les trottoirs de leurs villes ; quel intérêt montreraient-ils pour ceux qui périssent par leur faute à plusieurs milliers de kilomètres de leurs domiciles ?

À la fin de l'année, les démunis de tous les continents se sont follement réjouis de l'accession de l'un d'eux (ou, devrais-je dire, de quelqu'un qu'ils considèrent comme l'un d'eux) à la fonction suprême de président des États-Unis d'Amérique, l'une des plus grandes et influentes puissances actuelles. Un homme noir gouvernera un pays jusqu'alors régenté par l'homme blanc. (Je renonce à vous expliquer la notion de couleur de peau, nous n'avons aucun équivalent sur nos sept mondes.) Le nouveau président sera-t-il assez fort pour résister à la pression des possédants ? Une question à laquelle je me garderai de répondre étant donné mes difficultés persistantes à cerner l'espèce humaine. J'avoue cependant mon pessimisme, moi qui ai choisi de venir sur Terre par excès d'optimisme (je souhaitais accompagner l'évolution d'une forme de vie qui me paraissait aussi fragile que prometteuse)...

Si les humains progressent à pas de géant sur le plan technologique, ils n'ont toujours pas appris, ni par les religions ni par

la science, que le regard sur la matière est la clef, et non la matière elle-même. Que la beauté est en eux, et non autour d'eux. En négligeant l'incroyable puissance de leur pensée, ils se soumettent à la fatalité du temps et nient leur propre souveraineté. Ils ne prêtent aucune attention aux autres espèces vivantes qui disparaissent à un rythme effréné, ne se rendent pas compte qu'ils pourraient être les prochains sur la liste, ils gaspillent l'eau, ils jouent avec des énergies incontrôlables, ils épuisent les sols et les ressources avec une inconscience sidérante. Sur les autres mondes, ce seraient là les signes d'une extinction inéluctable, mais, avec cette curieuse espèce, je n'en jurerais pas. Elle a survécu aux grandes épidémies et autres fléaux qui ont traversé le dernier millénaire, elle a survécu aux guerres dévastatrices du xx^e siècle, elle a survécu à tant de destructions, tant de souffrances, que je nourris sans doute à son égard des inquiétudes superflues.

En 2009, le télescope Kepler sera expédié dans l'espace pour observer cent mille étoiles pendant quatre ans et découvrir d'éventuelles exoplanètes. Les hommes continuent donc de croire en leur avenir et, d'ailleurs, leurs enfants sont en train de muter.

La fillette à la vue perçante a de nouveau hurlé :

« Maman ! Tu le vois pas, le monstre ? »

Sa mère l'a aussitôt tirée par la main, loin des rires des passants.

Terre promise

Inédit

AUSSI LOIN que portait le regard, des collines fuyantes, grondantes, blêmes... Elles soulevaient l'embarcation comme si elles voulaient la projeter dans les airs, puis s'affaissaient subitement et la précipitaient dans les creux, comme animées par l'intention de la fracasser sur les eaux.

Malgré les bras protecteurs de ma mère, j'apercevais les yeux agrandis par l'effroi des cinq autres passagers de la barque. Mon père, le visage tanné, haché de rides profondes et encadré d'une barbe claire. Mes frères : Tom, qui se croyait grand parce qu'il avait onze ans et qui, en cet instant, ressemblait étrangement au souvenir qu'il me restait de mon grand-père ; Jesse, qui n'arrêtait pas de m'embêter parce qu'il avait sept ans et que c'était un âge idiot. Edna, ma cousine de vingt ans, dont les cheveux d'un blond doré dansaient au vent et dont la robe un peu trop étroite contenait mal les formes. Ma tante Mary, la mère d'Edna, une femme autrefois forte et qui, maintenant, n'avait plus que la peau sur les os.

Dix jours que nous voguions sur l'océan qui secouait son échine comme l'un de ces taureaux de rodéo rendu furieux par les sangles lui comprimant le bas-ventre. Tom dit « couilles » en ricanant, je ne sais pas ce que ça signifie mais je me suis douté que c'était un mot interdit – je n'ai pas osé demander à maman.

Plus d'une semaine que nous étions partis d'une plage de Caroline du Nord en même temps qu'une vingtaine d'autres bateaux surchargés de réfugiés, tous membres de notre communauté.

Nous avons perdu de vue les autres au bout de quelques jours.

« Fichus vents, fichus courants », a grondé papa, les yeux levés au ciel.

J'ai cru qu'il allait se fâcher contre Dieu et les saints, comme il se mettait parfois en colère contre mes frères ; il s'est contenté de plisser le front et de marmonner une suite de mots. Il ramait sans prendre de repos, du moins, je ne l'ai jamais surpris en train de dormir. Comme, moi, je passais une grande partie de mon temps à sommeiller, je suppose qu'il s'arrêtait quelquefois pour ménager ses mains ensanglantées emmaillottées de chiffons. Tom lui proposait régulièrement de le remplacer, papa lui répondait qu'il n'était pas fatigué – je crois surtout qu'il n'estimait pas son fils aîné capable de

lire l'antique système de guidage et de maintenir le cap. Tom ne s'acquittait déjà pas très bien de sa part de travail : affaler la voile d'appoint lorsque les vents soufflaient trop fort. Il avait failli faire chavirer notre embarcation en la hissant en plein cœur d'une tempête. Le tissu, déjà fatigué, s'était déchiré du haut en bas et avait perdu toute son efficacité. Papa avait hurlé, maman s'était interposée en disant que leur fils n'avait que onze ans, qu'il ne mangeait pas à sa faim et qu'il avait toujours vécu dans les montagnes.

Les montagnes...

Au moins ne bougeaient-elles pas sous vos pieds, ne vous trompaient-elles pas. Lorsque les brumes matinales se déchiraient, on retrouvait leurs dentelles étincelantes, leurs flancs rugueux et leurs vallées sombres exactement à la même place. Notre famille avait vécu dans le Colorado depuis l'arrivée de nos ancêtres, en 1845. D'abord trappeurs ou bûcherons, ils s'étaient ensuite établis en tant que fermiers, et les terres s'étaient transmises de génération en génération. Jusqu'aux premiers bouleversements climatiques, la disparition brutale de la Californie, le déferlement du Pacifique au pied des Rocheuses, la ruée sauvage de plusieurs dizaines de millions de réfugiés et les batailles terribles pour la possession des derniers arpents cultivables. Mon père et les hommes de notre Église avaient été chassés de leurs propriétés par les milices de nouveaux tyrans locaux. Ils s'étaient installés un peu plus haut sur les pentes recouvertes de forêts qu'ils avaient défrichées et transformées en pâturages, vergers et champs de céréales. Aidés par le réchauffement climatique, ils avaient obtenu d'excellents rendements et rapidement attiré la convoitise des populations regroupées en contrebas. Ils avaient alors décidé de se défendre. Bien qu'alors âgée de trois ans, je me souviens parfaitement de l'assemblée dans le temple qui sentait encore le bois neuf, de la tension dramatique opposant jusqu'à l'aube les partisans de la résistance armée et les tenants du pacifisme traditionnel de notre communauté. Ils avaient érigé une palissade tout autour du village et s'étaient procuré des armes. Ils avaient repoussé les premières attaques puis, cédant sous le nombre, ils avaient organisé l'exode avant que les assaillants ne prennent le village d'assaut. Certains avaient refusé de partir, clamant que Dieu leur viendrait en aide. Quand j'ai demandé à maman ce qu'ils étaient devenus, elle ne m'a pas répondu, elle a regardé ailleurs, les yeux embués de larmes. J'ai deviné les raisons de son chagrin lors de notre interminable périple en direction de la côte Est. Nous avons assisté à des scènes terribles, nous avons vu une quantité incroyable de corps mutilés, brûlés, égorgés, fusillés, crucifiés sur les portes des granges. Partout des miliciens vêtus de curieux uniformes faisaient régner la loi d'un despote du cru, rançonnant les voyageurs, massacrant hommes,

femmes, enfants. Oncle Abraham a été assassiné d'un coup de couteau en pleine gorge par des brutes complètement ivres dans une petite ville du Tennessee. Tante Mary a voulu se laisser mourir à ses côtés, maman l'a persuadée de continuer avec nous, au moins pour veiller sur sa fille. Edna, elle, a subi les violences d'un groupe de jeunes gens qui l'ont traînée derrière une grange et ne l'ont relâchée que deux heures plus tard. Ses yeux ont perdu leur éclat habituel, un peu comme l'éclipse à laquelle j'avais assisté à l'âge de trois ans et demi. Papa m'avait confectionné une paire de lunettes spéciales qui m'avait permis de contempler le bref effacement de l'astre du jour par la Lune. Contrairement au Soleil, les yeux clairs d'Edna n'ont jamais retrouvé leur lumière.

Les vivres avaient été prévus pour une traversée d'un mois, mais l'eau, qui s'infiltrait sans cesse dans la caisse en bois en dépit du système d'étanchéité et des bords rehaussés de la barque, en avait gâté plus de la moitié. Maman et tante Mary avaient organisé le rationnement. Inflexibles, elles refusaient de céder aux supplices de Tom et Jesse qui se plaignaient sans cesse de la faim et de la soif.

« Faut les comprendre, ils sont en pleine croissance », plaidait maman avec ce sourire résigné accroché en bas de son visage comme une décoration poussiéreuse.

Elles donnaient les plus grosses parts à papa qui avait besoin d'énergie pour nous conduire sains et saufs en Europe. On prétendait que l'Europe, la vieille mère généreuse, accueillait les réfugiés climatiques venus du monde entier. Les séismes avaient épargné l'ancien continent et en avaient fait la nouvelle Terre promise. Les responsables de notre communauté avaient décidé de tenter la traversée de l'Atlantique, pensant que, malgré les difficultés de la tâche, Dieu les mènerait à bon port de la même façon qu'il avait guidé et soutenu les Hébreux lors de leur fuite d'Égypte. Certains même affirmaient que le Tout-Puissant creuserait un chemin dans l'Atlantique comme il avait ouvert la mer Rouge au peuple d'Israël. Aucun miracle ne s'était produit. Il avait fallu acheter des bateaux et des vivres avec les derniers dollars. On avait réparé et consolidé les embarcations, puis on s'était lancés sur l'océan gris bouillonnant d'écume.

Je n'ai jamais aimé l'eau.

Quand je ne mange pas, je dors, et quand je ne dors pas, je pleure. Malgré la présence de ma mère, j'ai toujours peur que mon père et mes frères ne décident de me jeter par-dessus bord et ne m'abandonnent à jamais dans les fonds sombres et glacés. J'ai beau me faire toute petite, ne manger presque rien, me retenir aussi longtemps que possible de vider ma vessie gonflée comme une outre,

je ne peux me déprendre d'un terrible sentiment d'inutilité. Je prie Dieu de protéger ma famille, mais sa grâce semble s'être à jamais retirée de la Terre. Un dieu d'amour et de compassion aurait-il laissé le Pacifique submerger une grande partie de notre continent ? Aurait-il envoyé des catastrophes climatiques à des créatures qu'il prétend chérir comme ses propres enfants ? Et pourquoi infliger ces épreuves à ses serviteurs les plus fidèles, les plus respectueux ?

Je n'ai que cinq ans et je maudis le Seigneur. Les autres me croient incapable de comprendre, et pourtant j'ai toujours tout compris. Depuis le début. Je suis de ces enfants qui naissent avec le don d'intelligence mais qui n'ont pas toujours les moyens de l'exprimer. Notre collectivité, de toute façon, n'accorde aucun crédit à la théorie des enfants dits du Septième Sceau. Elle les considère au mieux comme des œuvres du Malin, des abominations. J'ai lu des articles là-dessus dans la salle d'attente de la station de bus. Maman croyait que je regardais les images des revues autorisées par le conseil, en principe vierges de toute trace de violence ou de sexualité, alors qu'il me suffisait de quelques secondes pour photographier des pages que je stockais dans ma mémoire et lisais tranquillement par la suite. J'ai croisé à plusieurs reprises les regards d'autres enfants du Septième Sceau. Nous nous sommes reconnus instantanément ; nul besoin de discours ou de démonstrations. L'article précisait que nous étions les trompettes de l'Apocalypse, que nous annoncions la fin du monde actuel et le commencement d'une nouvelle ère fondée sur la communication télépathique, l'empathie et le respect. Je suis persuadée qu'on a crucifié sur les portes des enfants dont le seul tort était d'appartenir à cette humanité émergeant de l'ancienne comme un papillon de son cocon. La folie de la Terre ne nous a pas laissé le temps de déployer nos ailes. Nous sommes au contraire moins bien adaptés que les autres à la violence exaltée par l'instinct de survie.

J'observe un silence prudent : ma propre famille serait-elle capable de me sacrifier si elle découvrait mes dons ?

« Nous avons à peine parcouru la moitié du trajet », a soufflé papa.

Maman a dénoué les bandelettes et dégagé ses mains sillonnées de plaies purulentes. Nous grignotions en silence la pomme et les fruits secs répartis par ma tante, les yeux rivés sur la houle moins forte que d'habitude. Les vents s'étaient calmés. Un froid humide nous mordait jusqu'aux os. La barque se balançait mollement et émettait de temps à autre un gémissement. Les lattes et l'enduit tiendraient-ils le coup ? En me penchant par-dessus bord au cours d'une accalmie, ce qui m'avait valu une grosse engueulade de mon père, j'avais vu que le bois frappé par les lames et rongé par le sel n'avait pas belle allure. Inutile de compter sur le moindre secours au cas où la coque s'éventrerait : nous

étions seuls au beau milieu du désert liquide. Aucune autre voile en vue. De toute façon, même si une embarcation passait à proximité, elle ne se dérouterait pas pour nous récupérer.

Tom et Jesse se sont battus l'autre jour pour une moitié de pomme. Papa a été obligé de les séparer. Leur violence m'a effrayée. Ils se griffaient et se mordaient comme des chats enragés. Du sang coulait sur leur visage. Tom a pris le dessus et tenté de balancer Jesse à la mer. L'embarcation a gité brusquement. Maman m'a lâchée et mon crâne a heurté le bord.

Lorsque j'ai repris connaissance, les garçons se tenaient de chaque côté de l'embarcation, visages penauds et tuméfiés. Papa ramait avec moins d'entrain que d'habitude. Ma tête reposait sur les jambes de maman et ma tante me couvait d'un regard mi-inquiet mi-courroucé. Installée à la proue, Edna gardait les yeux rivés sur l'océan étrangement silencieux. Le ciel, d'un gris uniforme, posait un couvercle pesant au-dessus de nous.

Pendant plusieurs jours, j'ai erré dans le pays incertain qui sépare la vie de la mort. J'ai perçu le chant envoûtant des profondeurs océaniques. Il m'a semblé que les autres discutaient à mon sujet. Je ne reconnaissais pas les voix. L'une disait que je n'avais aucune chance de survivre, une autre répondait que Dieu seul décidait de la vie de ses créatures, une troisième affirmait que j'étais une bouche inutile et un poids mort, qu'on devait m'abandonner ici... Délires ? Rêves ? Je n'ai jamais demandé à mes parents s'ils avaient vraiment tenu ce genre de conversation. Du chaud et du froid me frappaient tour à tour le visage, l'humide succédait au sec et au lumineux, une alternance probable de gouttes de pluie et de rayons de soleil.

« La terre ! »

La voix éraillée de Tom.

Il tendait le bras vers une ligne sombre qui sous-tendait l'horizon. Un soleil encore pâle vêtait d'or le ciel où paraissaient des nuages étirés. Les vagues elles-mêmes, assez hautes, semblaient charrier du métal en fusion. J'ai réussi à me redresser et, accoudée au plat-bord de la barque, j'ai regardé dans la même direction que les autres. La ligne sombre ne bougeait pas, elle ne se déformait pas, elle s'imposait, prenait de plus en plus de consistance. Ce n'était pas cette fois une illusion d'optique.

« L'Europe », a chuchoté papa.

Il avait tellement maigri qu'on lui distinguait les os sous sa peau parcheminée. Ses mains, qui ne saignaient plus, avaient gonflé et ses doigts étaient tout déformés.

« Pardon d'avoir douté de Toi, Seigneur », a soupiré maman.

Ils ont entonné le chant de grâces qui marquait la fin des

cérémonies dans le temple. La voix de fausset de Tom a même dominé les autres pendant quelques secondes. Il ne restait pratiquement plus de vivres dans la caisse. Ma mère et ma tante avaient jeté par-dessus bord des barres de céréales qui avaient fini par moisir en dépit de leurs emballages étanches. Les réparations de fortune de la coque avaient tenu, l'Atlantique avait été clément avec nous, nous épargnant ses colères, les vents avaient soufflé dans le bon sens.

Papa a souqué ferme encore deux jours avant que nous distinguions les reliefs de la Terre promise. Puis un brouillard épais s'est levé et a enveloppé la côte dans son étoupe grise. Les femmes ont partagé les dernières rations en priant le ciel que nous trouvions rapidement de quoi manger.

« Les Européens ne nous laisseront pas mourir de faim », a affirmé papa.

Me sont revenues alors en mémoire toutes ses déclarations au sujet des Européens, ces mécréants qui ne croyaient plus en Dieu, qui se promenaient dénudés, qui vivaient dans un état d'assistance et de débauche incompatibles avec notre vie austère et rude. Nous en étions réduits à mendier de l'aide aux démons que nous avions de tout temps combattus.

Lorsque la brume s'est dispersée, nous avons entrevu des formes élancées au-dessus des falaises.

« Qu'est-ce que c'est ? » a demandé Jesse.

— On dirait des sortes d'éoliennes, a répondu papa.

— Je ne leur vois pas d'hélices, a objecté maman.

— Peut-être une nouvelle technologie, a avancé tante Mary.

— En tout cas, on ne peut pas débarquer dans le coin, les parois sont trop abruptes », a conclu papa.

Il a longé la côte en restant à bonne distance des récifs dont la houle découvrait par instants les crêtes noires et acérées. Même si mon corps ne pesait pas davantage qu'une feuille sèche, j'avais recouvert l'essentiel de mes facultés et avais la nette impression qu'un regard nous suivait dans chacun de nos déplacements.

« Ils savent que nous sommes là », ai-je déclaré aussi fort que possible.

Personne n'a prêté attention à mes paroles. Seule Edna m'a jeté un coup d'œil, le même qu'elle aurait lancé à une mouche agaçante. Edna ne m'a jamais aimée, sans doute parce que son cœur est desséché et qu'elle ne peut pas y loger tout le monde.

« Là, ce sera parfait ! »

Papa désignait avec un large sourire le croissant jaunâtre qui venait d'apparaître entre deux escarpements noirs. Une plage. Les « éoliennes » dominaient l'anse, en partie dissimulées par les bancs de brume. Réparties à intervalles réguliers, elles formaient une chaîne

ininterrompue sur l'ensemble du littoral. Elles avaient quelque chose de lugubre.

Papa s'est placé de manière à piquer tout droit sur la plage. La manœuvre n'était pas facile. Les lames se transformaient en rouleaux à environ quatre cents mètres du bord et des courants contraires nous ramenaient sans cesse en arrière. Chaque fois qu'il entrait dans les tourbillons, papa perdait tout contrôle, des déferlantes nous submergeaient, et nous nous retrouvions à notre point de départ, parfois même un peu plus loin. Dix, vingt fois, nous avons essayé de franchir les rouleaux, dix, vingt fois, les courants nous ont repoussés au large.

« On va être obligés de chercher un autre endroit pour accoster », a soufflé papa, à bout de forces.

Il a quand même effectué une dernière tentative. L'embarcation craquait de plus en plus, l'eau s'infiltrait par le fond. Je ne savais pas nager, ma mère, tante Mary, Edna et Jesse non plus. Tom a sorti les vieux gilets de sauvetage que nous avions enfilés pendant les plus fortes tempêtes et nous les a distribués. Il a donné le dernier à papa. Maman lui a demandé comment il comptait s'en tirer si nous chavirions, il a répondu avec une fierté propre aux garçons :

« T'inquiète pas, je sais nager. »

Il l'a fixée d'un air insolent, comme à chaque fois qu'il se vantait. Elle a secoué la tête d'un air désolé. Le vent plaquait ses mèches blondes sur son front et ses joues. La longueur de sa chevelure m'a étonnée : elle la gardait serrée en chignon, comme toutes les femmes de la communauté, et je ne l'avais jamais vue dénouée avant ce jour.

La houle a chahuté notre embarcation comme un simple fétu de paille. Des gerbes se sont élevées de chaque côté de la coque et nous sont retombées dessus. Une énorme muraille nous a pris en travers et nous a propulsés à vive allure sur une bonne centaine de mètres. La barque s'est stabilisée tant bien que mal puis, saisie par une nouvelle lame moins haute mais aussi puissante, s'est presque dressée à la verticale. La caisse des vivres et d'autres objets sont passés par-dessus bord. Je me suis accrochée de toutes mes forces à la corde qui traînait à mes pieds. Elle m'a échappé en me déchirant la paume. Transie, j'ai cru cette fois que la supplique envoûtante de l'océan allait m'emporter. Les autres n'étaient plus que des silhouettes gesticulantes. Papa, étendu sur le dos, gigotait comme une tortue renversée, coincé par le banc de nage, empêtré dans des cordages et des débris de bois. Maman a poussé un hurlement avant d'être cinglée par une gerbe et précipitée à la mer. Tom s'est jeté en avant pour la rattraper par le bras, mais une nouvelle gîte l'a déséquilibré et il a disparu à son tour dans les remous. La barque s'est brusquement disloquée dans un craquement. Ses deux parties se sont désolidarisées et se sont écartées

l'une de l'autre à une vitesse sidérante. Les flots m'ont fait penser à une horde de prédateurs dépeçant enfin la proie traquée pendant de longues heures. Ils m'ont attrapée par les pieds et violemment tirée vers le fond. J'ai suffoqué, tétanisée par la peur et le froid. Je me suis enfoncée dans la masse liquide jusqu'à ce que le gilet enraye ma descente et me permette de remonter à la surface. En voulant reprendre ma respiration, j'ai avalé une énorme quantité d'eau salée que j'ai rejetée par les narines et la bouche. J'ai craché, toussé, me suis agitée dans tous les sens, aucun de mes mouvements n'est parvenu à contrarier la puissance des courants. J'ai admis qu'il ne servait à rien de se débattre. Toute peur m'a désertée et je me suis abandonnée. Après tout, la mort ne pouvait pas être pire que cette vie. Le Seigneur, si cruel avec ses enfants en ce bas monde, se montrait peut-être clément avec eux dans l'au-delà.

Une ombre près de moi.

Tante Mary. À moins que ce ne soit Edna. Façonnées par les privations, elles se ressemblaient de manière troublante. J'ai fermé les yeux. J'ai de nouveau ressenti le poids d'un regard sur moi. Absurde. Personne ne pouvait nous voir dans ce chaos aquatique. Je me suis laissé porter sans résistance, flottant comme une méduse morte. Je ne sentais plus mes bras ni mes jambes. Nous n'étions pourtant qu'au mois de septembre, ou plutôt en octobre en comptant les semaines que nous venions de passer en mer. Avec le réchauffement climatique, l'automne se transformait en été prolongé, parfois même plus chaud que le vrai. Mais quand on n'a que la peau et les os, pas une once de graisse pour se protéger, une eau même à dix-huit ou dix-neuf degrés paraît aussi glaciale qu'une source de haute montagne.

Je pensais que j'étais morte lorsque j'ai senti une surface dure sous mes pieds. Il m'a fallu un long moment pour me rendre compte qu'il s'agissait d'un sol. Les lames mourantes me poussaient lentement vers le rivage avec des débris de coque. Je me suis retrouvée à demi allongée sur un sable meuble, un côté du visage baignant dans l'eau qui se retirait en dentelles fuyantes, l'autre tourné vers le ciel d'un gris perle d'où tombaient des colonnes de lumière obliques. Quelqu'un m'a saisie par les aisselles, m'a soulevée et m'a transportée sur un sol sec. Tom avait réussi à gagner le rivage sans gilet de sauvetage. Il est retourné dans le moutonnement pour y repêcher un corps flottant. En bougeant un peu la tête, j'ai aperçu maman, tante Mary et Edna allongées à quelques mètres de moi. Vivantes, à en croire leurs regards et leurs mouvements hésitants. Les lambeaux de la robe d'Edna ne cachaient plus grand-chose de son corps. La mer lui avait heureusement laissé ses sous-vêtements. Tom est revenu en soutenant papa qui a poussé un gémissement et vomi une longue guirlande transparente avant de tomber à genoux sur le sable. Maman s'est

redressée et a mis un peu d'ordre dans ses cheveux.

« Et Jesse ? »

Le vent a soufflé sa voix devenue aussi fragile que la flamme d'une bougie. Un rouleau a propulsé la caisse des vivres sur la grève.

Tom s'est de nouveau enfoncé dans les remous. Il en est revenu une demi-heure plus tard en secouant la tête. Nous avons attendu un long moment avant de nous rendre à l'évidence : l'Atlantique nous avait pris Jesse.

L'océan a ramené son corps sans vie au bout d'environ deux heures. Maman a éclaté en sanglots. Papa l'a soutenue pour l'empêcher de s'effondrer.

« Qu'est-ce qu'on fait de lui ? », a demandé tante Mary de la voix desséchée de celle qui a déjà connu la douleur du deuil.

J'ai contemplé le visage gonflé et apaisé de Jesse, me disant qu'il avait sans doute reçu la meilleure part, que nos ennuis n'étaient pas terminés sur cette terre soi-disant promise. Nous l'avons enfoui tant bien que mal dans le sable. Papa a prononcé la prière traditionnelle des morts. Maman a sangloté, puis, voyant que nous acceptions la disparition de Jesse avec la sérénité propre à notre Église, elle a repris empire sur elle-même.

Nous nous sommes reposés un temps avant de marcher en direction de ces étranges éoliennes sans ailes qui évoquaient des arbres aux frondaisons géométriques.

« On dirait plutôt... » a commencé tante Mary.

— Quoi ? a demandé papa.

— Ces trucs pour surveiller. Des...

— Miradors ? » a suggéré Tom.

Tante Mary a acquiescé d'un hochement de tête.

La première détonation a retenti. Nous nous trouvions à environ cinq cents mètres des formes élancées. La balle a frappé papa au milieu du front. Un geyser de sang a jailli entre ses arcades sourcilières. Il s'est affaissé sans un mot au milieu des plantes piquantes qui hérissaient la haute dune de sable.

« Bordel de pute ! » a hurlé Tom. Ces salauds nous canardent !

— Tom, ne jure pas... »

Une deuxième détonation a rentré ses protestations dans la gorge de maman. Une étoile pourpre est apparue au milieu de sa poitrine. Elle s'est renversée en arrière et a glissé jusqu'en bas de la pente.

« Couchez-vous ! » a glapi Tom.

Touché en pleine nuque par une troisième balle, il a fouetté l'air de ses bras, comme un oiseau blessé essayant de prendre son envol, puis il s'est écroulé à son tour et a roulé en contrebas.

Je me suis recroquevillée derrière un renflement de sable. Tante

Mary et Edna ont manqué de réflexes. Elles ont été abattues à une seconde d'intervalle, l'une atteinte à la gorge et l'autre à la tempe.

Le silence est retombé sur les lieux, hanté par les gémissements du vent. Plus aucun coup de feu n'a été tiré. Je ne sais pas combien de temps je suis restée immobile derrière le monticule. J'ai évité de regarder les cadavres de mes parents, de mon frère, de ma tante et de ma cousine enchevêtrés au pied de la dune. Il m'a semblé entrevoir un squelette un peu plus haut, retenu par un buisson, les lambeaux de ses vêtements claquant au vent.

Une sensation de présence m'a poussée à me redresser. Une silhouette dévalait la pente à grands pas, sanglée dans un uniforme de couleur ocre, visage dissimulé par un casque, des lunettes et un masque. Elle brandissait une arme que je ne connaissais pas. Parvenue à quelques pas, elle a pointé le canon sur ma tête et m'a tenue un long moment dans sa ligne de mire. J'ai fermé les yeux. J'allais rejoindre les miens. C'était mieux comme ça.

Elle n'a pas tiré. Elle s'est approchée à pas lents de moi puis m'a fait signe de ne pas bouger avant de s'accroupir et de retirer lentement ses lunettes et son masque. Une longue chevelure brune a roulé en torrents sur ses épaules. Ses yeux d'un bleu de ciel matinal m'ont fixée et j'ai su, j'ai su instantanément pourquoi elle ne m'avait pas tuée, pourquoi elle ne me tuerait pas.

« J'aurais pu cent fois te tirer dessus, tu sais, a-t-elle dit avec un sourire. Je fais mes cinq années obligatoires de gardienne. Nous avons ordre d'éliminer tous les réfugiés climatiques essayant de passer en Europe. Il n'y a pas de place pour eux ici. Nous sommes déjà trop nombreux. C'est la guerre, tu comprends ?

— Je suis du Septième Sceau, comme vous », ai-je murmuré.

Elle m'a prise par le bras et m'a relevée.

« Je sais, je l'ai tout de suite vu dans le viseur électronique de mon arme. Viens avec moi, je vais réfléchir au meilleur moyen de te faire passer de l'autre côté de la ligne des miradors. »

Je l'ai suivie sans un regard en arrière. Dans notre communauté, on ne regrette jamais les morts.

La dernière affaire de Sagamor

1^{re} publication
in *Elfes et assassins*,
Mnémos, mai 2013

TUER ses semblables ne l'intéressait plus.

Il avait plongé tant de fois son épée ou sa dague dans des chairs humaines qu'il en éprouvait presque de la nausée. Il acceptait encore quelques meurtres pour regonfler sa bourse qui se vidait à une vitesse effarante, mais les sommes parfois coquettes remises par ses commanditaires ne suffisaient pas à lui redonner le plaisir, le goût du sang. Il ne ressentait plus d'excitation à traquer ses proies dans les ruelles sombres, à se glisser comme une ombre dans les logements, à déjouer les rondes des gardes du corps et des molosses, à trancher les gorges d'un coup précis, à croiser le regard épouvanté de ceux qui se réveillaient seulement pour prendre conscience qu'ils étaient en train de mourir, à se fondre dans l'obscurité une fois son forfait accompli. Faucher les existences comme de mauvaises herbes ne l'exaltait plus. Recueillir les derniers souffles dans le silence bercé par l'écoulement soyeux du sang ne lui procurait plus aucun frisson. Se transformer pendant d'infimes secondes en maître absolu de la vie et de la mort, en dieu, ne l'enivrait plus.

Aussi leva-t-il un regard lourd d'ennui sur l'homme au visage masqué qui s'était dirigé droit sur lui et assis à la table où il prenait son dîner. Encore un qui venait lui proposer une affaire sordide, un rival à liquider, une épouse à éliminer, un barbon à trucider, un enfant illégitime à étouffer... Un bœuf entier rôtissait dans l'âtre gigantesque de l'auberge, pour l'heure peu fréquentée.

« Vous êtes bien Sagamor ? »

Il jaugea son interlocuteur d'un regard : même si on ne lui discernait qu'un œil à demi fermé et une partie du menton, la distinction de l'homme était parfaitement perceptible, confirmée par la qualité de ses vêtements et la finesse de ses gants.

« Pour vous servir », répondit-il.

L'homme se pencha par-dessus la table et souffla :

« Le fameux... assassin ? »

Son chapeau de feutre s'ornait d'une plume somptueuse dont Sagamor se demanda sur quel volatile elle avait été prélevée.

« Il est des mots à éviter, monsieur.

— Veuillez me pardonner, je n'ai pas l'habitude. J'aurais une... affaire à vous proposer.

— Je ne prends pas d'affaire nouvelle, ces jours-ci. »

L'assassin désigna de l'index la bourse de cuir usé posée à côté de son assiette.

« Comme je suis en fonds, j'ai décidé de m'octroyer un congé. »

L'homme marqua un temps de silence, penché par-dessus la table. Sagamor crut entrevoir des reflets verts et dorés dans son œil.

« Peut-être me ferez-vous la grâce d'une autre réponse si vous m'autorisez à vous fournir quelques précisions... »

De la pointe de son couteau, l'assassin invita son vis-à-vis à poursuivre.

« L'être que vous seriez chargé de... d'assassiner n'est pas un homme.

— Une femme, alors ? Un enfant ? Un animal ?

— Un... »

L'homme remonta d'un geste élégant le col de son ample cape brune.

« ... elfe. »

Sagamor ne parvint pas à masquer son trouble. Des frissons lui parcoururent la nuque et l'échine. Le morceau de viande piqué sur son couteau resta suspendu entre la table et sa bouche.

« Un quoi ?

— Elfe. *Une* elfe, plus exactement. »

L'assassin prit une profonde inspiration pour desserrer l'étau qui lui comprimait la poitrine.

« Les elfes n'habitent pas dans le coin, monsieur. Vous n'imaginez tout de même pas que je vais perdre des semaines à me rendre dans leur foutue contrée.

— Ce ne sera pas nécessaire : la personne que je vous demande de tuer est encore en ville.

— Qu'est-ce qu'un... une elfe peut bien foutre dans la capitale d'un royaume humain ?

— Il leur arrive de commercer avec les hommes...

— Pourquoi souhaitez-vous la voir mourir ?

— Mes raisons ne vous regardent pas.

— Pourquoi ne vous chargez-vous pas de la tâche vous-même ? »

L'homme se rencogna dans la pénombre. Sagamor réprima un nouveau frisson d'excitation : une créature du peuple elfe, même une femme, serait un adversaire autrement redoutable que les victimes pour la plupart inoffensives qu'on lui commandait d'assassiner. Les elfes des Hauts passaient pour des combattants adroits et silencieux. Leurs sens, nettement plus développés que ceux des humains, vue et ouïe principalement, les avantageaient lors des affrontements. Nul souverain ne s'avisait d'ailleurs de conquérir le territoire des Hauts malgré les richesses dont il regorgeait.

« Elle est tout simplement trop forte pour moi », finit par répondre l'homme.

L'oreille exercée de Sagamor perçut du dépit, voire de la détresse, dans la voix de son interlocuteur pourtant plus discrète qu'un souffle.

« Combien ? »

Le chapeau et la cape s'agitèrent, une bourse en cuir ouvragé roula à côté de celle de l'assassin, bourrée à craquer, à en juger par les tintements, d'espèces sonnantes et trébuchantes.

« Un excellent prix, je crois, pour un crime. »

Sagamor dénoua le lacet du petit sac et l'entrouvrit. Il estima qu'il contenait plus de deux cents pièces, des écus d'or, le salaire de vingt ou trente crimes ordinaires.

« Si vous acceptez, il vous faudra agir cette nuit. Edwheen part demain à l'aube.

— Edwheen ?

— Le nom de l'elfe que vous devez tuer.

— Et si je me rate...

— Vous avez la réputation de ne jamais manquer votre coup. »

Sagamor apprécia le compliment d'une légère inclination du torse.

« Vous faudra-t-il une preuve ?

— L'une de ses oreilles me suffira. Je doublerai la somme lorsque vous me la remettrez.

— Où dois-je vous l'apporter ?

— Ici même, demain, même heure.

— L'adresse où je puis trouver votre... elfe ?

— Pension de la Hulotte, rue de l'Éperverie. Vous saurez vous y rendre ? »

L'assassin acquiesça d'un hochement de tête avant de se remettre à manger sans plus se soucier de son vis-à-vis.

La rue de l'Éperverie était l'une de ces artères étroites qui sinuaient dans le cœur de la capitale en donnant l'impression de ne jamais aboutir nulle part.

Sagamor avait choisi pour armes sa dague, son épée légère et une arbalète de manche dotée d'un système automatique de rechargement qu'il avait lui-même conçu mais auquel il ne recourait presque jamais : la mort à distance était la marque des charlatans, des imposteurs, des lâches ; un véritable assassin se tenait tout près de sa victime lorsqu'il recueillait son dernier souffle, une façon de lui rendre un ultime hommage tout en vérifiant que la tâche avait été correctement exécutée. Sa cape se fondait dans l'obscurité que ne parvenaient pas à repousser les torchères fixées aux murs. Les rares silhouettes qu'il croisait filaient sans demander leur reste, effrayées par son allure et

son masque de cuir noir. Un froid humide, annonciateur de chutes de neige, pénétrait sous ses vêtements et lui mordait la peau.

Il rencontrait des difficultés grandissantes à supporter les frimas nocturnes, signe que son règne clandestin touchait à sa fin. Une envie de plus en plus pressante le tenaillait de nuits paisibles près d'un corps de femme chaud et tendre. Il croisa une patrouille de gardes qui ne lui accordèrent aucune attention. Les forces de l'ordre et les assassins vivaient en bonne intelligence dans l'enceinte de la capitale. Il suffisait à ces derniers de ne pas être surpris sur les lieux de leurs crimes pour mener une existence relativement tranquille. De temps à autre, l'un d'eux était arrêté, qui avait commis une imprudence ou était tombé dans un piège, condamné à l'écorchement puis exposé sur une roue avec les membres brisés jusqu'à ce que mort s'ensuive. Une expression était d'ailleurs née des cris d'agonie des suppliciés : hurler à l'assassine. La circonspection et le discernement de Sagamor lui avaient épargné les affres de la justice royale. Il n'avait jamais accepté une affaire qui empestait l'embrouille, même pour une grosse somme.

Une énorme chouette en pierre blanche trônait au-dessus de l'enseigne surplombant la ruelle. Un écriteau éclairé par une torche vacillante indiquait que la pension de la Hulotte disposait de quatre chambres à dix sols la nuit avec cette précision : *qui dort dîne*. Les feux de bougies ou de lampes dansaient dans deux des quatre fenêtres du premier étage. Comme les deux autres n'étaient pas illuminées ni occultées par les volets en bois, il en déduisit qu'elles étaient vacantes. Il se recula dans l'ombre d'un porche. Une silhouette apparut quelques instants à l'une des deux fenêtres découpées par les lumières vacillantes : un homme voûté, pourvu d'une longue barbe grise. Sagamor savait maintenant quelle pièce occupait l'elfe. Il attendit patiemment que les torchères s'éteignent et qu'une obscurité totale ensevelisse les environs. Le silence s'étendit sur la ville comme un gigantesque linceul, troué de loin en loin par les ululements des grands-ducs et les fracas de sabots sur les pavés. Il décida de s'introduire dans la chambre de sa proie par la façade, enfonçant ses doigts et les pointes de ses bottes dans les interstices du mur en pierre. L'agilité acquise pendant son enfance lui avait permis de se sortir de situations périlleuses tout au long de sa carrière d'assassin. Il ne lui fallut pas longtemps pour atteindre le rebord de la fenêtre. Les vitres étant occultées par un voilage, il ne put distinguer grand-chose dans la pièce. Il lui sembla apercevoir, dans un coin, un lit à baldaquin clos par d'épais rideaux. Il se demanda pourquoi la lampe à huile suspendue à une poutre continuait de briller alors que l'occupante des lieux dormait. Puis il se souvint d'une conversation entre soudards au sujet des elfes : les uns affirmaient que les créatures des Hauts n'avaient pas besoin de dormir comme les êtres humains, les autres

soutenaient qu'elles entraient en hibernation au début de l'hiver et n'en ressortaient qu'au printemps, d'autres juraient qu'elles sommeillaient debout ou assises par très courtes périodes.

Sagamor se hissa sur le rebord et observa encore l'intérieur de la pièce. Le voilage tremblait légèrement sous l'effet d'un souffle d'air. Le même vent glacé qui se faufilait sous sa cape et semait des baisers glacés sur son corps. Comme il ne portait pas de gants, ses doigts commençaient à s'engourdir. Il glissa la lame de son poignard entre les deux vantaux vermoulus. La plupart des habitations de la capitale étaient équipées de fenêtres fermées par une petite barre intérieure qu'il suffisait de soulever pour l'extraire de ses crochets. Il ne rencontra aucune difficulté à dégager la pièce et entrouvrit avec célérité les vantaux afin de la récupérer pour la déposer délicatement sur le rebord. Une fois dans la chambre, il s'approcha à pas de loup du lit à baldaquin. Les craquements du plancher l'invitèrent à s'immobiliser un petit moment, puis, lorsqu'il n'entendit plus aucun autre bruit que le grésillement de la lampe à huile, il tira sa dague avec une légère déception : il avait pensé que sa proie lui offrirait une vraie résistance. Tuer avec facilité, ce qu'il faisait la plupart du temps, ne lui donnait pas le sentiment d'être un prédateur nocturne. Il mourait d'envie d'éprouver le vertige de la traque.

Il se figea près du lit et saisit la lisière du lourd tissu. Un nouveau craquement, en provenance de l'escalier ou du rez-de-chaussée, suspendit ses gestes et sa respiration. Il resta un long moment immobile, contrôlant son souffle, relâchant sa pression sur le manche de la dague. Il écarta le rideau d'un coup sec après que le silence fut redescendu sur les lieux. Entrevit une forme allongée sur le lit. Eut tout juste le temps de se rendre compte qu'un objet pointu piquait vers son visage. Se jeta en arrière, pas assez rapidement pour esquiver le fer, qui lui érafla la joue. S'emberlificota dans les plis de sa cape, perdit l'équilibre, tomba sur le plancher rugueux. La gaine rigide de son épée lui cingla l'extérieur de la cuisse. Il ne lâcha pas sa dague malgré la douleur. Une silhouette bondit sur lui et tenta de lui plonger sa lame dans la poitrine. Il dévia le coup d'une parade désespérée, perçut le cri de dépit de son adversaire, un glapissement aigu, presque animal, roula sur lui-même, se rétablit sur ses jambes, se mit en garde.

La silhouette disparut par la fenêtre avec une adresse et une vivacité sidérantes.

Sagamor se rua à son tour vers l'ouverture, balaya la nuit du regard, repéra la forme légèrement plus claire de sa proie au milieu de la ruelle, releva sa manche pour dégager l'arbalète fixée à son avant-bras, déverrouilla le système de sécurité, pressa la détente. Le trait fusa dans un sifflement à peine perceptible. Il sut qu'il avait touché sa cible lorsqu'il discerna le bruit mat produit par le fer se fichant dans la

chair, suivi d'un cri étouffé. Il poussa un grognement de triomphe avant de sauter à son tour par la fenêtre et se reçut trois mètres plus bas sur les pavés.

Il scruta les ténèbres. Sa proie avait disparu. Il se dirigea à pas prudents vers l'endroit où elle s'était tenue quelques instants plus tôt, se pencha pour examiner les gouttes de sang qu'elle avait abandonnées dans sa fuite : un sang différent de celui des hommes et des animaux, fluide, clair, presque brillant. Les carreaux des arbalètes ne pardonnaient pas en général. L'avait-il seulement égratignée comme lui-même avait été effleuré par la lame de son épée ? Toujours était-il qu'elle avait tracé une piste qu'il lui suffisait désormais de suivre. Il s'essuya le côté du visage d'un revers de main avant de se mettre en marche. L'estafilade piquetée par le froid lui brûlait la joue.

L'elfe avait d'abord longé la ruelle avant de bifurquer sur sa droite au premier croisement. Elle ne s'était sans doute pas rendu compte qu'elle saignait, facilitant ainsi la tâche de son poursuivant. Comment avait-elle deviné qu'un tueur s'était glissé dans sa chambre ? À part les craquements du plancher, Sagamor n'avait commis aucune erreur. Cette prémonition relevait-elle des qualités extraordinaires attribuées au mystérieux peuple des Hauts ?

La piste se dirigeait vers le grand rempart. Contrairement à la plupart des proies blessées, elle ne cherchait pas à s'enfermer dans un endroit retiré, sécurisant ; elle tentait de gagner les plaines ceinturant la cité, comptant sans doute sur sa vitesse et sa connaissance de la nature pour semer l'assassin.

Il eut beau accélérer l'allure, il ne parvint pas à la rattraper avant le mur d'enceinte. Les silhouettes des vigiles, réparties tous les cinquante pas, se devinaient au-dessus du parapet emmitoufflé dans la brume. Elle avait longé le grand mur d'enceinte sur sa gauche. Les traces de sang s'espaçaient, comme si sa blessure était en train de cicatriser. Par chance, elles se détachaient nettement de l'obscurité. Il n'avait plus l'habitude des courses nocturnes. Le souffle lui manquait. Il vieillissait, sans doute, et son corps, son plus fidèle allié, commençait à le trahir. Sa vie s'était enfuie de lui en douceur, comme le sang de ses victimes.

Il arriva devant l'un des escaliers de pierre qui grimpaient vers le chemin de ronde. La fugitive l'avait emprunté. Il se demanda comment elle comptait franchir le rempart de trente mètres qui, de l'autre côté, n'offrait pas la moindre aspérité, pas la moindre prise. Même pour une elfe, un saut d'une telle hauteur ne laissait aucune chance d'en réchapper. Sagamor se lança à l'assaut des marches. Là où il les aurait avalées quatre à quatre quelques années plus tôt, il se contenta de les gravir deux à deux. Il fut même obligé de s'arrêter sur le palier du milieu pour reprendre son souffle et attendre que s'apaise le battement

désordonné de son cœur. Parvenu en haut, il vérifia qu'aucun vigile ne déambulait dans les parages, discerna la silhouette de l'un d'eux sur sa droite, l'estima suffisamment éloignée pour pouvoir s'aventurer sur le chemin de ronde sans être repéré. Des cris de charognards montaient des plaines dont, malgré la brume et l'obscurité, on distinguait l'immensité au pied du mur.

La sensation d'un danger le traversa. Il se jeta sur le côté pour éviter la flèche qui volait vers lui et dont la pointe crissa sur la pierre du parapet. Il se souvint que les elfes étaient de redoutables manieurs d'arc. Il riposta au jugé en décochant un carreau de son arbalète. Le projectile ricocha sur les pavés. Il attendit que le mécanisme eût rechargé un autre trait pour tirer de nouveau, visant l'endroit où il avait cru discerner des mouvements. Le carreau se perdit dans les ténèbres. Il comprit au bout de quelques secondes que sa proie ne se trouvait plus sur le chemin de ronde et suivit de nouveau les traces de sang en espérant qu'elles ne le mènent pas tout droit sur un vigile. Un décret royal interdisait aux habitants de la cité l'accès au rempart du crépuscule à l'aube. Les imprudents qui transgressaient le couvre-feu croupissaient pendant d'interminables semaines dans les sinistres geôles royales.

Les traces s'arrêtaient sur le parapet. L'elfe s'y était perchée. Se penchant pour sonder la nuit, Sagamor finit par repérer l'ombre de la fugitive collée quelques mètres plus bas contre les pierres. Il ne put s'empêcher d'admirer son courage : elle avait entrepris de descendre la muraille malgré sa blessure et l'absence d'aspérités de l'ouvrage. Tenté de se servir de son arbalète, il se rendit compte qu'il était à court de carreaux. Il n'avait pas d'autre choix que de l'imiter. Si une femme blessée y parvenait, fût-elle elfe, il n'y avait aucune raison pour que lui, Sagamor, l'assassin le plus réputé du royaume, n'en soit pas capable. Il bascula dans le vide et, tout en se maintenant d'une main au parapet, il lança son autre main et ses pieds à la recherche d'éventuelles prises.

« Qui va là ? » cria un vigile.

Il pria tous les dieux de ses ancêtres pour que l'homme du guet ne découvre pas les traces de sang sur les pavés du chemin de ronde et ne vienne pas jeter un coup d'œil sur cette partie du rempart. Il fut surpris de pouvoir glisser les doigts et les pointes de ses bottes entre les pierres. De loin, la muraille lui avait toujours paru formée d'un seul bloc de matière. Un vent glacial s'engouffrait dans sa cape. Quand l'elfe aurait réussi à gagner le sol, il constituerait une cible facile, il deviendrait la proie. Il hâta l'allure tout en s'appliquant à bien assurer ses prises. La descente lui parut interminable. Ses doigts et ses genoux se blessaient sur les arêtes rugueuses. Quand des flocons de neige dégringolèrent des cieux et lui piquèrent le visage, il s'efforça de

maîtriser son affolement, de se concentrer sur ses gestes. Il lui sembla entendre, entre les rafales, le bruit du corps de l'elfe heurtant le sol. Il regarda sous lui : il lui restait une douzaine de coudées à descendre. Tentant le tout pour le tout, il prit une profonde inspiration et se laissa tomber. La réception fut rude. Ses jambes se dérochèrent sous lui, il roula sur lui-même, percuta au passage un rocher, se releva, à demi étourdi, tenta aussitôt de déchiffrer les ténèbres.

« Qui va là ? » répéta le vigile en haut du rempart.

Des claquements orientèrent le regard de Sagamor. L'elfe s'enfonçait en courant dans la nuit. Il eut le temps de s'apercevoir qu'elle filait d'une allure légère, presque aérienne, et douta de sa capacité à la rattraper. Il s'y essaya cependant, non pour l'appât du gain, la somme remise par son commanditaire lui suffisant largement pour passer quelques mois au chaud, mais parce que la qualité de sa proie aiguisait son instinct de chasseur, soufflait sur son orgueil, mobilisait toute son attention, toute son énergie. Une grande part de curiosité entraînait dans sa détermination : il n'avait jamais vu d'elfes.

Son épée lui battait les bottes. Le gel avait durci le chaume qui hérissait les plaines et serait brûlé au printemps pour les nouvelles semences. Les craquements des tiges de paille sous les chaussures de l'elfe facilitaient la poursuite. Il sembla à Sagamor qu'il gagnait du terrain sur la fugitive. Il se devait, il lui devait, de la tuer de près, corps à corps, de recevoir sa dernière exhalaison comme une douce récompense, de la fixer dans les yeux lorsqu'elle franchirait le seuil.

Elle n'était plus qu'une bête traquée, blessée. Son sang perdu habillait le chaume de corolles claires. Sa chevelure dorée s'était échappée du capuchon de sa cape blanche et flottait au-dessus de sa tête comme une flamme couchée. Il admira la grâce de son allure, même entravée par une blessure. Galvanisé, saisi d'un regain d'énergie, il combla rapidement l'intervalle. Elle lança un premier regard derrière elle. Les éclats cristallins de ses yeux transpercèrent la nuit et le subjuguèrent. Prendre une telle vie serait un acte glorieux.

Elle s'arrêta, visiblement exténuée, se débarrassa de son arc, de son carquois, dégaina son épée et fit face à son poursuivant. Sa beauté le frappa avec la puissance d'un coup de poing au ventre. Aucune des femmes qu'il avait connues n'était pourvue d'un visage d'une telle finesse, d'une peau aussi claire, d'une bouche aussi pulpeuse, d'un cou aussi gracieux. Ses oreilles hautes et pointues ne gâtaient pas l'harmonie de ses traits ; elles la soulignaient au contraire, voire la rehaussaient. Son sang s'enfuyait par une plaie à son flanc, où le carreau de l'arbalète était resté enfoncé. Elle retroussa sa lèvre supérieure pour montrer les dents, comme un fauve tentant d'effrayer son adversaire, de longues dents alignées comme des perles de nacre.

Sagamor tira à son tour son épée.

« Pourquoi veux-tu me tuer, homme ? »

La voix de l'elfe pourtant hachée par son souffle fit à l'assassin l'effet d'une mélodie enchanteresse. Elle parlait la langue des hommes avec un accent chantant, musical.

« Parce qu'on m'a payé pour ça. »

Les mots avaient peiné à se frayer un passage dans sa gorge douloureuse.

« Qui ? »

— Je ne sais pas.

— Tu vas donc me tuer sans connaître les motifs de ton acte ? »

Sagamor hocha la tête.

« Le meurtre est mon métier. »

Une tristesse soudaine envahit l'assassin, d'une profondeur insondable, comme s'il sombrait corps et âme dans des abysses d'amertume.

« Je crois savoir qui veut ma mort, murmura-t-elle.

— Votre histoire ne me concerne pas. »

Il s'avança d'un pas. Elle le menaça de son épée, mais son bras tremblait, et il comprit qu'elle n'avait plus la force de se battre. Il écarta sa lame avec une infinie douceur. Elle se laissa glisser sur le sol blanchi par les premières chutes de neige. Il se pencha sur elle. Affaissée sur le côté, elle ne versait pas de larmes, elle accueillait la mort avec une sérénité qui le surprit et l'émut. La nuit ne réussissait pas à assombrir sa peau aussi pâle que le givre. Il posa la pointe de sa dague sur son cou.

« Quel âge as-tu ? demanda Sagamor.

— Deux cent vingt-quatre ans de ton temps, homme.

— C'est bien vieux pour nous, les humains...

— C'est plutôt jeune pour un elfe.

— Cet homme, pourquoi t'en veut-il à mort ?

— Je croyais que cette histoire ne te concernait pas... J'ai froid... »

L'assassin se défit de sa cape et en recouvrit sa victime.

« Vous les hommes, vous avez des croyances étranges au sujet des elfes », reprit-elle.

Un long gémissement s'exhala de ses lèvres pâles. Sagamor glissa les mains sous les deux capes, empoigna le carreau de l'arbalète et le retira de la chair de l'elfe d'un coup sec qui lui arracha un cri.

« Désolé de t'avoir blessée avec ça. Je répugne à m'en servir. Tu ne m'as pas laissé le choix.

— Dis-moi ton nom, homme. Je souhaite connaître celui qui me prend la vie.

— Sagamor.

— Tu as toujours le choix, Sagamor, à chaque instant. »

Elle ferma les yeux dans l'attente du coup fatal. Il serra fort le

manche de sa dague pour tenter d'apaiser les tremblements qui l'agitaient de la tête aux pieds et qui n'étaient pas seulement dus au froid.

« Voici. »

Sagamor jeta l'oreille sur la table devant l'homme masqué qui s'était présenté à l'heure convenue à l'auberge. Ce dernier s'empara du petit morceau de chair après avoir vérifié que personne ne les regardait et l'examina d'un air à la fois incrédule et tragique.

« Ainsi, vous avez réussi...

— Vous l'avez dit hier : Sagamor ne rate jamais son coup. »

L'assassin crut voir perler des larmes en bas de l'œil visible de son interlocuteur.

« Elle vous a donné du fil à retordre ? »

L'assassin désigna l'estafilade qui lui barrait la joue.

« Comme prévu. J'ai bien mérité mon salaire.

— À propos de salaire... »

L'homme masqué fouilla dans sa cape sans relâcher l'oreille pointue, en extirpa une bourse semblable à celle de la veille et la lança à Sagamor d'un geste teinté de mépris. L'assassin vida cul sec le verre de vin aigre servi par l'aubergiste quelques instants plus tôt.

« Gardez votre argent, monsieur. Je m'estime suffisamment payé.

— Un marché est un marché, protesta l'autre.

— Donnez-le à qui vous voulez. Je vieillis : mon temps d'assassin s'achève ce soir. »

L'homme masqué récupéra sa bourse d'un geste qui dénotait une certaine rapacité. Sans doute était-il de ces nobles richissimes qui appartenaient au cercle restreint des intimes du roi, peut-être même de parenté royale.

« Edwheen vous a-t-elle dit quelque chose avant de mourir ?

— Ses derniers mots ont été : dites à celui qui vous envoie que je lui pardonne.

— Qu'avez-vous fait de son corps ?

— Je l'ai laissé aux charognards des plaines. Il doit être réduit à l'état de squelette à l'heure qu'il est. »

L'homme masqué demeura longtemps replié sur lui-même, comme recroquevillé sur sa douleur.

« Je doute que vous sachiez ce qu'est l'amour, monsieur l'assassin...

— J'en sais suffisamment pour affirmer qu'un homme qui aime vraiment ne se venge pas de celle qui se refuse à lui. Je sais aussi qu'on ne peut pas tomber amoureux d'une étoile si on ne brille pas soi-même d'un vif éclat. »

Secoué par une succession de hoquets semblables à des sanglots,

l'homme se leva et se dirigea en vacillant vers la sortie de l'établissement.

Sagamor commanda son dîner à l'aubergiste : il mourait de faim. Il n'était revenu des plaines que quelques instants avant le crépuscule et la fermeture des portes de la cité. La longue marche sur la terre enneigée l'avait vidé de ses dernières forces. Il n'avait pas achevé Edwheen. La voix et le regard de l'elfe l'avaient touché au plus profond de l'âme, là où aucun être humain, pas même lui, ne s'était jamais aventuré. Il n'avait jamais gracié personne avant elle. Il l'avait accompagnée jusqu'à l'orée de la forêt, puis il avait acheté un cheval à un paysan et l'avait installée le plus confortablement possible sur la selle. Sa blessure au flanc ne saignant plus, elle pourrait sans problème regagner le pays des Hauts.

« Il vous faut une oreille, avait-elle déclaré avant de partir.

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

— L'homme qui vous a demandé de me tuer est de l'espèce des gens cruels : il se vengera sur vous ou sur les vôtres de la plus ignoble des façons si vous ne lui apportez pas ce qu'il désire. »

Avant qu'il n'ait eu le temps de protester, elle avait tranché l'une de ses oreilles avec la lame affûtée d'un petit couteau et la lui avait tendue avant de nouer une bande de tissu autour de sa tête.

« Une oreille, ce n'est pas grand-chose en regard d'une vie. Ne vous en faites pas pour moi : elle repoussera. Plus petite, mais je la trouvais trop grande. »

Elle avait éclaté de rire. Il avait saisi l'offrande comme dans un songe, trop stupéfait pour réagir. Elle avait éperonné le cheval et s'était éloignée rapidement sur l'étroit sentier qui s'enfonçait entre les arbres pétrifiés.

Il avait refusé la deuxième bourse de l'homme masqué parce que, pour la première fois de sa vie, il avait failli à sa tâche. Il n'aurait jamais cru qu'un échec pouvait rendre aussi joyeux.

Il attaqua de bon appétit l'assiette fumante et odorante que l'aubergiste avait posée devant lui.

L'enfant et l'amer

1^{re} publication
in *Libération*, 26 novembre 2016

LE VIEUX a retiré son passe-montagne avant d'exhaler une interminable guirlande de buée. Ses doigts enserrés dans d'épais gants de cuir ont trituré le canon de son arme. Le froid polaire tombé sur Nouvelle-Côte avait supplanté de manière brutale la chaleur écrasante du mois de novembre.

« Bon Dieu, regarde à quoi nous sommes réduits, a-t-il marmonné entre ses lèvres fissurées. À notre âge ! »

Je me suis demandé ce qu'il voulait dire. J'avais fêté mes douze ans deux mois plus tôt, il avait largement passé les soixante-dix. Notre seul point commun était les fusils d'assaut distribués à chaque homme par le Comité de défense du territoire, des modèles anciens dotés de lunettes imprécises et encombrantes.

« Toi, un gosse, et moi, un croulant, en train de se les peler pour surveiller un bout de terre que plus personne n'essaiera de nous piquer. »

Le vieux a désigné l'océan qui, une centaine de mètres plus bas, se tordait de fureur pour échapper à l'étreinte rampante de la glace.

« Ils sont tous morts de l'autre côté.

— Comment tu peux le savoir ?

— Ça fait dix ans qu'on n'en a pas vu un seul pointer le bout de son nez dans le secteur.

— Pourquoi le Comité nous envoie là, alors ?

— Principe de précaution, ça s'appelle.

— Tu... » Ma question est restée enrayée dans ma gorge. J'ai réprimé un frisson et réchauffé de mon haleine mes doigts qui s'échappaient de mes moufles. « Tu en as tué beaucoup ? »

Il m'a lancé un regard douloureux avant de hocher la tête.

« Trop. Des hommes, et aussi des femmes et des gosses. Faut dire : ils ont débarqué par milliers après les Fléaux. Les bateaux s'échouaient sans cesse sur nos côtes, des gros, des petits, des tankers, des voiliers, des radeaux, des coques de noix. On se gavait de pilules qui nous tenaient éveillés et nous rendaient enragés. » Il a fixé un long moment le sol enneigé. « Ils étaient tellement affamés qu'ils n'avaient pas la force de se défendre. Un vrai carnage. On les finissait d'une balle dans la tête. On pataugeait dans une mer de sang. Saloperie.

— Tu regrettes ? »

Il s'est tassé sur lui-même, ployant sous le fardeau des souvenirs.

« Je suppose que ça devait être fait. Les terres s'étaient tellement rétrécies qu'il n'y avait plus de place pour tout le monde. Nous, on a eu de la chance : seulement cent kilomètres de côtes bouffées par les eaux. Mais certains coins ont morflé, la moitié des Amériques et un bon tiers de l'Asie ont disparu, l'Afrique s'est transformée en un gigantesque désert... »

J'avais entendu ma grand-mère parler des Fléaux, les tremblements de terre successifs et le tsunami géant qui avaient ravagé une grande partie du globe, mais je n'y avais pas accordé d'importance, je préférais me gaver d'histoires de héros qui avaient défendu le territoire sacré au prix de leur sang. Sans eux, nous serions à notre tour devenus des errants, du moins c'est ce que martelait le représentant du Comité lors des fêtes de la Renaissance.

« On a cessé d'avoir des nouvelles de ceux de l'autre côté quand les satellites se sont cassé la gueule l'un après l'autre, a repris le vieux d'une voix sourde. Plus d'images, plus de son. Le grand silence. Pas question d'envoyer des expéditions : l'océan est devenu imprévisible, dangereux, et la voie des airs est coupée pour un bon bout de temps.

— On aurait peut-être pu... partager avec eux.

— Y en avait pas assez pour tout le monde, je te dis ! »

J'ai préféré changer de sujet.

« Tu as déjà pris la voie des airs ? »

Un sourire fugace a illuminé la face lacérée du vieux.

« Un peu que je me suis baladé là-haut ! À plus de dix mille mètres d'altitude, même ! »

Je n'avais pas assez d'imagination pour me figurer ce que représentaient dix mille mètres d'altitude, un truc impressionnant sans doute.

« On voulait tous visiter le monde, se dorer la pilule dans des endroits paradisiaques... »

Grand-mère m'avait soufflé un jour qu'elle n'avait pas eu les moyens de s'offrir un voyage. Elle avait ajouté avec une moue de tristesse que, de toute façon, elle n'avait jamais eu l'envie de partir de chez elle.

« Résultat : c'est en enfer qu'on s'est retrouvés. »

L'amertume dans la voix du vieux m'a glacé davantage que le froid. La bise s'engouffrait avec allégresse dans le poste de guet, un mirador perché au-dessus de la plage des Dames-Brunes recouverte d'un voile immaculé. Des tourbillons blancs dansaient un moment entre les herbes pétrifiées avant de se pulvériser sur les rochers.

« Moi, j'aurais bien aimé visiter le monde... »

Les mots s'étaient écoulés tout seuls de mes lèvres comme une pensée égarée. J'enviais mon compagnon de devoir : il avait connu la

terre d'avant, la terre où il faisait bon vivre, où la chaleur restait supportable l'été et le froid raisonnable l'hiver, où les avions permettaient de se rendre en quelques heures dans un pays paradis, où les réseaux permettaient aux hommes de communiquer entre eux d'un bout à l'autre de la planète.

La terre d'avant les Fléaux.

Personne ne pouvait prédire l'évolution du climat, personne, pas même les représentants du Comité, n'osait promettre des jours meilleurs.

« Bah, t'as pas raté grand-chose », a marmonné le vieux.

Il a scruté le ciel parcouru de nuages sombres.

« La neige va tomber. J'espère qu'elle ne coupera pas la route à la relève. J'apprécierais moyennement de passer plusieurs jours dans le coin. »

Même si nous disposions de réserves de nourriture et d'épaisses couvertures, la perspective de prolonger indéfiniment notre tour de garde dans ce paysage désolé n'avait rien d'une partie de plaisir. Ma troisième veille depuis mon douzième anniversaire se révélait, et de loin, la plus pénible.

« Nom de Dieu ! » s'est exclamé le vieux.

Il avait tendu le bras en direction de l'océan. J'ai aperçu une ombre mouvante entre les vagues blêmes. J'ai collé mon œil à la lunette de mon fusil et l'ai pointée sur les flots écumants. Il m'a fallu quelques secondes pour capturer une forme allongée dans le cercle grossissant de l'optique. Ma respiration s'est suspendue : un bateau. Une voile déchirée claquait contre un mât à demi affaissé, des silhouettes gesticulaient sur le pont en s'efforçant de garder leur équilibre. Je me suis demandé pourquoi elles ne s'arrimaient pas à une prise solide en attendant de s'échouer sur la côte, puis j'ai compris qu'elles écopaient, qu'elles avaient engagé une course de vitesse désespérée contre l'eau qui tentait de les submerger. J'ai distingué des hommes, des femmes, des enfants, une vingtaine, leurs yeux renfoncés et brillants, leurs joues creuses, leurs chevelures collées par le sel, leurs haillons...

« Y a plus qu'à attendre qu'ils débarquent pour les renvoyer à la mer. »

Des hésitations fissuraient la voix du vieux. Mes doigts engourdis se sont crispés sur la crosse de mon fusil.

« On... on est vraiment obligés de les tuer ?

— Tu sais ce qu'on risque si on ne les arrête pas. »

On nous l'avait répété presque tous les jours au long des sept années d'école : dix ans de prison et la privation définitive des droits fondamentaux de citoyen de Néoropa. Le vieux m'a laissé quelques secondes mariner dans mes pensées avant de renchérir :

« Va falloir y passer, mon gars. C'est le premier tir le plus dur. Après, on s'habitue. »

Il m'a fixé avec une lueur étrange dans les yeux, comme s'il me lançait un défi.

« À moins que tu préfères partager nos maigres ressources avec eux... »

Il semblait tout à coup fatigué, écrasé par le poids de l'âge et de la mélancolie. Les lames hurlantes s'échinaient à drosser le bateau sur les récifs dévoilant par intermittence leurs crêtes assassines. Le désespoir qui poussait ces gens à risquer leur vie sur des rafiots pourris m'a tiré des larmes. Je me suis souvenu tout à coup que je n'étais qu'un enfant.

J'ai souri au vieux.

« Vingt bouches à nourrir de plus ou de moins, ça fait quoi, comme différence ? »

Morflam

1^{re} publication
in *Reines et dragons*,
Mnémos, 2012

IL ARRIVA aux oreilles de Hoguilde, la reine vierge, que le dragon combattu par ses ancêtres était de retour. Les paysans horrifiés se succédèrent dans la cour du palais afin de rapporter comment le monstre ailé s'était abattu sur leurs villages et leurs récoltes, comment il avait soufflé un feu terrible et répandu la famine et le désespoir dans cette région lointaine du royaume appelée les Confins.

Hoguilde ne chercha pas à dissimuler son courroux : les paysans des Confins étaient gens à se plaindre. Elle les soupçonnait de sauter sur tous les prétextes pour vider le trésor royal. Quand ce n'était pas la sécheresse, c'était l'inondation ou le gel ; quand ce n'étaient pas les razzias des peuplades nomades, c'étaient les sauterelles ou les fourmis ; quand ce n'étaient pas les soudards des contrées voisines ou les mercenaires errants, c'était l'antique dragon resurgi des profondeurs de la terre... Les lamentations s'achèveraient par les réclamations habituelles : un octroi financier pour compenser les pertes des récoltes et du bétail, et l'envoi sur les frontières d'une escouade des meilleurs combattants du royaume.

Elle se débarrasserait des plaignants à coups de promesses qu'elle ne tiendrait pas. Elle n'en avait tenu aucune depuis qu'elle avait succédé à son père sur le trône de Mandraor. Hors de question de se séparer de ses soldats d'élite et de dépenser une seule pièce du trésor pour les geignards des Confins. Si ces derniers s'avisaient de fomenter le moindre embryon de révolte, elle le réprimerait dans le sang comme elle avait écrasé les séditions après les cérémonies de son couronnement.

Avant de rendre son dernier souffle, son père lui avait recommandé la plus grande fermeté dans la conduite des affaires du royaume : *Puisque le destin n'a pas voulu me donner de fils, puisque c'est toi, ma fille unique, qui es appelée à me succéder, tu devras te montrer encore plus féroce qu'un homme si tu veux asseoir ta légitimité.*

Hoguilde avait suivi son conseil à la lettre : elle avait commencé par éliminer les anciens pairs et les remplacer par des hommes entièrement dévoués à sa cause, puis elle avait convaincu de complot et fait exécuter le connétable, le chef suprême de l'armée royale. De la garde rapprochée de son père, seul Marioch, le mage, le sage, en avait réchappé : il s'était enfui de Saordor, la capitale du royaume, le soir

même du décès du vieux roi, devinant sans doute que l'avènement de la nouvelle reine se traduirait par une purge amère et sanglante. Elle l'avait fait rechercher pendant deux ans puis, comme il demeurerait introuvable, elle avait renoncé à le traquer en espérant qu'il n'avait pas survécu ou qu'il s'était terré dans quelque contrée lointaine.

Marioch le mage se présenta cette nuit-là dans la chambre de Hoguilde qui, après avoir congédié ses dames de compagnie, s'apprêtait à se coucher. Il lui sembla que la barbe du vieil homme s'était allongée et avait blanchi, et que l'éclat de ses yeux était de plus en plus pénétrant. Elle ne lui demanda pas comment il était entré : ses charmes lui permettaient de franchir n'importe quel barrage, de forcer n'importe quelle porte. Vêtu de la robe grise ornée de signes mystérieux qu'il portait en toutes circonstances, il la fixa un long moment avec, sur les lèvres, un sourire qu'elle jugea irrespectueux.

— Le temps de l'épreuve est venu, ma reine. Le dragon t'appelle. Il te revient, et à toi seule, de l'affronter. Si tu t'y refuses, il transformera ton royaume en enfer de braises et de cendres.

Elle s'avança vers Marioch, parée de sa seule chemise de nuit et de ses cheveux défaits, et le défia du regard.

— Tu ne t'adresses plus à l'ancien roi, vieillard. Ta magie n'a aucun pouvoir sur moi.

Marioch s'inclina avec une vivacité étonnante pour un homme de son âge.

— Qu'importe le pouvoir de ma magie, ma reine. Le dragon t'attend. Chaque jour perdu augmente la puissance de son feu.

— Gardes !

— Inutile : ils n'interviendront pas. Mon temps s'achève. Permets-moi seulement de me retirer.

— Tu n'as pas eu besoin de ma permission pour t'introduire dans ma chambre, vieux satyre.

Marioch s'inclina une deuxième fois puis, aussi soudainement qu'il était apparu dans la pièce, il se volatilisa.

Hoguilde se coucha dans le lit à baldaquin qui avait servi à son père et, avant lui, à une longue lignée de souverains de Mandraor, mais le sommeil ne voulut pas d'elle et elle demeura pensive jusqu'à l'aube, rejetant catégoriquement les propos du vieux mage. Si le dragon n'était pas le fruit de l'imagination débordante des paysans des Confins, elle enverrait ses meilleurs hommes le combattre. La plupart de ses chevaliers brûlaient de montrer leur bravoure et, puisqu'elle se devait de donner un héritier à la Couronne, elle épouserait le héros qui réussirait à planter sa lance ou son épée dans l'œil, la gorge ou le cœur du monstre ailé.

Il se confirma les jours suivants que le dragon revenu des profondeurs de la terre sévissait le long des frontières orientales,

incendiant récoltes et villages, semant mort et ruine sur les plaines fertiles des Confins. La reine vierge n'eut d'autre choix que d'expédier ses vaillants chevaliers affronter le fléau, surnommé Morflam.

Quelques semaines plus tard, on apporta au palais les corps calcinés des douze preux désignés par Hoguilde. Leur visage étant méconnaissable, on les identifia grâce à leur chevalière ou au blason ornant les manches de leurs armes. Le dragon poursuivit tranquillement son œuvre de destruction et, ainsi que l'avait annoncé Marioch, son feu de plus en plus puissant s'étendit jusqu'aux forêts centrales et profondes d'Esbir. Furieuse, la reine convoqua le conseil. Aucune solution ne se dégagait de l'assemblée : là où avaient échoué les meilleurs guerriers du royaume, les moins performants n'avaient pas l'ombre d'une chance.

La peur et le désespoir poussèrent le peuple à se révolter. Une insurrection éclata aux portes du palais, et, sans le dévouement de la garde palatine, Hoguilde eût été sans aucun doute capturée, livrée à la populace, violée, démembrée et mise à mort.

Les émeutiers disséminés sur le chemin de ronde, ivres, ne distinguèrent pas le petit groupe de cavaliers qui s'échappait d'un souterrain donnant à l'extérieur du rempart. Le brouhaha montant des rues absorba le roulement des sabots sur le sol durci par les chaleurs accablantes de l'été.

Les fuyards galopèrent jusqu'à l'aube et s'arrêtèrent sur les bords du Litar, le fleuve qui traversait le royaume de part en part avant de se jeter dans l'océan des Grands-Larges.

— Ma reine, êtes-vous bien certaine de votre décision ? Hors du palais, nous ne sommes que de faibles femmes dépourvues de protection.

Hoguilde jeta un regard saupoudré de mépris à la jeune femme qui lui avait adressé la parole après les trois inclinations protocolaires. Les chevaux s'abreuvaient derrière elles, leurs naseaux plongés dans l'eau claire du fleuve.

— Je n'ai plus besoin de vous, Éralone. Ni de personne d'autre. Retournez vous abriter au palais.

— Nous ne pouvons vous abandonner, Majesté. Vous n'êtes armée que d'une dague, vous n'avez pas de provisions.

— Une dague légère est souvent plus efficace qu'une lourde épée ou une lance. De toute façon, Éralone, c'est un ordre.

La reine vierge éleva la voix :

— Je vous remercie, mes dames, de m'avoir escortée jusqu'ici. Je dois maintenant accomplir ma tâche seule.

Les dames de compagnie se pressèrent autour de Hoguilde, les yeux larmoyants, oubliant tout à coup les emportements, la froideur et la cruauté de leur souveraine pour ne plus retenir que sa grandeur et

sa force de caractère. Elle refusa de leur fournir les précisions qu'elles réclamaient et les congédia avec sa rudesse coutumière. Elle n'éprouvait aucune tendresse pour ces femmes frivoles qui évoquaient, par leurs parures et leur babillage, les oiseaux exotiques, bruisants et colorés que le monarque du pays voisin lui avait offerts lors de sa visite officielle.

Lorsqu'elles eurent repris la direction de Saordor, Hoguilde se dévêtit pour se baigner dans le fleuve. Elle ne tarda pas à se rendre compte qu'on l'observait. L'effroi enserra son cœur dans la glace : jamais un homme ne l'avait vue nue, seules ses deux femmes de chambre étant admises dans son intimité. Elle jugula la vague de panique qui menaçait de la submerger, feignit de n'avoir rien remarqué, revint près de ses vêtements et s'empara de la dague à la lame effilée, dissimulée dans un repli de sa robe.

— Cette arme ne vous servira à rien ! s'exclama une voix joyeuse. Je n'offenserai pas votre beauté.

Un curieux personnage s'extirpa des buissons proches et s'avança vers la grève. De l'humain il avait la barbe rousse, la tignasse broussailleuse, les yeux bruns et malicieux, les mains sans cesse en mouvement ; le reste – la taille réduite, la bosse en haut de son dos, le torse creux, les membres courts, le chapeau et les vêtements de branchages – lui donnait l'allure du gnome des forêts.

Hoguilde s'accroupit et déploya sa robe devant son corps sillonné de gouttes d'eau.

— Que me veux-tu ?

— On m'a rapporté que tu partais pour un voyage dangereux, belle dame, et que tu avais besoin d'un garde du corps.

— On ?

Le gnome écarta la question d'un revers de main.

— Toi, un garde du corps ? reprit la reine vierge.

— Ne te fie pas aux apparences, belle dame.

— Tu n'as même pas de cheval.

Le petit être éclata de rire.

— Je voyage sur les ailes du vent.

— Comment t'appelles-tu ?

— Jerphon, pour vous servir.

— Eh bien, Jerphon, peux-tu te retourner afin que je me rhabille ?

Après avoir passé ses vêtements, elle lança un coup d'œil par-dessus son épaule et constata qu'il avait disparu. Elle reprit sa chevauchée en direction des Confins, montant à la façon d'un homme, la robe retroussée sur les cuisses, présumant que le galop suffirait à distancer le petit être qui prétendait lui servir de garde du corps.

Elle atteignit la forêt d'Esbir et s'engouffra dans le chemin criblé d'ornières qui s'enfonçait entre les arbres aux troncs noueux et aux

frondaisons frissonnantes. Elle n'avait jamais exploré son royaume, dont elle ne connaissait que le palais et les rues populeuses de Saordor. Des craquements et sifflements effrayèrent son cheval, qui se cabra à plusieurs reprises. Elle parvint à le calmer en tirant comme une damnée sur les rênes. Elle bénit son père de lui avoir imposé d'interminables séances d'équitation.

L'ombre de la forêt s'étendait sans cesse et lui donnait l'impression que la nuit était tombée en plein jour. Elle s'assura, d'un geste furtif sous sa cape, que la dague était toujours glissée dans la ceinture aux mailles d'or, serrée autour de sa taille. Sa monture, dont les oreilles frémissaient au moindre murmure, allait désormais au pas et contournait les troncs couchés au lieu de les sauter. Pour la centième fois depuis le moment où elle avait quitté l'enceinte du palais, elle se demanda si elle avait pris la bonne décision. Les paroles de Marioch le mage avaient fini par se frayer un chemin dans son esprit. Elles y avaient rencontré son intuition de femme : elle avait toujours su, au fond d'elle-même, qu'elle serait confrontée à une épreuve redoutable pour se montrer digne du trône de Mandraor. Or il n'existait pas d'épreuve plus redoutable que de combattre le dragon. Les ancêtres de Hoguilde avaient terrassé le monstre écailleux à l'issue d'une interminable traque, mais l'un de ses rejetons avait probablement grandi dans les entrailles de la terre et, parvenu à l'âge adulte, il avait décidé de semer à son tour la terreur dans le royaume. Elle n'avait aucune idée sur la façon de combattre un dragon. Elle tirait l'épée avec la même efficacité qu'un homme, avait appris à jouter avec la lourde lance, lançait le couteau avec une certaine habileté, mais elle avait décidé de n'emporter que sa dague, l'arme qu'elle maîtrisait sans doute le mieux, qu'elle préférait pour sa légèreté et sa maniabilité. Quoi qu'il en soit, c'était un instrument dérisoire face à une créature qui volait comme un oiseau, crachait un feu d'enfer et pesait ses deux ou trois milliers de livres.

Il te revient, et à toi seule, de l'affronter, avait affirmé Marioch.

Elle regrettait de ne pas avoir interrogé le vieux mage. Elle s'était tellement méfiée de ses tours, de ses mystères, de sa clairvoyance surtout, qu'elle n'avait pas pu bénéficier de ses conseils éclairés.

Elle dut s'arrêter près d'un ruisseau pour abreuver et reposer sa monture. Elle-même s'assit sur une souche et contempla les environs. Le frémissement des arbres lui parut hostile, l'ombre semblait receler mille dangers, les grondements et les craquements lui donnèrent à penser que des bêtes féroces étaient tapies dans les fougères et les buissons.

Une voix retentit dans son dos, la faisant tressaillir.

— Il va falloir songer à vous nourrir et à reprendre des forces, belle dame.

Jerphon se tenait derrière elle, souriant, croquant à belles dents une pomme rouge. Elle ne s'irrita pas de la présence du gnome ; bien au contraire, elle fut soulagée de croiser quelqu'un de sa connaissance dans le cœur sombre et froid de la forêt profonde.

— Le vent t'a donc transporté jusqu'ici ?

— Il soufflait si faiblement par endroits que je vous ai perdue de vue un instant.

— Sais-tu où nous sommes ?

— Là où nous devons être, sans doute.

— Tu me parais bien insolent, Jerphon.

Leurs voix s'entrelaçaient et se suspendaient dans le clair-obscur. Le gnome fronça les sourcils.

— Je ne vous ai pas offensée.

— Tu ne sais donc pas qui je suis ?

— Une belle dame qui me paraît diablement pressée.

Elle sourit avant de se remettre en selle, ignorant les douleurs qui montaient de ses jambes et de son bassin. Elle fut longtemps persuadée que les bêtes féroces les épiaient, son cheval et elle, mais à aucun moment elles ne se montrèrent, comme si elles se contentaient de les suivre à travers les herbes et les branches basses des arbres.

Elle chevaucha au grand galop sans interruption en espérant sortir de la forêt avant la tombée de la nuit. Quand sa monture, épuisée, refusa d'avancer et s'affaissa sur le flanc, la cavalière eut tout juste le temps de se dégager des étriers et de rouler sur le sol pour éviter d'être coincée sous le poids de l'animal. Elle comprit que le cheval, pourtant choisi pour sa robustesse, ne repartirait pas et, saisie d'une violente colère, elle ramassa une branche morte avec laquelle elle fouetta rageusement les fougères autour d'elle.

— Pourquoi vous énerver, belle dame ?

Elle faillit tirer sa dague et la planter dans la poitrine du gnome apparu derrière elle. Le cheval trépassa après avoir poussé un ultime râle. L'obscurité gagnait peu à peu le couvert et assombrissait les pans de ciel découpés par les trouées des ramures.

— Si vous le souhaitez, je vous apprendrai à voler sur les ailes du vent, proposa Jerphon.

— Impossible ! vitupéra Hoguilde.

— Il vous suffit de vous faire plus légère qu'une plume de xirlet.

Elle avait déjà vu des xirlets, des oiseaux à peine plus gros que des insectes, silencieux et insaisissables.

— Tu te moques de moi, maudit gnome !

— Débarrassez-vous de votre colère et de tout ce qui vous pèse, belle dame, puis laissez le vent murmurer à votre oreille et vous emporter à l'endroit où vous le souhaitez.

Jugeant stupides les paroles de Jerphon, elle se remit en chemin au

travers des arbres à qui le vent, de plus en plus fort, arrachait des gémissements lugubres. La fatigue, la faim et la soif se liguèrent pour la vider rapidement de ses forces, et elle n'eut pas d'autre choix que de s'allonger sur un lit de mousse. Elle s'était enfuie du palais avec une telle précipitation qu'elle n'avait pas songé à se munir de provisions. Un grand calme descendit peu à peu en elle, supplantant sa colère et sa frayeur. Elle n'eut pas besoin de se retourner pour ressentir la présence de Jerphon au-dessus d'elle. Les sifflements des rafales et les bruissements des ramures perdirent leur caractère menaçant et formèrent un chœur à la beauté envoûtante. Elle oublia le froid, la faim, la soif, la fatigue, les bêtes féroces.

— Nous devrions partir avant l'arrivée des pluies.

Assis sur un rocher, le nez levé, Jerphon humait l'air.

— Je suis trop fatiguée pour marcher, soupira Hoguilde.

— Qui vous parle de marcher ? Le vent est généreux. Profitons de sa force.

Il sauta du rocher et lui prit la main. Son contact ne suscita en elle aucun dégoût. Elle n'opposa pas de résistance lorsqu'il l'invita à se lever.

— Fermez les yeux, songez à l'endroit où vous souhaitez vous rendre et laissez le vent vous cueillir, belle dame.

Elle chassa énergiquement les vagues de protestation qui déferlaient en elle, ferma les yeux, s'abandonna aux souffles qui gonflaient sa cape, sa robe, et se coulaient sur sa peau ; puis elle se concentra sur sa destination, les Confins, perdant peu à peu toute perception d'elle-même et de l'endroit où elle se trouvait. Elle sombra dans un rêve où elle se déplaçait à grande vitesse au milieu des nuages emplis d'encre nocturne.

Une âcre senteur lui irrita les narines et la réveilla. Il lui fallut un bon moment pour reconnaître l'odeur de brûlé. Elle ouvrit les yeux, se vit allongée au beau milieu d'une étendue plate, noire et fumante, crut un moment s'être échouée en enfer, espéra se réveiller et sortir enfin du cauchemar, puis elle prit conscience qu'elle était arrivée dans les plaines des Confins. La lumière encore hésitante de l'aube peinait à éclaircir la voûte céleste. Le vent écharpait les colonnes de fumée et les nuages qui filaient bon train vers l'horizon.

La reine vierge se releva et esqua quelques pas, encore étourdie par son voyage. Elle chercha Jerphon des yeux mais ne distingua aucune silhouette, aucun mouvement, sur la plaine calcinée. Elle se souvint que, selon les légendes, les dragons surgissaient toujours du levant et décida de marcher en direction de l'astre du jour dont les rayons obliques sabraient le ciel. Elle traversa la plaine désolée, soulevant des gerbes de cendres à chacun de ses pas. Elle se félicita

d'avoir choisi des chaussures en cuir épais en lieu et place de ses habituels escarpins en velours et soie incrustés de pierres précieuses. Une chaleur encore vive montait du sol incendié et grimpait à l'assaut de ses jambes. Elle douta de trouver de l'eau dans un tel environnement et de pouvoir étancher sa soif de plus en plus dévorante.

Un bruissement régulier enfla dans le silence morne qui ensevelissait la plaine. Elle entrevit dans le lointain une forme qui volait haut dans le ciel et se rapprochait à grande vitesse. Son sang se glaça. Elle sut, bien avant de le distinguer, que le dragon venait à elle. Une odeur de mercure liquéfié se répandit dans l'air chaud. Elle se saisit de sa dague et, consciente de l'insignifiance de sa défense face à un tel adversaire, elle songea avec amertume que son cœur ne s'était jamais ouvert, qu'elle mourrait avant d'avoir connu l'amour. Elle ne put s'empêcher d'admirer la grâce du monstre ailé qui fondait droit sur elle à la façon d'un oiseau de proie.

Morflam se posa avec une légèreté prodigieuse pour une créature de son envergure. Bien que mesurant plus de cent pieds de la tête à la queue, il ne souleva pas une cendre lorsqu'il toucha le sol. Ses écailles d'un jaune tirant sur le brun, ses ailes membraneuses, son museau étiré et percé en son extrémité de deux orifices si larges qu'ils ressemblaient à des grottes, les crêtes effilées de son échine, ses pattes griffues et puissantes, sa longue queue terminée en fourche correspondaient trait pour trait au tableau que brossaient de lui les innombrables légendes du royaume de Mandraor. Il dégageait une chaleur à peine supportable, comme celle d'un immense creuset de forge.

Hoguide s'attendit à tout moment à ce qu'il entrouvre la gueule et crache sur elle son feu destructeur. Elle surmonta sa terreur pour fixer les yeux globuleux d'un jaune si intense et pur qu'il évoquait de l'or en fusion. Il semblait issu des âges très anciens. De la nuit des temps. Elle se sentit sondée dans les tréfonds de son âme, là où il n'y avait que boue, colère et souffrance. Elle leva sa dague et se tint prête à combattre, un geste de défi auquel Morflam répondit d'un soupir bruyant empreint de moquerie. Le jaune de ses yeux se fit encore plus étincelant, difficilement soutenable. La reine lutta de toutes ses forces contre la sensation qu'il pénétrait avec une grande facilité dans ses sanctuaires intimes, une citadelle qu'elle avait toujours crue inviolable, et cria, presque malgré elle :

— Pourquoi t'en prendre à mon royaume ?

L'expiration prolongée du dragon se traduisit par une ample palpitation de ses flancs écailleux. Des flammes jaillirent des orifices de son museau et s'évanouirent à quelques pas de Hoguide. La chaleur s'accrut brusquement et poussa la reine à se défaire de sa

lourde cape.

— Regarde autour de toi, reine de Mandraor.

Morflam n'avait pas parlé et, pourtant, Hoguilde avait entendu distinctement sa voix grave, envoûtante, chargée d'une sagesse immémoriale.

— Dans ton âme, reine, il ne peut rien pousser.

— Nous ne parlons pas de mon âme, dragon, mais de cette terre qui nourrit mes sujets.

— Ton âme et cette terre sont liées. Pour que la terre soit fertile, ton âme doit être irriguée.

— C'est ton feu qui détruit les récoltes. Quel rapport avec mon âme ?

Tout en parlant, elle guettait le moment propice, l'instant précis où elle pourrait enfoncer sa dague dans la cuirasse du monstre, dans son œil peut-être, ou encore dans sa gorge. La peur frémissait toujours dans ses veines mais une détermination nouvelle sous-tendait chacun de ses mots, chacun de ses gestes.

— Je ne suis que son reflet.

— Es-tu le descendant de celui que mes ancêtres ont tué ?

De nouveau le dragon lâcha l'un de ces longs soupirs où l'étonnement le disputait à la moquerie.

— On ne peut pas tuer un reflet. Ils ont seulement appris ce qu'ils devaient changer en eux et je suis reparti dans mon royaume du ventre de la terre.

— Qu'est-ce que je devrais changer en moi selon toi ?

Les yeux jaunes de Morflam se fichèrent dans ceux de Hoguilde, qui, rencontrant les pires difficultés à soutenir leur puissance, chancela.

— Le cœur d'une reine se doit d'être nu.

— Nu ? Sans protection, tu veux dire ? Comment une reine pourrait-elle survivre en s'offrant sans défense aux coups de ses ennemis ?

— Plus son cœur se rétracte et plus il se dessèche, plus il se dessèche, plus il attise le feu. Il doit au contraire se dilater à l'infini afin que chacun puisse y trouver refuge, jusqu'au plus humble de ses sujets.

— Pourquoi n'es-tu pas intervenu lors du règne de mon père ? C'est pourtant lui qui m'a conseillé d'être plus féroce qu'un homme.

Les ailes du dragon se déployèrent, comme s'il s'apprêtait à s'envoler, puis elles se replièrent et revinrent se poser sur son flanc avec une fluidité de soie.

— Son cœur n'était pas aussi endurci que le tien. Il a su aimer. Il n'a pas mis son peuple en danger comme tu le fais.

Hoguilde contint son envie de lancer sa dague dans l'un des yeux

qui la fixaient avec intensité et la perçaient à jour avec une facilité déconcertante. La chaleur ne cessait d'augmenter ; elle transpirait sous sa robe légère.

— Tu dois apprendre la confiance, reprit Morflam.

— Confiance ? Un mot étrange, bien mal choisi pour une souveraine.

— Si tu ne l'apprends pas, tu mourras et ton royaume disparaîtra.

— Comment peut-on apprendre une chose impossible ?

— Il te paraissait impossible de voler sur les ailes du vent, et pourtant tu l'as fait. Il te suffit de t'abandonner à moi. À mon feu.

— J'ai vu ce qu'il advenait des chevaliers qui se sont abandonnés à ton feu.

— Ils étaient venus pour me tuer. On ne tue pas un reflet, on peut seulement accepter ou refuser ce qu'il nous enseigne.

Hoguide tapa impatiemment du pied sur le sol ; des cendres s'envolèrent autour d'elle.

— Tu exiges donc que je me laisse brûler par ton feu ?

Le dragon marqua un temps de silence. Ses yeux fixes brillaient comme deux astres à l'éclat aveuglant.

— Si tu t'ouvres, reine, mon feu ne te brûlera pas, il te métamorphosera. Si tu résistes, il te transformera en charbon.

— Je ne me laisserai pas brûler sans combattre !

— Nul ne doute de ton courage, reine de Mandraor. Sers-t'en seulement à bon escient.

Hoguide contempla la dague au bout de son bras tendu. Si ses ancêtres, avec leurs catapultes, leurs arbalètes, leurs lourdes épées et leurs meutes de chiens n'étaient pas venus à bout du monstre ailé, comment elle, avec sa misérable lame, y parviendrait-elle ? Elle tenta cependant de lutter, se fendit brusquement, tendit le bras en direction de la gorge de Morflam, mais la pointe de sa dague ne toucha que le vide, comme si son adversaire n'était pas constitué de matière. Il entrouvrit la gueule, dévoilant des crocs recourbés à l'impressionnante longueur. Une flamme en jaillit et enveloppa la reine. Elle ressentit une douleur fulgurante effroyable. Elle eut l'impression d'être réduite en cendres et dispersée par la brise qui balayait la plaine.

Mais, après que la puanteur de mercure se fut dispersée, elle dut constater qu'elle était toujours vivante et que son corps ne souffrait d'aucune brûlure. Toute résistance était inutile, comprit-elle. Il lui fallait seulement abattre les murs qui la maintenaient cloîtrée dans son cachot de reine vierge, dans ses certitudes, dans sa solitude, dans sa colère, dans sa froideur, dans sa cruauté. Elle se souvint de sa mère Égalde, morte alors qu'elle venait tout juste d'atteindre ses trois ans, avec une acuité, une précision, qu'elle n'avait encore jamais expérimentées. Des larmes roulèrent sur ses joues. Elle laissa tomber la

dague, dont la lame se ficha dans la terre durcie entre ses pieds, puis elle se dévêtit de ses chaussures, de sa robe, de ses sous-vêtements et se tint, nue et résolue, devant la gueule du dragon comme elle se serait tenue devant le regard de sa mère.

— Je suis prête, dragon.

— Ouvre-toi, reine.

Les ailes de Morflam se déployèrent de nouveau, il les agita doucement et décolla du sol avec une étonnante aisance. L'ombre hideuse de la peur recouvrit Hoguilde. Offerte comme une victime expiatoire à l'appétit du monstre, elle n'entrevoyait pas d'autre issue que la mort dans d'atroces souffrances. Elle maudit Marioch le mage et ses conseils idiots, faillit hurler, insulter ses ancêtres, son père et sa mère, se révolter, s'enfuir à toutes jambes, puis, alors qu'une brise légère se levait sur la plaine incendiée, elle résista à la tentation de regarder Morflam qui la survolait, ferma les yeux et s'abandonna à l'instant, vide de toute pensée. La douleur qui se répandit en elle fut si terrible qu'elle perdit conscience. C'est à peine si elle perçut la chaleur intense qui la léchait de la tête aux pieds, à peine si elle remarqua l'éclat insoutenable qui transperça ses paupières, à peine si elle se rendit compte que le jour déclinait et que l'avant-garde de la nuit se présentait à l'horizon.

Elle rouvrit les yeux. Le dragon avait disparu et les étoiles scintillaient dans le ciel tendu de velours sombre. Une chaleur douce, empreinte de sérénité, continuait de se diffuser en elle et l'aidait à supporter la fraîcheur nocturne. Elle ne se rhabilla pas tout de suite, savourant les caresses suaves de l'air sur sa peau vierge de toute brûlure. Elle se sentait euphorique, légèrement ivre, comme si elle avait bu plusieurs coupes d'un vin capiteux. Il lui sembla que son espace intérieur se confondait avec le ciel infini, avec les astres, avec la terre qui l'environnait, comme si son cœur contenait la Création tout entière.

— Vous voilà bien songeuse, belle dame.

Elle ne se retourna pas ni ne chercha à soustraire sa nudité aux yeux de Jerphon. Elle ressentait pour le gnome un amour inconditionnel, débordant.

— Où étais-tu passé pendant tout ce temps ?

— Je n'ai cessé d'être à vos côtés pendant votre rencontre avec le dragon.

Elle ramassa ses vêtements et, lentement, commença à se rhabiller.

— Où donc étais-tu caché ?

— Je n'étais pas caché.

Le gnome ponctua sa réponse d'un large sourire, comme s'il venait de lui jouer un bon tour. Son visage flottait dans l'obscurité naissante

comme un masque de carnaval. L'éclat à la fois grave et malicieux de ses yeux rappela quelqu'un à la reine.

— Qui es-tu exactement ?

— Je suis sûr que vous le savez au fond de vous.

Elle enfila ses chaussures et sa cape.

— Vous ne reprenez pas votre dague ? demanda Jerphon.

— Je n'en aurai plus jamais besoin.

Le gnome hocha la tête.

— Elle restera plantée dans cette terre. Bien malin qui pourra un jour l'en arracher. Rentrez-vous à Saordor ?

Elle resta un moment à l'écoute de la brise qui soufflait sur la plaine.

— Le vent m'y conduira.

— Bonne chance, belle dame.

— Te reverrai-je ?

— Vous n'aurez plus jamais besoin de moi non plus.

Le gnome disparut avec une soudaineté propre aux créatures élémentaires et aux mages.

Hoguide confia au vent qu'elle désirait se rendre le plus rapidement possible dans sa capitale de Saordor. Tandis que l'air frais s'engouffrait sous ses vêtements, elle songea avec allégresse que les terres brûlées des Confins ne tarderaient pas à reverdir.

La ligne

1^{re} publication
in *Millefeuille*,
Librairie Bédéciné, 2015

NED, le passeur, nous a fait signe de nous taire avant de se pencher sur le côté et de coller son oreille sur la chape de béton. Un silence de tombe nous a enveloppés. Les moustiques géants ont profité de notre immobilité pour nous agresser. L'un d'eux s'est posé sur mon bras. J'ai vu son abdomen renflé et transparent se gorger de mon sang. Je me suis mordu la lèvre inférieure pour ne pas hurler.

« Nous ne pouvons pas rester ici, a soufflé Ned en se redressant. Ils risquent de débouler d'un moment à l'autre.

— La chape me paraît pourtant épaisse et solide, a objecté Arlo, un homme qui transpirait abondamment en dépit de sa sécheresse apparente.

— Elle suffisait autrefois. Mais ces salopards n'ont cessé de se renforcer. Ils la transperceront avec la même facilité que du sable ou de la terre meuble. » Ned a fixé son interlocuteur d'un regard migoguenard, mi-provocant. « Vous n'êtes pas obligé de me croire, mais si vous restez dans le coin dix minutes de plus, vous avez de grandes chances de finir empalé. »

La pomme d'Adam d'Arlo a joué au yoyo le long de son cou et failli crever sa peau ravinée. Il s'est épongé le front du dos de la main.

« Vous connaissez un coin plus sûr ? » a demandé Milenn, une femme athlétique à la quarantaine hâlée, les cheveux piqués de fils blancs.

Ned a réfléchi quelques secondes avant de hocher la tête. Je persistais à le trouver beau en dépit du lacs de rides qui lui déchiquetaient le visage, des taches brunes sur son crâne lisse et des dépôts blanchâtres au coin de ses lèvres, peut-être parce que je le voyais comme notre sauveteur, et qu'un sauveteur paraît toujours beau à ceux qu'il secourt. Il portait un treillis vert sombre aux multiples poches d'où saillaient les manches gainés de cuir de ses machettes.

« Un refuge à une demi-heure d'ici. Mais faudra grimper, et je ne sais pas si tout le monde aura suffisamment d'énergie pour arriver là-haut. »

Son regard s'est promené sur chacun des membres du groupe. Nous étions sept, tous issus de Marseille, sept qui avaient payé une petite fortune pour s'offrir les services d'un passeur, sept qui ne voulaient

plus vivre sous la menace constante de l'envahisseur souterrain. Nous ne nous connaissions pas. La peur permanente qui nous tenaillait le ventre nous servait de lien. Nous en avions assez des nuits émiettées par les alertes, assez du spectacle désolant des quartiers dévastés, assez des promesses creuses de ceux qui nous gouvernaient.

C'était Vlad, l'organisateur, qui avait collecté l'argent et contacté Ned, l'un des passeurs les plus réputés du secteur Grand Sud. Il devait nous conduire de l'autre côté de la Ligne, dans les contrées septentrionales qui résistaient à la fois au réchauffement climatique et à la colonisation infernale. Nous espérions y mener une existence enfin débarrassée des cauchemars. Les dernières images qui nous étaient parvenues de là-bas avant l'arrachement des câbles en fibre optique et la chute des derniers satellites montraient une population détendue et des espaces dénudés à perte de vue.

« Va falloir se sortir les doigts, a grogné Ned après m'avoir lancé un regard que j'ai jugé, probablement à tort, complice. Les traçants sont vraiment rapides dans le secteur.

— Les traçants ? a bêlé Elsa, une femme que je trouvais un brin pénible – qu'étant donné son insolente beauté j'aurais forcément trouvée pénible.

— Y a des coins où ce sont les capiteux qui dominant, plus peinarde, plus sournois également. Ici, ce sont les traçants. Ça veut dire qu'ils avancent à toute allure. À la vitesse d'un cheval au galop, prétendent certains. Allons-y. »

Joignant le geste à la parole, il s'est avancé vers le bord du refuge en béton et a commencé à marcher entre les pousses qui venaient tout juste de crever le sol. Il a tiré une machette de l'une de ses poches et l'a tenue levée devant lui, prête à l'abattre à la moindre alerte.

« Qu'est-ce que vous attendez, bordel ? a-t-il hurlé sans se retourner. Mettez vos pas dans les miens. »

J'ai saisi ma proche machette – achetée une fortune à un salopard de la ville, receleur de son état – et je me suis lancée sur les traces du passeur. Les autres m'ont suivie en file indienne.

La terre craquait par endroits. Des pousses apparaissaient çà et là, de la taille d'un doigt et pointues comme des aiguilles. Elles atteindraient trois ou quatre mètres en moins d'une journée, une centaine de mètres en un petit mois. Plus solides qu'un alliage métallique, elles formeraient bientôt une forêt dense, inextricable, élimineraient toute autre forme de vie végétale, stériliseraient la terre et condamneraient à la disparition l'ensemble de la chaîne alimentaire. La transpiration collait mon tee-shirt et mon pantalon à ma peau. J'aurais bien arraché mes vêtements, mais les moustiques, ces foutus parasites qui ont pour seule fonction de vider les autres créatures vivantes de leur sang, auraient été trop heureux de

l'aubaine. J'ai rivé mon regard au large dos de Ned, qui marchait environ cinq mètres devant moi. Mes jambes lourdes, douloureuses, peinaient à me porter. Je me suis demandé s'il me restait suffisamment de forces pour grimper jusqu'au refuge dont avait parlé le passeur.

Vlad nous avait prévenus avant d'encaisser notre fric :

« En moyenne, seulement trois candidats au départ sur dix arrivent de l'autre côté de la limite ; avec Ned, la proportion monte à cinq. »

Nous étions partis des quartiers nord de Marseille depuis seulement trois jours, et certains d'entre nous rencontraient déjà de grosses difficultés à suivre le rythme. La chaleur humide, l'air irrespirable, l'angoisse et la vigilance de tous les instants, les moustiques, le rationnement de nourriture et d'eau, le manque de sommeil, les muscles et les tendons endoloris par la répétition des efforts, les pieds en sang dans les chaussures rendaient la progression difficile. L'itinéraire choisi par Ned évitait les zones les plus denses et privilégiait les rubans dégagés qui avaient jadis été des autoroutes. Tantôt nous foulions un bitume gondolé, perforé par les chaumes, tantôt nous coupions à travers des étendues encore épargnées par les pousses. Ned ne nous accordait que des pauses très brèves, insuffisantes à mon goût – au goût de tous les membres du groupe – et, le temps que nous restions allongés, gardait en permanence l'oreille collée au sol.

« Les traçants font un raffut de tous les diables lorsqu'ils progressent, avait-il expliqué. Ça nous donne une chance de leur échapper. »

J'avais tenté un soir d'ausculter le sol en copiant chacun de ses gestes ; je n'avais rien perçu d'autre que des grondements sourds qui pouvaient aussi bien être émis par des cours d'eau souterrains.

« Il faut une oreille exercée... »

J'avais eu la nette impression, même si Ned avait gardé son impassibilité, qu'il se foutait de moi. Je n'avais aucune idée de son âge, mais je supposais qu'il avait au moins le double du mien, qu'il aurait pu être mon père, que je n'avais donc aucune chance qu'il me considère comme une femme. Mes vingt ans et mon allure de garçon manqué ne pesaient pas lourd en comparaison de la trentaine bien sonnée et de la beauté fatale d'Elsa. Le regard du passeur se posait souvent sur elle, à la dérobee, et je décelais dans ses yeux des flammes d'admiration et de désir.

Un cri a surgi de l'arrière. Je me suis retournée, machette en main. Une silhouette gigotante allongée sur le sol. Aymé, un homme d'environ trente-cinq ans dont j'appréciais le calme, l'humour et la discrétion. Une flaque pourpre s'élargissait sous son corps. Son épouse, Malka, se tenait à ses côtés, secouant sa longue chevelure brune, se

tordant les mains, poussant des gémissements sourds.

Ned les a rejoints en quelques bonds et s'est penché sur Aymé. La pousse s'était fichée dans le talon du malheureux et, à en juger par la bosse en haut de son mollet, s'était enfoncée d'une trentaine de centimètres dans sa jambe.

« Hameçonnage », a murmuré le passeur. Il a regardé sous le pied d'Aymé. « Elle est déjà épaisse, pas sûr que je réussisse à la couper. Ce serait plus sûr de lui trancher la jambe.

— Non ! » s'est récriée Malka.

Malgré la douleur, Aymé a calmé sa femme d'une pression de la main sur son avant-bras.

« Essayez de couper la pousse, a-t-il murmuré à Ned. Si vous n'y arrivez pas, laissez-moi là. Je n'aurais aucune chance sur une seule jambe, et je vous retarderais. »

Des larmes ont roulé sur les joues brunes de Malka. Le passeur a hoché la tête et s'est positionné de manière à pouvoir inciser la pousse sans toucher le pied du blessé. La lame de sa machette a frappé la tige à trois reprises. Elle n'est pas parvenue à entailler le chaume malgré la puissance et la précision des coups. J'ai vu la pointe progresser dans la jambe d'Aymé, comme un animal avide de sa chair. Le malheureux a laissé échapper un interminable gémissement. Malka l'a serré dans ses bras avant de se relever, d'essuyer ses larmes d'un revers de manche et de déclarer, d'une voix ferme :

« Donnez-moi votre machette. Elle est mieux aiguisée que la mienne.

— Que comptez-vous en faire ? » a demandé Ned.

Elle n'a pas répondu, elle a simplement tendu la main, saisi la machette du passeur et l'a abattue sur le cou de son mari d'un geste aussi soudain que précis. Lorsque j'ai vu la tête d'Aymé rouler sur la mousse, j'ai haï de toutes mes forces ces aiguilles végétales qui surgissaient de terre comme les imprévisibles lances d'une armée souterraine.

« On s'était promis de ne jamais laisser l'autre souffrir, a marmonné Malka en rendant sa machette à Ned. Allons-y. »

Le passeur a repris sa place en tête de colonne et s'est lancé à l'assaut du raidillon qui se dressait devant nous.

Le refuge se présentait sous la forme d'un pic rocheux de deux ou trois cents mètres de hauteur. On y accédait par un sentier aux lacets serrés qui nous obligeait à puiser dans des réserves déjà bien entamées. J'entendais, avec une joie mauvaise, les ahanements et les expirations sifflantes d'Elsa derrière moi. Ses vêtements seyants et ses chaussures de marque ne lui donnaient aucun avantage sur ce terrain accidenté. Son visage boursoufflé par les piqûres de moustique avait

viré au cramoisi.

Le premier à craquer a été Joss, un type de vingt-huit ans dont l'allure malade donnait constamment à penser qu'il était sur le point de se disloquer. Il s'est affaissé sur le côté du sentier, a roulé dans la pente et heurté un grand rocher une dizaine de mètres plus bas. Il s'est relevé comme un ressort et, d'un ample geste du bras, nous a fait signe que tout allait bien. Le sol a légèrement tremblé autour de lui. Son regard exorbité a balayé les environs avec une intensité qui transformait ses yeux en ampoules électriques. Aucune pousse n'était visible sur ce pic totalement dépourvu de végétation, cerné plusieurs dizaines de mètres plus bas par un océan vert, houleux et bruisant.

Joss a entamé la remontée en s'accrochant aux pierres disséminées sur la pente. Ned n'a pas attendu qu'il nous rattrape, il a repris son ascension en accélérant l'allure, comme s'il voulait semer le retardataire, comme s'il voulait atteindre le plus rapidement possible son quota de pertes. Je me suis souvenue des paroles de Vlad : « Un passeur n'est pas une nounou, vous n'avez rien d'autre à attendre de lui qu'il vous ouvre le chemin. » Un craquement : des traçants ont surgi dans la pente en contrebas avec une puissance sidérante qui a projeté leurs cimes effilées à plus de trois mètres de hauteur. Ils ont bougé en cadence. Leurs balancements et leurs fredonnements menaçants évoquaient la danse rituelle d'une tribu sauvage avant l'attaque. Joss, qui avait eu le temps de regagner le sentier, les a fixés d'un air de défi. Dans quelques jours, les rhizomes finiraient par prendre d'assaut le pic, le ronger et le renverser pour l'amalgamer à l'océan vert. Certains affirmaient, en ville, qu'ils étaient doués d'une intelligence diabolique, une théorie à laquelle je n'ai jamais adhéré bien que l'adaptation soit une forme d'intelligence.

« La différence, c'est qu'il n'y a pas chez eux d'intentions, déclarait d'un ton docte Lamark, un vieil homme qui me choisissait pour confidente un ou deux soirs par semaine dans le bar où je finissais la plupart de mes soirées. Ils font ce pourquoi ils sont programmés, ils conquièrent de nouveaux territoires, et, comme ils sont rapides et puissants, ils nous débordent et resserrent leur étreinte. »

Il ajoutait parfois que l'espèce avait été génétiquement modifiée pour en accentuer la solidité, l'agressivité, la vitesse de croissance, il vitupérait contre les apprentis sorciers qui avaient voulu exploiter à outrance leur solidité, leur légèreté, leurs propriétés combustibles, puis il noyait son reste de raison dans l'alcool frelaté servi à profusion par le tenancier du bar.

Nous avons enfin gagné le sommet, où une plateforme rocheuse large et lisse nous permettrait de nous restaurer, de nous allonger et, peut-être, de nous reposer. Exténuée, je me suis écroulée et montrée incapable de bouger pendant une bonne heure, puis je me suis secouée

pour aider les autres à préparer le repas. La gorge et l'estomac noués, Malka n'a rien pu manger malgré l'insistance de Ned. Elle a seulement bu une gorgée d'eau tiède, puis, secouée de temps à autre par les sanglots, elle s'est recroquevillée dans un coin. Nous nous sommes partagé sa part et personne, pas même Ned, n'a craché sur ce menu supplément.

Elsa a tenté de se refaire une beauté après le dîner. Elle a gardé, dans le creux de ses mains, un peu d'eau qu'elle a passée sur son visage pour le nettoyer de la sueur et de la terre, puis elle a discipliné ses longs cheveux blonds à l'aide de la brosse qu'elle trimballait dans l'une de ses poches. Le passeur l'a observée pendant quelques minutes d'un air où l'étonnement le disputait à la moquerie, puis il s'est tourné, allongé, a tiré une couverture répulsive sur lui et s'est endormi presque aussitôt, la laissant finir seule et penaude son semblant de toilette. Milenn lui a lancé un regard vaguement compatissant avant de s'étendre à son tour.

L'offensive s'est produite au milieu d'une clairière d'une centaine de mètres de diamètre. Nous avons marché bon train jusqu'au milieu du jour dans une chaleur étouffante. Les traçants se sont dressés tout à coup autour de nous. Parmi nous. Des chaumes foncés, durs, affûtés, des tiges fistuleuses, ligneuses, capables de transpercer les surfaces les plus denses.

Joss n'a pas eu autant de chance que la veille. Une pointe lui a harponné le flanc, l'a soulevé comme un fétu de paille et l'a maintenu deux mètres au-dessus du sol. Ses contorsions n'ont réussi qu'à l'enfermer davantage sur le chaume.

« On fonce », a glapi Ned.

Personne ne s'est préoccupé du sort de Joss. Nous connaissons les dangers de ce genre d'expédition, mais l'abandonner en train de hurler et de gigoter au bout d'une pique assassine m'a baignée de culpabilité et d'amertume. Nous avons couru entre les chaumes qui surgissaient de terre. J'ai trébuché sur l'un d'eux, perdu l'équilibre, je me suis retrouvée le nez dans la terre humide, une pousse a bondi tout près de mon oreille dans un chuintement hideux et s'est élancée vers le ciel avec un étrange soupir, j'ai perçu sous moi le grondement caractéristique du galop des rhizomes, je me suis relevée et, aiguillonnée par la peur, je me suis enfuie à toutes jambes. J'ai dépassé un à un les membres épars du groupe. Repérant plus loin le treillis vert de Ned, je ne l'ai pas lâché du regard jusqu'à ce qu'il reprenne son souffle sur une large bande de béton encore nue. Une ancienne station-service aux pompes prises d'assaut par la rouille. Les vestiges des bâtiments peinaient à s'extraire du lierre qui les étranglait. J'ai distingué, plus loin, les ruines d'un village ou d'une

petite ville déjà conquise. Les rhizomes avaient éboulé la plupart des murs. Les pierres jaunes et les poutres brisées agonisaient entre les feuilles découpées.

« Saloperie ! a grogné Ned. Le jour où je verrai une de leurs putain de fleurs sera le plus beau de ma vie.

— Une fleur ? »

Je n'étais pas sûre qu'il ait entendu ma question, je haletais comme une ventilation déréglée.

« Leur floraison annoncera leur mort prochaine. La mort de tous les traçants.

— C'est une légende, non ? »

Il a secoué la tête en lâchant une longue expiration.

« Je guette chaque jour l'apparition de la première tache blanche au milieu de ces satanées feuilles. »

Arlo et Milenn ont rallié l'ancienne station, hors d'haleine, éraflés par les chaumes, maculés de sueur et de sang.

« On attend encore cinq minutes », a soufflé Ned.

J'ai espéré, sans oser me l'avouer, qu'Elsa ne nous rejoindrait pas. Je m'en suis voulu. Nous voguions toutes deux sur la même galère, nous aspirions toutes deux à une vie meilleure, nous voulions relever la tête, repartir sur de nouvelles bases, retrouver le plaisir d'être un humain sur Terre. J'ai ressenti un profond soulagement lorsqu'elle a surgi à l'extrémité de la bande de béton, allure vacillante, cheveux défaits, vêtements déchirés, yeux emplis de toute la détresse du monde.

Malka, en revanche, n'a jamais réapparu. Sans doute puisait-elle tout son courage dans l'amour de l'homme qui partageait sa vie, sans doute avait-elle décidé de prolonger leur histoire dans l'autre monde.

« La Ligne approche. »

Ned a sectionné d'un coup sec l'extrémité d'une petite pousse qui avait jailli entre ses pieds.

« Il vous faudra encore parcourir le chemin du retour », a lancé Elsa.

Le passeur a réfléchi un moment, les yeux rivés sur le bout de ses chaussures.

« Pas sûr, a-t-il murmuré. J'ai déjà fait trop de passages, vu trop de morts. Le fric ne servira bientôt plus à rien en ville. Serait sans doute temps pour moi de m'installer dans un coin tranquille. De franchir cette foutue démarcation. »

La perspective a eu l'air d'enchanter Elsa. Je n'ai pas eu l'envie de la trucider, cette fois. Je me foutais que Ned me voie comme une vraie femme ou pas, je ne songeais qu'à arriver vivante et entière de l'autre côté de la Ligne. Encore une trentaine de kilomètres, et nous serions

hors de portée des traçants, de la chaleur et des moustiques.

Nous nous sommes remis en chemin. Devant nous, au loin, se dressait une intimidante muraille sombre que le passeur appelait la barrière Orange.

« Pourquoi orange ? a demandé Elsa.

— Ça évoque une ancienne ville, pas une couleur. Une fois qu'on aura franchi cet obstacle, on sera en sécurité. »

L'obstacle se présentait sous la forme de chaumes noirs de cinquante ou soixante centimètres de diamètre et de plus de cent mètres de hauteur, si serrés qu'il fallait, pour se faufiler entre eux, jouer des épaules en espérant qu'ils ne se referment pas comme les mâchoires d'un piège géant. L'idée de frôler ces monstres me procurait une frayeur incommensurable, saupoudrée d'une étrange exaltation. L'ivresse du danger, je suppose. J'avais l'impression de me balader dans la gueule d'une bête assoupie aux mille griffes, aux mille crocs.

« Faites gaffe, a lancé Ned d'une voix forte. De nouvelles pousses peuvent apparaître à tout moment. »

Il scrutait le sol avant chacun de ses pas. Je me suis rendu compte que, dans les zones où les chaumes s'étaient desséchés, des pointes d'une couleur brun clair s'élevaient tout à coup d'une cinquantaine de centimètres, prêtes à hameçonner tout être vivant fourvoyé dans les parages. Les ligules des feuilles me piquaient à travers mes vêtements, je manquais d'air, de lumière, la fatigue me pesait sur les épaules comme un joug, j'avais l'impression de traverser une contrée peuplée de divinités infernales.

J'ai accroché mon regard à la silhouette massive de Ned. Il m'a d'abord fait penser à mon père, disparu dans un éboulement quand j'avais sept ans, puis à mon dernier petit copain, une brute à la nuque épaisse qui confondait amour et parcours du combattant. Je sortais de vingt années d'une vie sans saveur, sans joie, sans espoir. Ma mère étant morte, je ne laissais pas un seul être aimé dans ma ville natale condamnée à la destruction. Tôt ou tard, ses derniers habitants devraient l'abandonner et se lancer dans un exode désespéré dont bien peu sortiraient vivants.

Des rayons parvenaient à s'immiscer entre les feuilles et à s'échouer en flaquas étincelantes sur le sol.

Un cri.

Une pousse avait perforé la chaussure et le pied d'Arlo, coincé entre deux chaumes.

« Retire l'hameçon », a crié Ned.

Arlo a soulevé son pied en grimaçant jusqu'à ce que la tige rougie de son sang soit complètement dégagée.

« Tu peux marcher ? » a demandé le passeur.

Arlo a esquissé un pas. Son pied blessé s'est dérobé. Il s'est affaissé

sur le côté et empalé sur d'autres pousses. L'une d'elles lui a transpercé le cœur. Son dernier soupir s'est confondu avec le friselis des feuilles.

La forêt s'éclaircissait peu à peu, la lumière mordorée du couchant s'engouffrait à flots par endroits.

Nous approchions de la Ligne.

Nous avons lutté toute la journée contre les chaumes. Nous nous étions restaurés sans nous arrêter, mâchant jusqu'à l'écoeurement nos biscuits énergisants et nos fruits secs – nous persistions à appeler fruits ces trucs informes, incolores et infâmes qui coûtaient une petite fortune en ville. Nous avons tranché à tour de bras des pousses ou des tiges secondaires qui nous obstruaient le chemin. Il n'y avait pas une parcelle de mon corps qui ne fût pas douloureuse ; cou, épaules, jambes, bassin, dos semblaient avoir trempé pendant des mois dans une solution acide. Les mictions que je libérais en marchant pour diminuer les risques d'hameçonnage m'irritaient l'intérieur des cuisses. Je rêvais d'un bain d'eau glacée et d'un lit douillet.

« Encore un effort, a haleté Ned. Il faut qu'on sorte de la barrière avant la tombée de la nuit. »

Il s'est soudain immobilisé, comme un chien de chasse à l'arrêt. Mes yeux ont suivi la direction de son regard agrandi par la stupeur et se sont posés sur une tache blanche au milieu de feuilles frissonnantes.

La tige a soudain jailli sous ses pieds. Il s'est jeté sur le côté pour se sortir du piège, mais elle s'était déjà enfoncée de plusieurs dizaines de centimètres dans sa jambe. Elle a continué de pousser, lui a perforé le genou et est ressortie au milieu de sa cuisse.

« Saloperie. »

Sa voix n'était pas trempée dans la colère, mais fêlée par la résignation, comme s'il avait toujours su que l'envahisseur aurait un jour sa peau. Il a tenté une dernière fois de se dégager, puis, prenant conscience que ses soubresauts ne serviraient à rien, il s'est résigné.

Milenn, Elsa et moi nous sommes approchées de lui. Les traits crispés, il nous a fixées tour à tour avec d'innombrables lueurs de regret dans les yeux, puis il a tendu l'index vers la tache blanche

« La fleur... »

Nous avons tourné la tête dans la direction qu'il indiquait. La fleur déployait ses pétales de soie blanche trois mètres au-dessus de nous.

« La forêt doit en être couverte... » Il a trouvé la force de rire, un rire aux éclats blessants. « La floraison... Ça veut dire qu'ils vont tous crever... Crever... En même temps que moi... »

— Vous n'êtes pas encore mort », a protesté Elsa, au bord des larmes.

Le passeur a fermé les yeux quelques instants. Son visage

ressemblait à un masque funéraire flottant sur le fond de ténèbres. Le sang s'écoulait à gros bouillons de sa cuisse et imbibait le tissu de son treillis.

« Ce salopard m'a sectionné la fémorale. J'en ai pour trois à quatre minutes... Vous n'avez plus besoin de moi, vous êtes presque arrivées... »

Elsa s'est relevée et a éclaté en sanglots. Les traits de Ned, de plus en plus pâle, se sont apaisés tandis que la mort prenait tranquillement possession de lui.

« Bonne chance », a-t-il chuchoté quelques secondes avant de s'éteindre en douceur.

Nous sommes sorties de la barrière au moment où le soleil se couchait dans un somptueux embrasement pourpre.

De l'autre côté, un tout autre paysage nous attendait. Des collines à perte de vue, coiffées d'une herbe ondulante et de bosquets d'arbustes aux teintes bleues et mauves. Malgré notre épuisement, nous sommes montées au sommet d'une éminence proche pour contempler la forêt assombrie et criblée de taches blanches qui annonçaient la fin d'un règne.

Le chant du solstice

1^{re} publication
in *Bardes et sirènes*,
Mnémos, 2014

LA RUMEUR enfla, dominant le grondement des vagues et les sifflements du vent. Kwan, le barde, reposa sa plume sur le haut du lutrin et souffla délicatement sur le parchemin. Il lui restait trois jours avant le solstice d'été. Trois jours pour mettre la touche finale au poème qu'il chanterait devant l'assemblée à la tombée de la nuit.

Les cris perforaient les murs de sa maison pourtant perchée au sommet de la falaise. Intrigué, Kwan rangea le parchemin dans la maie et pinça machinalement les quatre cordes de son épinette. Le son le fit grimacer : elles étaient usées et il n'était pas encore allé chercher le nouveau jeu commandé à Breph, le luthier. Il sortit de la maison, traversa la cour délimitée par un muret de pierres sèches et, ébloui par la lumière rasante du crépuscule, se laissa transpercer par les rafales saturées de sel, comme si le vent du large pouvait le délivrer de ses tourments.

Il lui fallait se rendre à l'évidence : l'inspiration s'éloignait de lui comme une vieille compagne exténuée. Censé soulever les foules, censé insuffler à son peuple l'énergie qui l'aidait à surmonter les épreuves, son chant perdait inexorablement de sa puissance, de sa magie. L'assistance s'était ennuyée lors du dernier solstice. Il avait surpris des bâillements, des chuchotements, des mines et des gestes excédés. Le feu en lui se changeait en cendres. Les hommes et les femmes de son peuple n'osaient pas le lui avouer, mais ils attribuaient certainement les grêles destructrices du printemps à la piètre qualité de son chant. Les sacrifices pratiqués par Huon, le vieux druide, n'avaient pas apaisé les éléments : les récoltes et les fourrages seraient maigres à la fin de l'été.

Les vagues de la marée montante se fracassaient sur les rochers aux formes torturées. Les gerbes d'eau atteignaient par endroits une hauteur de quarante ou cinquante pas.

« Maître Kwan ! »

Une fillette échevelée franchit en courant la lande qui séparait le muret du bord de la falaise. Kwan ne parvint pas à se remémorer son nom. Sa mémoire aussi se déroba. Il ne se résolvait pas à passer la main, à chercher et former son successeur.

« Qu'y a-t-il ? »

— Mon père m'envoie vous chercher.

— Pour quelle raison ? »

La fillette peinait à reprendre son souffle. Son nom revint tout à coup à Kwan : Lann.

« Cela a-t-il un rapport avec ces cris qui montent du village ? »

La fillette acquiesça d'un vigoureux mouvement de tête. Il faillit lui demander pourquoi ils ne prévenaient pas Huon, le druide, l'autorité suprême, puis il se souvint que ce dernier était parti en forêt cueillir les plantes médicinales en compagnie de ses disciples et qu'il ne rentrerait que le jour suivant.

« Conduis-moi. »

Visiblement soulagée, Lann s'éloigna avec vivacité entre les herbes hautes qui ondulaient au rythme des rafales.

Une foule vociférante se pressait sur la place centrale du bourg niché au pied d'une colline à quatre cents pas de la falaise. Lorsque Kwan se présenta, les hommes et les femmes se turent et s'écartèrent respectueusement pour lui ouvrir le passage. Il lut de la colère dans leurs yeux. Les esprits visiblement échauffés roulaient des pensées tempétueuses.

Au centre du cercle d'une dizaine de pas de diamètre, se tenaient Albor, le pêcheur, et une forme allongée prise dans un filet parsemé d'algues. Kwan discerna une queue grise et luisante en forme de fourche, crut qu'Albor avait capturé l'un de ces monstres marins tant redoutés par les navigateurs de la côte des Sermates, puis, affinant son observation, il lui sembla distinguer, entre les mailles sales, un torse, des bras, une tête et des cheveux eux aussi couverts d'algues. Il eut besoin de quelques secondes pour se rendre à l'évidence : la créature emberlificotée dans le filet était une sirène. Il s'accroupit pour mieux l'examiner. Paupières closes, visage et bras d'une maigreur désolante, renflements sur la poitrine ressemblant à des outres vides, peau rugueuse sertie de petits coquillages, odeur de vase et de poisson. Elle paraissait morte ; du moins, aucun mouvement ne l'agitait.

Kwan s'approcha d'Albor, un gaillard au visage buriné et à la barbe striée de fils blancs.

« Où l'as-tu prise ? »

— À dix lieues de nos côtes, maître Kwan.

— L'as-tu vue se débattre ? »

Les voix des deux hommes avaient résonné comme un roulement de tonnerre dans le silence retombé sur la place. Le pêcheur réfléchit quelques instants.

« Pas que je m'en souviennne », finit-il par répondre.

Le barde hocha la tête.

« Il valait mieux pour toi. Si elle avait été vivante, elle t'aurait ensorcelé et poussé à te jeter dans l'océan. »

Un frémissement parcourut la multitude. Les légendes sermates

regorgeaient de sirènes maléfiques dont les chants envoûtants provoquaient le naufrage des navires et la mort des équipages, mais jamais on ne les aurait crues si proches du rivage.

« Qu'allons-nous en faire, maître ? » demanda Albor.

Le barde revint près du filet et estima la longueur de la créature emprisonnée dans les mailles à trois pas et demi, quatre peut-être. Les cheveux de chaque côté de son visage évoquaient des filaments de méduse, en plus fins et plus resserrés. Il frissonna, tracassé par une soudaine inquiétude. La capture de cette sirène résonnait en lui comme un mauvais présage, comme un écho à ses propres tracas, à son propre déclin. Il s'accroupit de nouveau après avoir relevé sa robe. Un scintillement attira son attention. Il pensa que la lumière du soleil couchant s'était reflétée dans une algue luisante ou un coquillage, puis il constata que l'éclat provenait de la tête de la sirène. Son sang se glaça : les paupières de la créature légèrement relevées laissaient entrevoir des yeux aussi jaunes et brillants que des fragments de soleil. Sa lèvre supérieure retroussée dévoilait des dents nacrées aux pointes acérées.

Vivante.

Kwan se releva avec toute la vivacité que lui permettaient son âge et sa corpulence. Un son plaintif s'échappa de la bouche entrouverte de la créature.

« Un tissu, glapit-il. Il faut la bâillonner. Vite. »

Deux femmes s'avancèrent dans le cercle et lui tendirent les châles qui les protégeaient de la chaleur. Les doigts interminables de la prisonnière s'étiraient, ses ongles crissaient sur les pierres pavées de la place.

« Elle se réveille, cria Kwan. Il me faut des hommes vigoureux pour l'empêcher de se débattre ! »

Six jeunes gens convergèrent vers le filet, à la fois désireux de montrer leur bravoure et emplis d'effroi.

« Ne la regardez pas dans les yeux, conseilla le barde. Que deux d'entre vous lui maintiennent les bras dans le dos et la ligotent. Que deux autres lui tiennent la queue. Les deux derniers se chargeront de lui nouer un tissu autour de la bouche. Prêts ? »

Les six volontaires se répartirent la tâche. Le murmure de la sirène s'amplifiait, grave, oppressant.

« Vite. »

Elle rua lorsque deux hommes lui saisirent les bras au travers des mailles. Sa queue se souleva avec une puissance surprenante, étira le filet et envoya rouler sur les pavés les deux autres qui tentaient de l'immobiliser. Des râles de colère entrecoupaient son chant.

« Assommez-la ! » hurla Kwan.

Inoj, le forgeron, s'extirpa de la foule, s'approcha à son tour, leva

sa masse et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne de la sirène. Elle poussa un hurlement terrifiant avant de retomber inanimée.

Kwan examina la blessure de la créature.

« Tu y es allé un peu fort, Inoj, fit le barde en se redressant. Je ne suis pas sûr qu'elle survive.

— Elle allait tous nous enjôler, plaida le forgeron. J'ai eu l'impression que son crâne était aussi dur que de la pierre.

— Même un rocher se serait fendu sous la puissance de ton coup. Mais tu as raison, l'important était d'interrompre son chant.

— Que comptez-vous en faire, maître ? »

Une pensée un peu folle germa dans l'esprit de Kwan, qu'il repoussa d'abord, mais qui finit par s'imposer.

« Sortez-la du filet, attachez-la et montez-la chez moi. Je dispose d'une cage en fer là-haut, on l'enfermera au-dessus du petit bassin de la cour de ma maison. J'aviserais Huon à son retour. »

Les six hommes dégagèrent la sirène, la ficelèrent, la bâillonnèrent et la suspendirent à une branche coupée pour l'emmener dans la maison du barde, suivis par une bande d'enfants piailliers que les porteurs dispersèrent d'un coup de gueule. Ils l'installèrent sur le bord du petit réservoir rempli d'une eau trouble, puis ils soulevèrent la lourde et large cage rouillée qui servait jadis à enfermer les condamnés sur la place publique et la posèrent par-dessus la créature, laissant un espace d'environ trois pas entre les barreaux et le bord du bassin.

« À quoi bon, maître Kwan ? demanda un homme en s'épongeant le front. Elle est morte.

— On la croyait également morte tout à l'heure, répondit le barde. Rentrez chez vous. Que l'un de vous aille chez Breph et me rapporte le jeu de cordes pour mon épinette. »

L'homme s'inclina.

« Je m'en charge, maître. »

Une fois seul, Kwan alla plonger le seau dans le puits d'eau potable et aspergea la sirène au travers des barreaux de la cage. Il réitéra l'opération à quatre reprises, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement nettoyée des algues et des traces de vase. Elle ne réagissait toujours pas, mais sa peau, lui sembla-t-il, changeait peu à peu de couleur, passant du gris terne au vert sombre. Les écailles de sa queue jetaient des éclats nacrés dans la pénombre. Ses bras liés dans le dos creusaient sa colonne vertébrale et étiraient ses mamelles crevassées aux aréoles écailleuses. Les excroissances translucides autour de sa tête s'emplissaient de l'obscurité naissante.

Kwan éprouvait face à la créature une fascination mêlée de dégoût et de crainte. N'ayant jamais navigué, il n'avait pas eu l'occasion de rencontrer un membre du peuple de l'océan. Il avait dû se contenter

des témoignages des pêcheurs et des voyageurs et, comme ces derniers avaient tendance à enjoliver leurs récits, il ne leur avait pas accordé un grand crédit. Les uns les décrivaient comme des beautés aussi ensorcelantes que leurs chants, les autres comme des monstres de vingt pas de long capables de déchiqueter un navire d'un simple coup de mâchoire ou de queue. La réalité, comme toujours, se révélait plus ordinaire : la créature allongée au bord du bassin n'avait ni la beauté des humaines ni le gigantisme des cétacés.

Interrompu dans son observation par l'homme qui lui rapportait les cordes neuves de son épinette, le barde se rendit compte qu'il avait perdu toute notion du temps. La nuit était tombée depuis un bon moment à en juger par l'éclat des étoiles.

« Tout va bien, maître ? »

Kwan comprit, à l'air préoccupé de son interlocuteur, que la présence de la sirène continuait de perturber et d'alarmer les citadins.

« Elle n'a pas repris connaissance.

— On raconte que l'apparition d'une sirène annonce le malheur...

— Rassure-toi : dans trois jours, nous célébrerons le solstice d'été, et mon chant éloignera tous les malheurs de notre communauté. »

L'autre en doutait, à en croire son regard fuyant. Kwan le congédia d'un geste agacé puis revint près de la cage cernée de ténèbres. Le battement de son cœur s'accéléra : la queue de la sirène trempait en partie dans le bassin et remuait doucement. Le coup de masse du forgeron ne l'avait pas achevée. Il remarqua également qu'elle tirait sur ses liens pour essayer de libérer ses bras, mais les cordes nouées ne se relâchaient pas.

Il la regarda se démenier silencieusement pendant un long moment, puis, quand elle retomba inerte, terrassée par ses propres efforts, il guetta le moindre son, le moindre signe, la moindre manifestation d'intelligence.

« Peux-tu m'enseigner le secret de ton chant ? » demanda-t-il d'une voix forte.

Elle demeura immobile. Ne percevant rien d'autre que les murmures du vent, il conclut que la partie animale de la créature l'emportait sur sa partie humaine.

« Dommage que nous ne puissions nous comprendre... »

Ne sachant que faire d'elle, il envisagea d'en référer à Huon et décida, en attendant le retour du druide, de se remettre à son ode.

Après avoir relu ses vers à la lueur d'une lampe suspendue, il fut accablé par leur médiocrité : les mots s'enchaînaient sans aucune fluidité, sans aucune force, comme les débris d'une maison éparpillés par une tempête. Il changea les cordes de l'épinette et tenta de l'accorder. Le son grinçant de l'instrument l'horripila. Se sentant las, abandonné des muses et des dieux, il s'installa face au lutrin, trempa

sa plume dans l'encrier et guetta le jaillissement de la fièvre créatrice qui l'avait tenu éveillé des nuits entières au long de ses jeunes années, dans un état proche de la transe. Son esprit et son corps demeurèrent froids, bâties délabrées, désertées, lugubres.

Un fredonnement mélodieux s'éleva dans le silence de la nuit, domina les grondements lointains des vagues et l'invita à sortir. Les étoiles criblant le ciel noir vêtaient d'argent les murets et les dalles du sol. Il crut que deux d'entre elles s'étaient échouées sur terre avant de se rendre compte qu'elles brillaient à l'intérieur de la cage en fer. Les yeux étincelants de la créature le fixaient. La puissance de son regard l'oppressa. Son inquiétude enfla démesurément lorsqu'il se rendit compte qu'elle était parvenue à briser ses liens et à dénouer son bâillon. Sa peau, ses écailles, les filaments de chaque côté de la tête ruisselaient. Le fredonnement s'échappait de sa bouche entrouverte.

Il plaqua les paumes de ses mains sur ses oreilles, mais il eut beau appuyer de toutes ses forces, le chant continuait de vibrer en lui et semait des frissons sur sa peau. Ses mains n'étant pas des protections suffisantes, il recula de quelques pas, trébucha sur une pierre, s'affaissa sur le côté, eut tout juste le temps d'amortir sa chute à l'aide de son avant-bras, se releva, courut se réfugier dans la maison en espérant que les murs de pierre seraient suffisamment épais pour assourdir le chant de la sirène qui gagnait sans cesse en puissance. Il ne ressentait aucune souffrance ; c'était, au contraire, une douce chaleur qui se diffusait dans ses veines, qui irradiait ses organes et ses muscles. Il n'en fut pas rassuré : les marins affirmaient que l'ensorcellement commençait toujours par des sensations agréables. Il se réfugia dans sa chambre, se recroquevilla sur lui-même, la tête entre ses bras repliés, garda cette position un long moment, tremblant, luttant de toutes ses forces contre le son maléfique.

Il prit peu à peu conscience que son bien-être persistait, augmentait même, qu'il n'était pas saisi par l'irrésistible envie de s'élancer en direction de la falaise et de se jeter dans l'océan. Il baissa les bras. Une sève nouvelle, frémissante, courait dans ses veines, le ramenait des années en arrière, à cet âge béni où la fougue de la jeunesse se jette dans la sagesse de la maturité. Il ne servait à rien de résister, il devait se laisser pénétrer par la beauté et la force du chant. Les souvenirs déferlèrent en flot tumultueux, charriant des scènes de son enfance ensevelies dans l'oubli. Le visage de sa mère lui apparut avec une netteté bouleversante. Il n'avait pourtant que cinq ans lorsque la flèche décochée par un pirate lui avait transpercé la gorge. Allongée sur le sable, secouée de spasmes, elle avait tenté de lui parler avant de mourir, mais elle n'était parvenue à expulser que des filets de salive empourprée. Il se tenait de nouveau à ses côtés tandis que la bataille faisait rage sur la plage, que les hurlements des blessés

dominaient les ahanements des hommes et le cliquetis des armes, que le vent du large dispersait les odeurs de sel, de sang et de sueur, que les barques des pêcheurs se pressaient autour du navire pirate comme des mouches autour d'une charogne. Kwan ressentit de nouveau la chaleur sur son torse nu, le frottement des grains de sable sous ses paupières, la brûlure de ses larmes sur ses joues. Il se revit des années plus tard sur la même plage en compagnie d'une autre femme, Olbane, qui deviendrait plus tard son épouse. Le soleil couchant teintait de pourpre la surface ondulante de l'océan et la grève jonchée d'algues. Olbane souriait. Ses cheveux blonds chahutés par la brise dissimulaient en partie ses yeux clairs. Le contraste entre l'ocre du sable et la blancheur laiteuse de sa peau soufflait sur le désir de son amant comme un vent sur les braises. Olbane, morte avant de lui avoir donné les enfants qu'ils espéraient, égorgée par un soupirant éconduit. Olbane qui n'avait laissé la place à aucune autre dans son cœur ni dans sa maison.

Il sanglotait comme un enfant dans la pénombre de sa chambre. Les émotions jaillissaient d'une source qu'il croyait à jamais tarie. Endurci par le chagrin et par le vieillissement, il s'était fermé à l'émerveillement, à la magie de l'instant.

La sirène ne chantait plus. La brise océanique et les ululements des chouettes berçaient le silence de la nuit. Il essuya ses larmes, retourna près de la cage mais ne distingua que le bâillon dénoué et les liens brisés qui gisaient sur le bord de pierre ; il pensa que la captive était parvenue à s'échapper, puis des clapotis l'informèrent qu'elle s'était seulement immergée.

La tête de la sirène apparut au-dessus du rebord du bassin. Il sembla à Kwan discerner une sympathie teintée d'ironie dans ses yeux intensément jaunes. Ses dents nacrées brillaient dans sa bouche entrebâillée. Les filaments de chaque côté de son visage s'emplissaient d'une lumière douce pareille à celle de la lune.

« J'aimerais tant connaître le secret de ton chant », soupira le barde.

La queue de la créature frappa à plusieurs reprises la surface de l'eau et souleva de hautes gerbes qui arrosèrent les pieds et le bas de la robe de Kwan.

« Tu comprends ce que je dis ? »

Elle émit une vibration grave et prolongée qui résonna comme un acquiescement. Presque aussitôt, des pensées, des mots silencieux se glissèrent dans l'esprit du barde, qui ne lui appartenaient pas.

Je ne comprends pas ton langage, j'entends tes pensées, je ressens tes intentions. Pourquoi m'avez-vous enfermée ?

Il fallut un peu de temps à Kwan, éberlué, pour admettre qu'elle venait de lui répondre. Il se mordit l'intérieur des joues pour chasser

son impression persistante d'évoluer dans un rêve.

« Nous avons peur de ton chant, répondit-il. Il est réputé pour envoûter les marins. Les pousser à se tuer. »

Il perçut un éclat de joie, le rire de la sirène, probablement.

Le chant est le reflet de l'âme. Pour celui qui l'émet et pour celui qui le reçoit. Les âmes pures n'ont rien à craindre.

« Apprends-moi le secret de ton chant. »

Nouvel éclat de joie. La sirène s'immergea dans le bassin.

Il n'y a pas de secret ; c'est seulement un accord. La vibration de l'âme.

Il avait autrefois trouvé cet accord, il avait éprouvé cette sensation grisante d'incarner une note juste, indispensable à la symphonie.

« Tu as un nom ? »

La tête de la sirène émergea de nouveau hors de l'eau.

Maërwlyn.

« Moi, c'est Kwan. Comment retrouver l'accord ? »

Cesse d'en appeler à ta mémoire : elle est incapable de connaître la magie de l'instant. Ne cherche pas à savoir, mais à vivre. Purifie ton âme, et l'accord t'emportera.

Elle remua frénétiquement les bras et la queue.

Ton eau est en train de me tuer.

« Difficile à croire pour quelqu'un qui a survécu à un coup de masse d'Inoj ! »

Libère-moi. L'océan me manque cruellement.

Kwan réfléchit.

« Je te propose un marché. Aide-moi à retrouver l'accord afin que je puisse chanter dans deux jours, et je te libérerai. »

La queue de la créature fouetta l'eau à plusieurs reprises.

Libère-moi d'abord.

« Pour que tu t'enfuis ? »

Une ombre de résignation troubla la lumière des yeux de la prisonnière.

Ouvre-toi, chasse tes peurs.

Elle s'extirpa de l'eau, rampa dans sa direction, franchit l'espace entre le bassin et la cage en abandonnant une trace humide sur les pierres, enroula ses interminables doigts autour des barreaux.

Elle chanta jusqu'à l'aube. Kwan l'écouta d'abord sans bouger, puis, brûlant d'un feu dévorant, il s'installa à son lutrin et composa son ode dans un état second, comme possédé. Les mots jaillissaient de sa plume avec une force et une précision extraordinaires. Il noircit plusieurs parchemins sans une seule hésitation ni une seule rature. Avec chaque vers venait la musique. Il fredonnait la mélodie en même temps qu'il écrivait, accompagné du crissement de la plume sur le cuir tanné.

Au petit matin, après avoir achevé son ode, il ne ressentait aucune

fatigue. Il accorda son épinette en mineur, le mode correspondant à la tonalité de son texte, avant d'aller rendre visite à la sirène. Elle ne dormait pas non plus ; elle n'avait sans doute pas besoin de sommeil.

L'eau nous régénère. Mais celle de ton bassin me vole toute mon énergie. Acquitte-toi de ta promesse comme je me suis acquittée de la mienne : libère-moi.

Il secoua la tête.

« La cage est trop lourde pour moi seul. Si j'en appelle maintenant aux hommes du bourg, ils auront peur de toi. Il faut attendre demain soir : après mon chant, leur âme sera lavée de toute frayeur. »

Demain soir, je serai aussi morte que l'eau de ton bassin.

« Je ne crois pas : tu as l'air en pleine forme. Je puis t'apporter du poisson si tu as faim. »

Je peux me passer de nourriture très longtemps, mais pas de l'océan : il est pour moi aussi indispensable que l'air pour toi.

« Demain soir, je t'en fais la promesse. »

Il retourna dans sa maison et, affamé, se prépara un solide petit-déjeuner.

La nuit tombait. Les premières étoiles s'allumaient de part et d'autre du croissant de lune. Kwan grimpa sur le Rocher des Hérauts qui dominait la plage. La foule massée sur le sable attendait en silence. Les enfants eux-mêmes ne bougeaient pas ni ne criaient, pénétrés de la gravité imprégnant les adultes. Au premier rang se tenaient Huon le druide, vêtu d'une robe de la couleur de sa barbe, et ses deux jeunes disciples.

Le regard de Kwan erra sur l'assistance. Contrairement à la dernière fois, il reconnaissait les visages et leur associait un nom. Plusieurs femmes attirées par le prestige de sa fonction s'étaient autrefois invitées chez lui pour quelques heures d'amours clandestines. Elles le fixaient de nouveau droit dans les yeux, lui signifiant qu'elles ne le regrettaient pas. Les hommes n'en savaient rien ; aucun d'entre eux n'entrait dans les secrets de leurs épouses. Peut-être avaient-elles rêvé de supplanter Olbane, mais ni les étoiles ni la lune ne peuvent estomper l'éclat du soleil.

Il pinça les cordes de l'épinette, réaccorda la chanterelle puis s'éclaircit la gorge. Les mots se pressaient dans sa bouche. Il n'avait eu aucun effort à fournir pour les mémoriser. Maërwllyn la sirène avait accompli des miracles.

Il était allé lui rendre visite avant de descendre sur la plage. Allongée sur le bord du bassin, elle vivait encore, à en croire les mouvements réguliers de sa queue et de ses bras. Sa peau avait recouvré sa teinte gris terne, ses écailles avaient cessé de luire, les filaments autour de sa tête étaient redevenus opaques.

« Je vais chanter, je te libérerai ensuite. »

Elle n'avait pas répondu.

« Un peu de patience. Tu retrouveras bientôt l'océan. »

Le chant jaillit de lui avec la puissance d'un torrent. Il sut, aux mines stupéfaites de Huon et de ses disciples, aux visages bouleversés des hommes et des femmes flottant dans la pénombre comme des masques, que la magie opérait par sa voix, que les émotions surgissaient en chacun des spectateurs, que les dieux et les héros s'exprimaient à travers lui, qu'il était une note unique et splendide dans l'accord universel. Galvanisé, il ferma les yeux pour mieux ressentir la vibration magnifique qui l'enveloppait des pieds à la tête, volant comme un oiseau ivre sur chacune des syllabes qui s'échappaient de ses lèvres, sur chacune des notes de son épinette.

Une vague inquiétude le tarauda pourtant. Il n'y prêta aucune attention, interdisant à ses pensées de perturber la qualité de son chant.

Il demeura incapable de bouger à la fin de son récital, comme anéanti. Seul flottait en lui le sentiment d'un grand vide, d'une solitude absolue et glacée, comme si sa voix l'avait transporté dans le cœur des ténèbres.

Il rouvrit les yeux.

Sa respiration se suspendit lorsqu'il découvrit la plage déserte.

Il pensa d'abord que sa prestation avait duré plus longtemps qu'il ne l'avait cru, que les gens étaient rentrés chez eux, puis, se retournant, il aperçut des silhouettes d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'avançaient dans l'océan. Il reconnut Huon parmi elles. Les vagues montantes les engloutissaient l'une après l'autre.

« Que faites-vous ? Revenez ! » cria-t-il.

Ils ne l'entendaient pas. Il assista, horrifié, à la disparition progressive des villageois. Abandonnant son épinette, il dévala le rocher aussi rapidement que possible, traversa à grands pas le sable dur, entra à son tour dans l'eau. Une vague violente s'abattit sur lui et faillit le renverser. Quand il se releva, les yeux emplis de sable et de sel, il ne repéra plus une seule silhouette au milieu de la surface noire de l'océan.

Il refusa énergiquement de croire ce qu'il avait vu. S'ébroua comme un chien mouillé pour reprendre ses esprits, pour sortir du cauchemar.

Courut jusqu'au bourg.

Pas une lumière ne brillait par les fenêtres, pas un bruit ne retentissait. Il parcourut plusieurs rues, entra dans quelques maisons où des bougies continuaient de brûler, se rendit sur la place centrale, animée d'habitude une grande partie de la nuit.

Personne.

Hors d'haleine, il revint sur la plage, mû par l'espoir insensé d'avoir été l'objet d'une farce ou d'une illusion.

Personne.

Seulement le doux sifflement du vent du large et le grondement régulier des vagues. L'une d'elles abandonna une forme claire sur la grève. Il s'en approcha et manqua défaillir en reconnaissant le corps sans vie et gonflé d'eau d'un petit garçon de quatre ans, appelé Tohorn.

Il pleura longtemps sur son peuple disparu, puis à l'abattement, à la culpabilité, succéda la colère.

La sirène.

Elle l'avait joué, elle l'avait envoûté, elle avait ensorcelé les siens à travers lui. Il reprit le chemin de sa maison et se précipita comme un fauve enragé sur la cage de fer.

Maërwlyn flottait, immobile, à la surface du bassin. Sa peau et les filaments déployés autour de sa tête se confondaient avec la nuit.

Morte.

Les larmes aux yeux, Kwan se souvint de la grâce magnifique de ses jeunes années. Son cœur s'était fermé après la mort d'Olbane, il avait recouvert le feu de l'inspiration des cendres de l'habitude, de la résignation et de la cupidité.

Le chant est le reflet de l'âme. Pour celui qui l'émet et pour celui qui le reçoit.

L'âme du barde était plus sombre que la nuit.

Césium 137

1^{re} publication
in *Nouvelles vertes*,
Thierry Magnier, 2005

« IL EST DÉFENDU de sortir les jours qui viennent, les enfants.

— Pourquoi, maman ?

— Les vents soufflent de l'ouest. Ils apporteront... vous savez bien... Césium 137. »

Maman avait toujours un peu de mal à prononcer le nom de l'ennemi invisible et terrible de l'humanité. Lorsque les vents chargés de pluie soufflaient pendant plusieurs jours, Césium 137 et son compère, Strontium 90, sortaient de leur antre et se répandaient dans l'air, dans les champs, dans les forêts, dans les ruines, dans tous les recoins du pays quarantain. Personne ne les avait jamais rencontrés en vrai, mais chacun pouvait constater les traces de leur passage : les vieillards et les nourrissons mouraient par dizaines, les femmes enceintes faisaient des fausses couches, les nouveau-nés, animaux et humains, se présentaient avec une tête ou un membre supplémentaire, une peau maculée de taches noires, un corps plus allongé qu'une brindille ou plus rond qu'une pomme de terre... Parfois, on n'arrivait même pas à savoir si les bébés étaient des garçons ou des filles. Les « ni-nis », comme on les surnommait, ne vivaient en général pas longtemps. C'était mieux dans le fond : les habitants du pays quarantain n'aimaient pas contempler trop longtemps les images cruelles de leur malédiction. Bien sûr qu'on pleurait quand on jetait leurs corps inertes dans l'incinérateur, mais on se sentait soulagés, pour eux et pour leurs familles.

« Ce... soir ? »

Andra leva un regard effrayé sur son grand frère Joz. Maman venait de sortir de leur terrier pour aller chercher les rations alimentaires.

« Mais maman a dit que...

— C'est le moment où jamais. Puc nous attend.

— Elle va s'inquiéter.

— Tu viens avec nous ou pas ? »

Joz aurait treize ans à la prochaine saison du grand soleil. Il se prenait déjà pour un grand avec son mètre soixante-dix et sa voix qui devenait de plus en plus grave. Il appartenait au clan des « lisses », ceux qui étaient nés sans cheveux ni poils, hormis les longs cils rêches qui bordaient ses yeux brun doré. Âgée de dix ans, Andra était, elle,

pourvue d'une chevelure fournie, voire exubérante, mais Césium 137 s'était penché sur son berceau pour lui retirer deux doigts aux deux pieds et à la main gauche. Elle aurait tant aimé avoir des pieds et des mains plus fournis : quatre ou cinq ongles peints, c'est quand même plus joli que trois.

« Alors ? » s'impatienta Joz.

Andra finit par acquiescer d'un hochement de tête. La curiosité et la peur de passer pour une trouillardarde furent plus fortes que la consigne maternelle. Elle n'aimait pourtant pas savoir maman inquiète. Papa avait succombé à la maladie des taches cinq ans plus tôt. Les fleurs sombres sur sa peau avaient fini par ne former plus qu'une immense croûte brune. Il s'était éteint à l'issue d'une longue agonie, et Andra gardait de lui le souvenir de son visage enfin apaisé au creux de l'oreiller.

« On y va », dit Joz.

Ils gagnèrent le haut des terriers, reliés les uns aux autres par d'étroites et longues galeries étayées par des poutres vermoulues. Ils n'y croisèrent pas un adulte ni un enfant : quand venait la saison des vents de pluie, les familles du pays quarantain restaient confinées dans leurs terriers et attendaient le retour des jours meilleurs pour s'aventurer à la surface.

Muni d'un sac de provisions et de matériel, Puc les attendait en haut de l'escalier en colimaçon qui reliait le monde souterrain à la surface. Andra le trouvait séduisant avec ses grands yeux bleus et son sourire éclatant. Il n'avait qu'un bras, le droit, mais c'était le plus beau bras qu'on puisse imaginer, élégant, musclé, agile. Il devait également s'arrêter tous les quarts d'heure pour reprendre son souffle ou vomir de la bile. Il faisait partie de l'immense majorité des quarantains au cœur et au foie fragiles. Andra s'en moquait : elle s'imaginait très bien vivre en sa compagnie jusqu'à la fin de leurs jours.

« Andra, elle pétait de trouille ! ricana Joz.

— C'est pas vrai ! protesta la fillette, le regard vissé dans celui de Puc. J'voulais pas que maman s'inquiète, c'est tout. »

Puc marqua un temps de silence avant de déclarer d'un air grave :

« Ma mère, elle dit toujours que c'est une épreuve terrible d'avoir des gosses dans le pays quarantain, parce qu'ils peuvent vous être enlevés à tout moment. »

La pluie se mit à tomber lorsqu'ils s'élancèrent en direction de l'ouest. Andra se serait fait hacher sur place plutôt que de l'avouer, mais elle crevait de peur. Quelle idiote d'avoir accepté, par défi (pour plaire à Puc, surtout), de s'introduire dans l'ancre maléfique de Césium 137 ! C'était Joz qui en avait eu l'idée, évidemment : puisque Césium 137 sortait les jours des vents d'ouest, il n'y avait pas de meilleur moment pour explorer la caverne où il habitait.

« Quel intérêt d'aller se fourrer là-dedans ? avait objecté Puc (excellente question, la même qu'aurait posée Andra).

— Ben, sur place, on trouvera peut-être le moyen de vaincre la malédiction », avait argumenté Joz.

Comment résister à la perspective de devenir les héros du pays quarantain ? Joz et Puc, convaincu, avaient donc résolu de mettre leur projet à exécution le plus tôt possible. Un truc de guedin, ouais ! avait persiflé Andra. Mais une fille de dix ans n'avait aucune chance d'être entendue par deux garçons de douze ans (bientôt treize). Comme elle avait juré de ne rien dire aux grands, elle était devenue leur complice et avait décidé de les accompagner.

Elle le regrettait. Sa terreur augmentait au fur et à mesure que s'abaissait la lumière du jour. D'après Puc, qui avait étudié une vieille carte du pays quarantain chez son oncle, ils en avaient pour deux jours de marche.

« Et si les vents s'arrêtent avant ? demanda Andra. Si Césium revient chez lui pendant qu'on y est ? »

Puc leva un regard inquiet vers le ciel :

« Y en a au moins pour dix ou douze jours de pluie. Enfin, j'espère. »

Joz lui-même n'avait pas l'air très tranquille depuis qu'ils avaient perdu de vue le poteau qui marquait l'entrée des terriers. Leurs vêtements détrempés leur collaient à la peau. Ils s'arrêtèrent sous un gigantesque chêne jaune dont les ramures les protégeaient en partie de la pluie. Puc vomit une première fois, à genoux sur la mousse, se releva plus pâle que sa veste de coton blanc, tira de son sac un couteau et une boule de pecté qu'il mâcha d'un air pensif.

« Faut qu'j'en mange une tout de suite après avoir vomi, expliquait-il à Andra. Paraît que ça me fait du bien. »

Les hommes partaient régulièrement dans le pays quarantain et en revenaient avec de grandes quantités de boules de pecté qui poussaient, disaient-ils avec un grand rire, dans de drôles d'arbres tombés du ciel. Petits et grands en mangeaient à chaque repas : elles permettaient, selon les anciens, de lutter contre les envoûtements maléfiques des démons Césium et Strontium.

Puc en proposa une à Andra :

« T'en veux ? C'est moi qui suis chargé de la bouffe. »

Elle la refusa, le ventre noué, incapable d'avaler quoi que ce soit. Avec le couteau, ils taillèrent des bâtons dans les branches mortes et repartirent à la première accalmie. La nuit les surprit au beau milieu d'une zone morte, une plaine couleur de cendres où ne poussait plus un arbre, plus un brin d'herbe. Ils déployèrent la bâche dont s'était muni Puc et confectionnèrent une tente à l'aide des trois bâtons glissés dans les œilletons. Un abri rudimentaire mais suffisant pour les protéger

de la pluie. Ils mangèrent des boules de pecté et s'allongèrent à même le sol, bercés par le crépitement des gouttes sur le plastique de la bâche. La peur et le froid empêchèrent Andra de trouver le sommeil, et aussi le remords d'avoir désobéi à maman, de lui causer de l'inquiétude. Les deux garçons ne dormirent pas davantage à en croire leurs mines chiffonnées et leurs yeux bouffis le lendemain matin. Ils mangèrent chacun deux boules de pecté, assis sous la bâche, les yeux perdus dans l'immensité grise qui les entourait.

« Y a rien d'autre à bouffer ? grogna Joz.

— J'ai des barres, des biscuits et aussi des fruits secs, répondit Puc. Mais j'les garde pour plus tard. »

Puc s'était chargé du ravitaillement parce que son père, en tant que responsable des vivres, gardait en permanence sur lui la clef de la réserve. Il avait suffi à Puc de la lui piquer pendant son sommeil et de récupérer, en pleine nuit, des rations, une bâche, un couteau et une lampe.

« Mon père dit que c'est grâce aux pectés qu'on survit, reprit Puc.

— Peut-être, mais j'commence à en avoir ras le bol ! » maugréa Joz.

Si l'un d'eux avait proposé de retourner aux terriers, sûr que les deux autres auraient sauté sur l'occasion, mais, comme personne ne voulait passer pour un dégonflé, ils plièrent la bâche et repartirent en direction de l'ouest.

Ils marchèrent toute la journée sous une pluie battante. Jamais ils ne s'étaient aventurés aussi loin dans le pays quarantain. Au sortir de la zone morte, ils franchirent une forêt touffue, irrespirable. Les troncs et les branches basses des arbres se couvraient d'énormes sphères pendantes dont certaines, éclatées, libéraient un liquide blanchâtre et collant. Ils s'enfoncèrent ensuite au milieu de collines habillées d'une herbe jaune, rêche, et d'une multitude de fleurs brunes à l'aspect menaçant.

« Des bisemortes, s'écria Puc. Faut surtout pas y toucher ! Mon père dit qu'une fois qu'elles se collent à la peau, on ne peut plus s'en débarrasser et qu'elles finissent par vous empoisonner le sang. Vérifiez qu'y a pas de trou dans vos godasses. »

Il y avait évidemment des trous dans les baskets d'Andra, usées jusqu'à la corde. Alors Puc et Joz découpèrent des bandes de tissu dans leurs propres vêtements, les nouèrent autour des chaussures de la fillette et les fixèrent avec les bouts de cordes qui pendaient aux œillets de la bâche. Ils avancèrent toute la journée les yeux rivés au sol, s'appliquant à éviter les bisemortes, par endroits si serrées qu'elles formaient un véritable tapis d'un brun luisant presque noir. Une fois, Andra buta sur une pierre tapie sous la mousse et faillit s'étaler dans les fleurs, mais Joz eut le réflexe de la saisir par le bras et de la

maintenir debout.

« Dans certains cas, vaut mieux avoir deux bras plutôt que des cheveux ! » commenta Puc. Il fixa Andra avec l'un de ces sourires charmeurs dont il avait le secret. « Enfin, c'est encore mieux quand on a la chance d'avoir les deux.

— C'est encore loin ? s'impatienta Joz.

— On devrait bientôt tomber sur... » Puc s'interrompit pour se pencher sur le côté et vomir. Il s'essuya les lèvres d'un revers de main et avala une boule de pecté avant d'ajouter : « Loire... »

Ils ne tardèrent pas en effet à distinguer Loire qui, telle une couleuvre géante, déroulait ses anneaux gris entre les collines pelées et les ruines d'une ancienne cité. L'immense cours d'eau effraya et fascina Andra. Les anciens disaient que les armées des démons s'étaient cachées dans son lit pour tromper les hommes, puis qu'après le grand cataclysme ils en étaient sortis pour se répandre dans l'air. Césium 137 et son compère, Strontium 90, avaient ensuite remporté la bataille farouche qui avait opposé les démons et s'étaient définitivement installés en pays quarantain. Les anciens ajoutaient que les deux tyrans perdraient la moitié de leur force au bout de vingt-cinq mille ans. En attendant ce jour lointain et glorieux, les hommes devaient se débrouiller pour déjouer leurs ruses.

Andra ne pouvait s'empêcher de trouver belles Loire et ses boucles nonchalantes, sa surface lisse, paisible, parsemée de taches ocre. Elle peinait à imaginer que cette eau enchanteresse avait un jour accueilli les ennemis mortels des hommes. Curieusement, plus elle approchait de l'ancre de Césium 137, et plus sa peur la désertait, comme de vieux vêtements s'en allant en lambeaux. L'excitation de la découverte l'emplissait maintenant tout entière. C'était la même chose pour les deux garçons, qui n'avaient pas assez de leurs yeux pour contempler les ruines étalées sur les deux rives, le pont majestueux dont il ne restait qu'une arche, les reflets des bâtiments éventrés sur le miroir du fleuve assombri par les nuages et piqueté de gouttes éparses. Andra se rendit compte avec effroi qu'elle avait déjà oublié son existence d'avant, maman, le terrier, les galeries, les copines...

« Là-bas... »

Puc désignait une grande cheminée dont le sommet dominait les crêtes arrondies des collines.

« L'ancre de Césium. »

Les lèvres de Joz s'étirèrent en une moue dubitative.

« Comment tu le sais ?

— D'après les anciens, il y a deux grandes cheminées au-dessus de son ancre.

— J'en vois qu'une.

— L'autre est peut-être un peu plus loin. Ou moins haute. Faudrait

aller voir. »

La cheminée n'était pas aussi proche qu'ils ne l'avaient cru. Il leur fallut encore longer une demi-journée la berge de Loire, retardés par Puc qui devait s'arrêter régulièrement pour vomir, reprendre son souffle ou apaiser les battements de son cœur. Ils traversèrent d'autres ruines, moins étendues. Les monticules de gravats et de pierres disparaissaient parfois sous des plantes grimpantes aux larges feuilles dentelées et aux tiges hérissées d'épines. Elles ressemblaient de loin à des barbelés enchevêtrés et ne donnaient vraiment pas envie de s'y frotter.

Ils ne réussirent pas à toucher au but avant la tombée de la nuit. Ils se réfugièrent dans une mesure en pierre dont la toiture à peu près intacte les dispensa de monter leur abri. Ils s'y étaient installés depuis moins de dix minutes quand Andra poussa un hurlement.

« Là ! Une bête ! »

Et pas une petite. La chose qui remuait occupait tout un coin de l'abri.

« La lampe ! » glapit Joz.

Puc alluma la lampe, dont le rayon dévoila, allongé sur une litière de brindilles, un énorme animal au poil noir, luisant, aux pattes griffues, aux yeux cruels et à l'immense queue nue.

« Un... rat ! déglutit Joz. Un rat géant ! Fichons le camp ! »

Par chance, leur masse rendait les rats géants patauds et lents. Silencieux, sournois, ils essayaient de surprendre leurs proies pendant leur sommeil. Quand ils y parvenaient, ils pouvaient dévorer un homme en moins de dix minutes.

« Y en a peut-être d'autres, murmura Joz, pas très fier lui non plus.

— Faut qu'on se planque dans un endroit haut, suggéra Puc. Là où ils peuvent pas grimper. »

À la lueur de la lampe, ils dénichèrent une sorte de grande pierre plate au sommet d'un éboulis. Là, ils grignotèrent quelques fruits secs, burent une gorgée d'eau à la gourde et tirèrent directement la bâche sur eux avant de s'allonger à même la surface dure. Andra, qui n'avait jamais vu de rat de sa vie, trembla d'épouvante une grande partie de la nuit. Ils restèrent jusqu'à l'aube suspendus aux craquements, aux hurlements et aux grincements peuplant les ténèbres. Les vents, redoublant de violence, les contraignirent à s'agripper fermement à la bâche pour l'empêcher de s'envoler.

Il ne restait de l'autre cheminée qu'un moignon noirci aux bords en dents de scie. Entre les deux gigantesques constructions béait une cavité de plusieurs dizaines de mètres de profondeur dont le fond s'emplissait d'une eau boueuse hérissée par les gouttes de pluie. Les vêtements d'Andra n'avaient pas eu le temps de sécher au cours de la

nuît, et leur humidité déclenchait sur sa peau des salves répétées de frissons – à moins que ce ne fût toujours la peur du rat.

Un peu plus loin, se dressaient les vestiges de bâtiments assaillis par une végétation serrée et noire. Un silence chargé de menaces pesait sur les lieux.

« L'ancre de Césium, chuchota Puc.

— Par où on entre ? » souffla Joz.

Puc haussa les épaules. Sa pâleur, la crispation de ses traits et la teinte plus sombre de ses yeux alarmèrent Andra. La vie des quarantains fragiles du foie et du cœur pouvait s'interrompre à tout moment, comme la flamme d'une bougie soufflée par un courant d'air.

« Par là, peut-être... »

Joz pointait le bras en direction d'une ouverture sur la base arrondie de la cheminée intacte.

« Attendons que Puc reprenne des forces », suggéra Andra.

Puc lui manifesta sa reconnaissance d'un sourire. Le vent poussait un troupeau de nuages noirs pressés au-dessus des collines. Bien que n'ayant pas faim, ils se forcèrent à manger des pectes et à boire un peu d'eau avant de dévaler la colline qui descendait en pente douce vers la cheminée. À mesure qu'ils s'en approchaient, la construction se dévoilait dans toutes ses dimensions, dans tout son gigantisme. Ils se sentaient de plus en plus minuscules. S'il était à l'image de son ancre, Césium 137 était plus redoutable, plus effrayant encore que ne le proclamaient les légendes. Ils ralentirent le pas en arrivant au pied de la cheminée et s'engagèrent dans l'escalier qui conduisait à l'ouverture. Le silence de plus en plus épais, de plus en plus menaçant absorbait le bruit de leurs pas et le souffle rauque de Puc.

L'ancienne porte métallique arrachée de ses gonds gisait, gondolée, rouillée, sur le sol. Ils hésitèrent avant de s'engager dans l'ouverture.

« T'es sûr et certain qu'il est pas là ? »

Joz avait posé sa question à voix basse. Sa lèvre inférieure blanchissait sous la pression continue de ses dents.

« Les vents d'ouest continuent de souffler, dit Puc. Césium rentrera pas de sitôt. Qu'est-ce que t'en penses, toi, Andra ? »

Flattée que Puc lui demande son avis, Andra afficha un air déterminé.

« Puisqu'on est là, autant aller jusqu'au bout, non ? »

Puc hocha la tête et fut le premier à se glisser dans l'ouverture, suivi d'Andra et Joz. À l'intérieur de la cheminée régnaient des ténèbres profondes. Le rayon de la lampe révéla des enchevêtrements de poutrelles métalliques, des cloisons affaissées, des armoires défoncées, des papiers éparpillés, divers objets que les intrus furent incapables d'identifier.

À force d'explorer le fouillis, ils dénichèrent un passage, un couloir

dégagé qui débouchait quelques mètres plus loin sur une pièce au plafond bas meublée d'une table ronde et de chaises renversées. L'autre de Césium ressemblait furieusement à un terrier quarantain, le gigantisme en plus.

« Là ! » hurla Andra.

Elle montrait d'un index tremblant la silhouette claire qui venait de faire son apparition au fond de la pièce.

« Cé... Césium ! » s'exclama Joz.

Il lâcha son bâton, voulut reculer vers l'entrée du couloir, se prit les pieds dans un amoncellement d'objets, s'affala de tout son long sur le sol. Le temps qu'il se relève, fou d'épouvante, un rayon puissant s'alluma et emprisonna les trois visiteurs dans son halo étincelant. Ils restèrent éblouis, pétrifiés, incapables de bouger, comme des rongeurs hypnotisés par l'œil d'un reptile. Une voix s'éleva tout près d'eux, plus puissante qu'un coup de tonnerre. Cette fois, Andra en avait la certitude, ils allaient être punis de leur audace, ils ne reviendraient jamais dans les terriers. Elle ne se désolait pas de sa disparition prochaine, les quarantains étant habitués depuis leur plus jeune âge à vivre en compagnie de la mort, elle regrettait amèrement de partir sans avoir eu le temps d'embrasser sa mère. La voix tonna une deuxième fois, un peu moins puissante. Andra crut reconnaître quelques mots dans le flot sonore accompagné de crachotements.

« ... fichez... réacteur... enfants... »

À l'issue d'une série de grésillements, de déclics, la voix retentit encore, nettement moins forte.

« Qu'est-ce que vous fichez dans ce réacteur, les enfants ? »

Ce fut Andra qui recouvra la première l'usage de la parole.

« Vous... vous êtes le démon Césium 137 ? »

Il se passa un temps de silence avant qu'un rire n'éclate et que le rayon étincelant tremble légèrement.

« Le césium 137, un démon ? s'étonna la voix. C'est juste un radionucléide, une saloperie qui provoque des malformations congénitales, des trous dans les reins et des cancers variés. »

Les trois visiteurs ne comprenaient pas tout, et même pratiquement rien, mais l'intonation de la voix, plutôt amicale, les rassurait. Ils distinguaient, de l'autre côté de la source lumineuse, la silhouette claire qui se tenait à moins de cinq mètres.

« Vous vivez dans la zone irradiée ?

— La zone irradiée ? s'étonna Puc. Là où on habite, ça s'appelle le pays quarantain. »

Nouveau temps de silence.

« Oui, bien sûr, quarantain comme quarantaine, dit la voix. Après l'explosion du réacteur, la zone a été bouclée sur un rayon de quatre cents kilomètres. Bon Dieu, je ne pensais pas... je ne pensais pas... »

La voix s'interrompt, comme étranglée par la tristesse.

« C'est quoi un radiocléide ? demanda Andra.

— Radionucléide. Des isoto... enfin des particules si petites qu'on les respire et qu'on les mange sans les voir. Une fois dans le corps, elles provoquent des maladies mortelles, des malformations...

— C'est pour ça que j'ai que trois doigts aux pieds et à une main ? Pour ça que Joz n'a pas de cheveux ? Pour ça qu'il manque un bras à Puc et qu'il arrête pas de vomir ? »

La voix ne répondit pas tout de suite.

« Ça s'est passé il y a cent quarante ans, reprit-elle, toujours imprégnée d'une tristesse infinie. Je suis surpris de trouver des êtres vivants. Nous avons continué à parachuter de la pectine, mais nous pensions que c'était une mesure dérisoire, que la zone était complètement déserte.

— C'est parce qu'on vit dans les terriers, expliqua Puc. Sous terre, les démons ne peuvent pas nous atteindre. Nos pères disent qu'ils ramassent les boules de pecté des arbres tombés du ciel.

— La pectine est censée réduire l'absorption de radionucléides, de particules toxiques si vous préférez. Mais avec les milliards et les milliards de becquerels qui polluent la zone...

— Des becque... quoi ? croassa Joz.

— Becquerels, l'unité de mesure de la radioactivité. Sortons du réacteur : vous respirerez un peu moins de saloperies et nous serons mieux pour parler, d'accord. »

Balthazar leur raconta qu'il était le premier à descendre dans la zone contaminée depuis cent quarante ans. Il parlait au travers d'un micro dont il pouvait régler le son. Sa combinaison était faite d'un matériau souple, tout nouveau, qui l'isolait de la radioactivité (c'est comme ça qu'il appelait la malédiction des démons). On apercevait son visage derrière son masque transparent teinté de jaune, son visage aux traits fins et réguliers, un visage qui semblait venir d'un autre monde, appartenir à une autre espèce. Le réacteur nucléaire (l'autre nom de l'ancre du démon) avait explosé une nuit de juin 2008, on ne savait pas pourquoi, peut-être une action terroriste, peut-être l'usure, peut-être une négligence humaine... Le gouvernement de l'époque avait immédiatement bouclé la zone irradiée en espérant que les vents ne disperseraient pas trop le nuage nucléaire (les démons échappés de leur ancre). Balthazar leur montra un compteur qui, lorsqu'il pressait le bouton sur le côté, émettait d'affreux crépitements. Ça signifiait que le pays de la quarantaine n'était pas habitable pour les gens comme lui. Et qu'il resterait interdit aux autres hommes sans doute pendant des millénaires. Déjà, avec sa combinaison protectrice, son masque et l'air pur qu'il avait emmené avec lui, il n'était pas certain à cent pour

cent de revenir indemne de son expédition. Il se déclarait en tout cas très heureux de converser avec des quarantains. Parfois des larmes coulaient de ses yeux tandis qu'il s'emportait contre la folie des hommes. Il leur affirma qu'ils n'avaient pas à craindre les démons et qu'ils devaient suivre les sages conseils de leurs parents : rester le plus possible sous terre pour éviter de respirer de trop grandes quantités de radionucléides (Andra adorait ce mot). En fin d'après-midi, alors que les nuages se déchiraient et révélaient un ciel bleu sombre, un grondement déchira le silence, puis, après que Balthazar eut échangé quelques mots avec un invisible interlocuteur, une sorte de cage descendit des hauteurs et vint flotter à quelques mètres de lui, soutenue par une chaîne. Visiblement ému, il souhaita bon courage à Andra et aux deux garçons avant de s'y installer et de s'agripper aux barreaux. La cage s'éleva tout doucement et disparut dans les airs. Le grondement s'estompa.

« Alors, comme ça, on peut pas lutter contre Césium 137, soupira Joz après un interminable moment de mutisme. On peut pas combattre l'air qu'on respire ni l'eau qu'on boit. »

Il paraissait déçu : il avait sans doute prévu de défier le démon comme les chevaliers des temps anciens se mesuraient aux dragons.

« Oui, mais, maintenant qu'on sait, on aura plus la trouille, rétorqua Puc. On n'est pas des maudits, seulement les descendants de ceux qui ont eu la malchance d'habiter dans le coin.

— Ben, si ça c'est pas une malédiction, je sais pas ce qu'il te faut, grogna Joz.

— Moi, je le trouve gentil, Balthazar, dit Andra. J'espère qu'on le reverra. On devrait retourner aux terriers maintenant. On a pas mal de trucs à raconter. »

Ils se remirent en chemin le cœur léger, en direction de l'est. Ils avaient l'impression d'être poussés et soulevés par le vent. Ils coururent entre les collines en semant leurs grands éclats de rire dans le silence crépusculaire. À aucun moment Puc ne s'arrêta pour reprendre son souffle ou apaiser les battements de son cœur.

L'Autre...

1^{re} publication
in *Magiciennes et sorciers*,
Mnémos, 2010

LA VIEILLE LABEHAUT traversa en claudiquant la rue principale arrosée de lumière pâle par le soleil levant. Elle saluait d'un geste de la main les villageois qui discutaient sur le pas de leur porte ou vaquaient à leurs occupations matinales. Ils lui répondaient d'un hochement de tête, personne ne commettant l'erreur de s'approcher d'elle : pas envie d'être emporté par le flot de ses imprécations ou frappé par son haleine méphitique.

En revanche, Hilde, la veuve, qui sortait de la boulangerie au moment où Labehaut s'apprêtait à y entrer, ne put couper à une conversation en tête-à-tête.

« Comment allez-vous, dame Labehaut ?

— Pas très bien. Et toi, Hilde ? »

La veuve, qui avait pourtant d'excellents motifs de se plaindre, n'eut pas le temps de répondre.

« Mes os me font souffrir, mes jambes me portent avec misère, je ne dors plus, je rends chaque matin de la bile noire... » La vieille se pencha en avant pour ajouter, d'un air mystérieux : « Le mal est en moi. »

Hilde aurait pu rétorquer que ces symptômes étaient tout à fait normaux pour une femme qui s'avavançait à grandes enjambées vers ses cent ans ; elle se contenta de se détourner pour éviter de prendre de plein fouet l'haleine de son interlocutrice : les mauvaises langues du village prétendaient que Labehaut buvait chaque matin un bol de purin.

« Le mal, répéta la vieille femme en ratatinant encore son visage infiniment plissé. Et le mal, il n'est pas venu tout seul.

— Que voulez-vous dire, dame Labehaut ? »

La vieille femme se rapprocha encore de la pauvre veuve qui, bloquée par la porte vitrée de la boulangerie, ne put reculer davantage.

« Depuis que... enfin, tu sais, depuis qu'elle est arrivée, l'Autre. »

Comme tout villageois, Hilde savait pertinemment de qui on parlait quand on disait l'Autre.

« Elle m'a jeté un sort, pour sûr. J'étais en bonne santé avant qu'elle vienne s'installer par chez nous. »

La veuve brassa l'air d'un mouvement de main.

« On ne peut pas accuser sans preuve. »

Labehaut retroussa la manche de sa robe noire et dénuda son avant-bras.

« Et ça, c'est pas une preuve ? »

Hilde eut un haut-le-cœur lorsqu'elle découvrit les plaies purulentes qui couraient entre les veines saillantes de la base du poignet à la saignée du coude de la vieille femme. Ravie de son effet, Labehaut se garda de préciser que, la veille, elle avait plongé le bras dans un buisson d'épines toxiques en tentant de récupérer un vieux tablier tombé de son fil à linge. Elle rabattit la manche de sa robe et écarta sa vis-à-vis pour entrer dans la boulangerie.

« Bonne journée, Hilde. »

La veuve se remit en chemin, soulagée de respirer de nouveau l'air frais et pur du matin. Elle décida, avant de rentrer chez elle, de rendre une visite à sa meilleure amie, Vorina, dont la maison à la façade blanche et aux volets rouges se nichait au fond d'une venelle boueuse.

La ronde et rousse Vorina l'accueillit avec sa jovialité coutumière, son dernier-né au sein. Une naissance qui avait attisé des braises de dépit dans le cœur et le ventre de Hilde. Après que la mauvaise fièvre eut emporté son mari, elle avait jeté son dévolu sur Nando, le mari de Vorina, mais, depuis près de deux ans, ce dernier refusait de réchauffer son lit en prétextant des douleurs au bas-ventre. Or la naissance de cet enfant montrait que les prétendues douleurs ne l'avaient pas empêché de féconder sa femme. Âgé d'à peine deux mois, le nourrisson tétait avec une avidité d'ogre le sein blanc et criblé de taches de son de sa mère.

« Qu'est-ce qui t'amène, Hilde ? »

— Le plaisir de te souhaiter le bon jour et aussi de voir comment pousse ton dernier. »

Vorina caressa du dos de la main la joue de la visiteuse.

« Tu es encore jeune et douce, Hilde. Il n'est pas trop tard pour faire des enfants. »

— Je n'intéresse pas les hommes qui me plaisent, répondit Hilde d'un air sombre. À croire que je suis victime d'une malédiction... D'ailleurs... »

Vorina la pria de s'asseoir et, tout en veillant à ne pas déranger le nourrisson, se laissa elle-même choir dans un fauteuil au cuir craquelé.

« D'ailleurs ? »

— Depuis que... l'Autre s'est installée au village, j'ai l'impression que mon charme n'agit plus. »

La curiosité écarquilla les yeux clairs de Vorina.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

— Je me demande... si elle ne m'a pas jeté un sort ! »

Vorina hochait la tête. Elle s'abstint de rappeler à sa chère amie qu'elle n'était plus aussi jeune ni aussi séduisante qu'elle le croyait, qu'elle vieillissait de la même façon que sa mère, la redoutable Brunelle : rides de plus en plus profondes sur le front et aux coins des joues, traits de plus en plus durs, assèchement inexorable, vertigineux, du corps et de l'âme.

« Tu crois vraiment ? »

— Depuis qu'elle est là, tout va plus mal, tu n'as pas remarqué ? »

Vorina réfléchit, bouche entrouverte : le village n'allait ni mieux ni plus mal qu'avant l'arrivée de l'Autre.

Quoique.

« Maintenant que tu le dis... »

Hilde et Vorina échangèrent une poignée de banalités jusqu'à ce que la veuve prenne congé après avoir embrassé son hôtesse sans lui avouer qu'aucun autre homme ne l'intéressait pour l'heure que son mari, Nando.

Vorina coucha son fils à l'issue de la tétée. Nando était parti couper du bois, ses autres enfants jouaient dehors, les plus jeunes sous la surveillance des plus âgés, elle disposait donc d'un peu de temps. Elle sortit de la maison et, après avoir vérifié que personne ne déambulait dans la venelle, elle se dirigea vers l'atelier de Holber le menuisier.

Penché sur son établi, il rabotait une planche avec la même délicatesse qu'il déployait pour caresser la peau de Vorina. Elle avait cru le surprendre, mais, comme à chaque fois, il se retourna avant qu'elle n'ait eu le temps d'arriver jusqu'à lui. Il l'accueillit par un sourire, puis il lança, à travers la vitre, un coup d'œil machinal en direction de sa demeure.

« Pas la peine, tu sais bien que ta chère Ganahède est partie voir sa mère. »

Il hochait la tête : Ganahède, son épouse légitime, rendait visite à sa mère chaque jeudi. Elle partait tôt le matin et ne revenait qu'à la nuit tombée. Le petit dernier de Vorina avait été conçu un jeudi. Bizarre, d'ailleurs, que Nando n'eût pas remarqué la ressemblance, pourtant flagrante, entre le nouveau-né et le menuisier. Son mari ne l'avait pas honorée depuis bientôt un an et demi, des brûlures vives au bas-ventre l'empêchant de remplir son devoir conjugal, mais Vorina avait réussi à le persuader que l'enfant avait été conçu lors de leur dernier rapport. Coïncidence troublante : l'Autre était arrivée au village un an et demi plus tôt.

« Tu n'es pas prudente, Vorina, murmura Holber. Les enfants pourraient nous surprendre. »

Elle aimait à la folie ses mains larges, sa chevelure bouclée, ses lèvres charnues, son cou et son torse puissants. Elle jeta un bref regard

par-dessus son épaule avant de poser ses lèvres sur celles de son amant.

« Je me disais, tu sais, pour le bébé : il n'est pas venu tout seul...

— Ah bon ? »

Holber se rappelait très bien qu'ils n'avaient pris aucune précaution, qu'il ne s'était pas retiré à temps et que, par conséquent, l'enfant était le fruit tout à fait naturel de leur imprudence.

« Si cet idiot de Nando savait calculer, il comprendrait tout de suite qu'il n'est pas le père. Et puis je sortais à peine de mes menstrues. Je crois qu'on nous a jeté un sort.

— Qui s'amuserait à faire de genre de choses ? Et dans quel but ? »

Vorina dégrafa deux boutons de son corsage, espérant que les mains d'Holber s'empareraient de ses seins. Il ne bougea pas, les sourcils froncés.

« Eh bien, l'Autre...

— L'Autre ? Quel intérêt y trouverait-elle ?

— Nuire à notre réputation. Semer la zizanie dans nos familles. »

Holber pensa qu'il n'y avait besoin de personne pour semer la zizanie dans le village. Les habitants s'en chargeaient tout seuls. Hilde, par exemple, n'avait pas attendu très longtemps après son veuvage pour séduire Nando : le menuisier les avait surpris un soir de pleine lune couchés le long d'un buisson. Ils n'avaient pas remarqué sa présence, trop affairés à s'embrasser et se chevaucher. La découverte de leur forfait l'avait autorisé à entretenir une liaison sans remords avec Vorina. Les bras de sa plantureuse voisine le consolaient de ses déboires avec son épouse Ganahède, devenue laide et acariâtre ces derniers temps.

« Il y a sans doute du vrai dans ce que tu racontes, murmura Holber. Il me semble aussi que les gens ont changé. »

Vorina émit un gloussement en forme d'acquiescement et fit sauter deux boutons supplémentaires de son corsage. Ses seins lourds jaillirent hors de l'étoffe comme des démons et se plaquèrent avidement contre le torse du menuisier. Allez donc résister à une telle offrande ! Il ne résista pas.

Comblée, Vorina repartit chez elle sans lui confier qu'elle avait utilisé tous ses sortilèges de femme pour avoir un enfant de lui.

Holber se remit à la tâche jusqu'à ce qu'Atmir, le cordonnier, n'entre à son tour dans l'atelier. Il avait commandé une grande table au menuisier et venait s'informer de l'avancement du travail : il recevait une partie de sa famille à l'occasion du mariage de son fils aîné et il fallait qu'elle soit prête d'ici une dizaine de jours.

Holber et le visiteur bavardèrent un moment avant d'entrer dans le vif du sujet :

« Tu auras fini la table à temps, Holber ?

— Je n'ai qu'une parole, Atmir.

— Bien sûr, bien sûr... Comment va Ganahède ?

— Elle est partie voir sa mère comme tous les jeudis. »

Atmir se frotta le menton, hésitant visiblement à continuer.

« Certains disent... qu'elle est malade. »

Holber posa son rabot et releva la tête. Des particules de sciure volèrent dans les rayons de lumière qui tombaient en oblique dans son atelier.

« C'est pas qu'elle est malade, on dirait qu'elle dépérit de l'intérieur. Ça ressemble à une... (il se pencha vers son interlocuteur pour ajouter, à voix basse :) malédiction. »

Atmir hocha la tête d'un air entendu. Le bruit courait que Ganahède souffrait plutôt des infidélités de son mari. Le petit dernier de la belle Vorina, par exemple, ressemblait comme deux gouttes d'eau au menuisier – seul Nando ne s'en était pas encore aperçu. Mais, à bien y réfléchir, la décrépitude soudaine de Ganahède, une femme connue pour son caractère et son courage, ne pouvait pas être due aux seules frasques d'un époux volage.

« Ça a commencé quand l'Autre est arrivée, ajouta Holber, toujours sur le ton de la confidence. Elle n'est pas la seule à en avoir été victime.

— Sûr que non, approuva le cordonnier. Il faut que je m'en retourne à mes chaussures maintenant. Quand penses-tu pouvoir me livrer la table ?

— Dans quatre ou cinq jours. Je demanderai au forgeron de me prêter sa charrette pour te l'emmener. »

Sur le chemin du retour, Atmir croisa Élix, le beau parleur, « le poète » gloussaient les femmes, « le vaurien » marmonnaient les hommes. On ne savait pas très bien de quoi il vivait, de la fortune léguée par ses parents peut-être (mais ils avaient vécu comme de pauvres gens jusqu'à leur mort). Certains affirmaient qu'il avait trouvé un trésor, d'autres qu'il soutirait de grosses sommes d'argent à ses nombreuses maîtresses. Quoi qu'il en fût, on ne le voyait jamais se tuer à la tâche. Il avait réussi à gagner la confiance et la protection de Thébal, le feronnier, qui occupait la fonction de bourgmestre. Toujours bien mis de sa personne, il se parfumait d'essences rares achetées aux colporteurs venus du lointain Orient. Comme sa délicatesse et ses manières compensaient un physique malingre, les autres hommes n'aimaient pas voir leurs femmes ni leurs filles tourner autour de lui. Atmir aurait d'habitude passé son chemin, mais, ce jour-là, il engagea la conversation avec le vaurien.

« Quoi de neuf, Élix ?

— La vie continue son bonhomme de chemin, répondit le poète. Et

avec elle son cortège de petits maux qui s'accroissent avec l'âge.

— Tu n'es pourtant pas bien vieux. »

Élix ne confessa pas qu'il atteindrait les soixante ans au cours de l'été. Il paniquait à l'idée d'entrer dans ce crépuscule solitaire qu'on appelle la vieillesse. Il constatait que les femmes du village étaient de moins en moins sensibles à son charme et tournaient leur attention vers des hommes plus frustes, mais plus jeunes, que lui.

« Il ne s'agit sans doute que des conséquences de ma fièvre de l'hiver dernier », précisa-t-il avec un sourire.

Son interlocuteur observa quelques secondes d'un silence soucieux.

« Cette fièvre, elle ne t'est pas venue de façon bizarre ? »

Élix se demanda ce que cherchait à lui faire comprendre le cordonnier. Il s'était déjà étonné qu'Atmir vienne lui adresser la parole : il ne lui avait jamais donné à réparer ses chaussures.

« On ne sait pas pourquoi les maladies arrivent », répondit-il avec prudence.

Atmir prit son air finaud, ce qui, par effet de contraste, soulignait l'étroitesse de son front planté de cheveux bas.

« Des fois, elles arrivent plus souvent qu'à leur tour. »

Élix attendit tranquillement que son interlocuteur révèle le fond de sa pensée.

« Disons qu'elles se sont multipliées depuis un an et demi. Depuis l'arrivée de... l'Autre.

— L'Autre ? »

Élix avait essayé de la séduire, comme toutes les femmes du village, comme Hanelor, l'épouse d'Atmir, avec qui il avait entretenu une liaison passionnée pendant huit mois (il s'était lassé de ses baisers dévorants qui lui dévastaient les lèvres et la langue), mais l'Autre l'avait ignoré avec une superbe qui confinait au mépris. Elle était différente des villageoises, sa beauté semblait inaccessible, comme les cimes couvertes de neiges éternelles dominant la vallée. Élix, qui avait goûté presque tous les fruits défendus du coin, évitant seulement les plus verts, les plus bleus et les plus vénéneux, s'était senti humilié par la rebuffade de l'Autre. Il s'empessa donc d'approuver les paroles du cordonnier.

« Ma foi, je n'y avais pas pensé. À y regarder de près, il semble pourtant évident qu'il y a de la sorcellerie là-dessous.

— Je l'ai même vue se promener toute nue dans la forêt un soir de pleine lune », ajouta Atmir avec une précipitation que d'aucuns auraient trouvée suspecte.

Il avait mis une telle conviction dans ses paroles que la fable, qu'il venait d'inventer de toutes pièces, lui parut vraisemblable. D'autant qu'Élix y croyait lui aussi dur comme fer à en juger par le frémissement de ses narines.

« Toute nue ? Est-elle aussi... belle que... enfin, tu me comprends ?

— Ma foi, j'en sais rien. J'étais trop loin pour ce genre de détail, mais je suis sûr ce que c'était elle, pour ça, oui !

— C'est une sorcière, Atmir, une foutue sorcière. »

Il fallait vraiment être une sorcière pour se refuser avec un tel dédain à Élix, le magicien des cœurs.

« Et tu sais ce qu'on leur fait, aux sorcières ? »

Atmir admit son ignorance d'un haussement d'épaules.

« On les brûle », ajouta le vaurien d'un ton sinistre.

Ce fut au tour du cordonnier de frémir : il n'avait pas prévu que son témoignage déboucherait sur une sentence aussi radicale. Il faillit avouer son mensonge, puis, devant la mine déterminée de son vis-à-vis, il se souvint des déboires de Ganahède et de la détresse de Holber, de ses propres maux d'estomac au cours de l'été dernier, des migraines nocturnes perpétuelles de sa femme Hanelor, et il se dit que l'Autre aurait très bien pu se promener toute nue dans la forêt les nuits de pleine lune, courir avec les créatures élémentaires, et que l'histoire n'était donc pas à proprement parler une menterie, mais un éclat de la probable vérité.

« Grand merci pour ton admirable courage, dit Élix en s'éloignant. Il ne faut pas permettre à de telles horreurs de souiller notre village. »

Le poète se dirigea à grands pas vers la maison de Thébal, le ferronnier et bourgmestre. Ces deux-là n'étaient pas amis, mais associés pour le meilleur et pour le pire, chacun d'entre eux étant indispensable à l'autre : Thébal avait besoin de l'habileté politique et de la faconde d'Élix, qui, en retour, bénéficiait de la protection du bourgmestre.

Élix trouva Thébal sur le perron de la maison du bourg, un grand mot pour désigner une grange délabrée hâtivement reconvertie en bâtiment officiel depuis qu'un incendie aux origines incertaines avait ravagé l'ancienne. Le ferronnier était un homme aux larges épaules et aux énormes poings, des arguments amplement suffisants pour se voir confier la charge prestigieuse de bourgmestre.

« Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure ? demanda le ferronnier avant même qu'Élix ait eu le temps de gravir l'escalier de pierre.

— Je viens de croiser Atmir dans la rue et...

— Ce bon à rien d'Atmir, maugréa Thébal.

— Tu ne sembles pas le tenir en grande estime.

— Pas depuis que je l'ai surpris en train de rôder autour de ma femme.

— Voyons, Thébal, ta femme ne s'abaisserait jamais à se donner à un homme aussi... vulgaire qu'Atmir ! »

Élix ne précisa pas que Balbène, l'épouse du bourgmestre, le lui avait confié un jour qu'ils reprenaient leur souffle, allongés sur la

paille, après une joute amoureuse particulièrement animée : elle ne comprenait pas comment Atmir, laid comme un pou, pouvait espérer un jour obtenir ses faveurs.

« On se demande ce qu'ils ont dans le crâne, ces foutus bonshommes, maugréa Thébal. Ils ne pensent qu'à ça !

— Tu n'y penses jamais, toi, Thébal ? »

Le feronnier ne répondit pas. Certes, il lui était arrivé d'abuser du prestige de sa fonction pour honorer une femme qui requérait son arbitrage dans une querelle de voisinage, certes, il était le père de quatre ou cinq enfants illégitimes dans le village, mais ce n'était pas une raison pour que d'autres viennent tourner autour de Balbène comme des chiens en rut.

« J'ai l'impression que la lubricité des villageois s'est encore accentuée depuis que... » commença Élix.

D'un geste agacé du bras, le bourgmestre l'invita à poursuivre.

« ... depuis que l'Autre s'est installée au village. »

Thébal réfléchit quelques instants, tout à coup pénétré de la gravité de sa fonction.

« L'Autre n'habite pas vraiment au village.

— Même si sa maison se perche un kilomètre plus loin dans les hauteurs, elle en fait partie. Et puis Atmir l'a vue se promener toute nue une nuit de pleine lune.

— Atmir ? Il ne serait pas capable de distinguer une vache à dix pas.

— Il l'a pourtant vue.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt ?

— Il a eu peur d'être frappé d'un mauvais sort.

— Le courage lui est venu d'un coup ?

— Il en faut, crois-moi, pour affronter une sorcière.

— L'Autre serait une sorcière ?

— À ton avis, qu'est-ce qu'une femme fiche toute nue sous la pleine lune, à part danser avec le diable ? »

Thébal laissa errer son regard sur le village en contrebas, comme s'il plongeait tout entier dans la mer des toitures de lauzes pour en ramener une idée, une conviction.

« C'est vrai que... »

D'un regard, Élix l'encouragea à s'exprimer.

« ... les problèmes au village ne se sont pas arrangés depuis un an et demi : la maison du bourg qui a pris feu, la nuée d'insectes qui a détruit les récoltes, la glace qui nous a emprisonnés pendant trois mois, les troupeaux décimés par la fièvre, les querelles de bornage et de voisinage qui se sont multipliées, les fausses couches, les maladies... »

S'il avait été foncièrement honnête, Thébal aurait admis que les

catastrophes n'avaient pas été plus nombreuses ni plus destructrices que les années précédentes. Il aurait également reconnu qu'il postulait pour un nouveau mandat de bourgmestre, qu'il devrait bientôt défendre son bilan devant le conseil des anciens et que, il en était désormais convaincu, la présence d'une sorcière dans le village expliquait certaines de ses mauvaises décisions. Personne ne savait d'ailleurs d'où elle venait, elle ne se mêlait jamais à la population, elle ne parlait à personne, les femmes enviaient sa beauté, les hommes se consumaient de désir pour elle... Existe-t-il une meilleure définition du mot sorcière ?

« Je vais de ce pas en parler au prêtre, dit Thébal en grattant le bout de son long nez.

— Je t'accompagne... »

Le prêtre, un gros homme au visage rougeaud, les accueillit dans sa cuisine et leur servit d'autorité deux verres d'une de ces piquettes qui arrachaient le palais et les tripes. Il parlait d'une façon onctueuse, ses mots ressemblaient à de la crème et ses yeux noirs, à deux morceaux de chocolat fondant.

« Que puis-je pour toi, Thébal ?

— Je viens parler de l'Autre. »

Le prêtre hocha la tête : il n'aimait pas l'Autre, d'abord parce qu'elle n'assistait pas aux offices, ce qui équivalait à déclarer la guerre à Dieu, ensuite parce qu'elle échauffait le sang de tous ses boucs de fidèles. En poussant un peu l'introspection, il aurait admis qu'elle peuplait également la plupart de ses nuits et distendait chaque jour un peu plus ses liens intimes avec le Seigneur.

« Dis ce que tu as sur le cœur, Thébal.

— Eh bien, quelqu'un l'a vue se promener toute nue une nuit de pleine lune. »

Le prêtre tiqua : il s'agissait là d'un péché, pas d'une preuve de pratique satanique. Élix se rendit compte de la perplexité de l'homme de foi.

« Elle dansait avec une créature aux pieds de bouc, ajouta-t-il.

— Tu en es certain ?

— Atmir m'a parlé de traces laissées par les sabots sur la terre. Je suis allé vérifier : les traces n'étaient pas ordinaires.

— Elles sont encore visibles ? demanda le prêtre.

— Les dernières pluies les ont effacées, mais elles sont restées gravées là », dit Élix en se frappant le front.

Il était maintenant sûr et certain de les avoir vues, des traces dans la terre, typiques de celles d'un bouc, mais deux par deux, comme si la bête se dressait sur ses pattes arrière, et légèrement teintées de l'or du soufre. Il était même prêt à jurer qu'elles fumaient encore.

« Tu en témoignerais devant Dieu ? »

Dieu... Élix l'avait tellement trompé qu'une offense de plus ou de moins ne changerait pas grand-chose à la sentence divine le soir du Jugement dernier. Sans compter qu'il avait vraiment vu, de ses yeux vu, ces satanées traces sur la terre des champs encore meuble des averses printanières. Il acquiesça d'un mouvement de tête déterminé.

« Notre devoir nous commande d'aller quérir cette femme pour la soumettre à la question », trancha le prêtre.

Le bruit s'était répandu dans le village à la vitesse d'un feu de paille. Le cortège avait grossi comme les ruisseaux gonflés par une pluie diluvienne.

Le bourgmestre et le prêtre marchaient en tête, suivis d'Élix et d'Atmir, promus témoins à charge. Tous avaient d'excellentes raisons de se plaindre : le renard avait dévoré les poules de l'un (il oubliait qu'il avait négligé de réparer le grillage endommagé par les intempéries) ; un autre s'était fracassé la tête sur le coin d'une table (il avait peut-être bu ce soir-là, mais pas plus que d'habitude, ou à peine, pas de quoi en tout cas perdre l'équilibre) ; une femme se plaignait de rater tous ses repas (son époux pensa qu'elle n'en avait jamais réussi un seul depuis qu'ils étaient mariés) ; une autre disait qu'elle n'arrêtait pas de se piquer les doigts quand elle cousait ; un vieillard souffrait de rhumatismes ; une jeune mère se lamentait parce qu'elle n'avait pas assez de lait pour nourrir son nouveau-né ; un homme prétendait qu'un maléfice l'empêchait d'être aimé par la femme qu'il convoitait (et qui était déjà mariée)... On geignait, on pleurait, on grognait, on protestait, on vitupérait, on s'échauffait, on fourbissait sa colère contre l'Autre, la sorcière, la responsable de tous les maux. Des hommes s'étaient munis de fourches, de faux, de haches, des femmes brandissaient des couteaux de cuisine et des broches. C'était maintenant un fleuve agité et grondant qui submergeait le chemin de terre menant à la mesure nichée sur les hauteurs. La vieille Labehaut, qui avait retrouvé ses jambes par miracle, n'était pas la dernière à vilipender la démonsse, la succube, qui aspirait toute sa vitalité. Chacun assurait l'avoir vue danser nue avec le Cornu les nuits de pleine lune, certains affirmaient qu'elle chevauchait un chat noir dont la queue était un balai de paille. Inutile de la soumettre à la question : on avait déjà les réponses.

Ils en furent encore plus convaincus quand Thébal le bourgmestre, Élix le poète, Atmir le cordonnier et Holber le menuisier s'introduisirent dans la maison de l'Autre. Ils ne l'y trouvèrent pas. Il ne restait rien d'elle, pas même un vêtement, pas même une odeur de soufre. Ils en conclurent qu'elle s'était enfuie avant de subir son juste châtimement. Ne pouvant la jeter sur un bûcher, ils se contentèrent, avec la bénédiction du prêtre, d'incendier sa maison.

Qui sera le bourreau ?

1^{re} publication
in *Victimes et bourreaux*,
Mnémos, 2011

L'ALLIANCE formée des rebelles des provinces de l'Ouest et des troupes des deux royaumes voisins défit les armées de Stadimir l'Empaleur dans la plaine du Constaret. Plus de trois cent mille hommes périrent au cours des combats qui se prolongèrent sept semaines. Capturé juste au moment où, déguisé en soldat, il s'apprêtait à fuir, Stadimir fut enchaîné, encagé et emmené sous bonne escorte à Mangol, la capitale du royaume de Lougour.

La cité pavoisée accueillit les vainqueurs dans une liesse indescriptible. Le triomphe des coalisés mettait fin à une terreur et une misère de trente interminables années. On arracha en toute hâte les pals qui se dressaient sur les places et dans les rues principales de Mangol, les sinistres pieux qui ployaient encore sous le poids des cadavres pourrissants et infestés de mouches. Les habitants de la cité n'avaient pas osé s'en prendre aux symboles honnis du tyran tant que l'incertitude planait sur l'issue de la bataille.

On exposa Stadimir, entièrement nu, dans une cage en fer sur l'esplanade du grand temple de Xor, le dieu protecteur de Lougour. Sept jours durant, une population braillarde, furieuse, joyeuse, vengeresse, avinée, défila devant le scélérat qui, trente ans plus tôt, avait renversé le vieux roi, massacré ses partisans et instauré la terreur. Sept jours durant, elle l'accabla d'injures et de crachats ; sept jours durant, les hommes l'arrosèrent de leur urine et les femmes déversèrent sur lui des baquets emplis de purin ; sept jours durant, les enfants lui lancèrent des os taillés en pointe ou des pierres aux arêtes tranchantes. Il ne réagit pas, prostré sur le plancher métallique, se protégeant la tête et les organes vitaux de ses bras, croupissant dans ses propres excréments. Le soir, lorsque sonnait la corne du couvre-feu ordonné par le conseil provisoire, les gardes l'aspergeaient d'eau claire afin de laver ses plaies purulentes et de rincer sa cage. On lui servait du gruau, des pommes de terre, du pain dur et une cruche de vin aigre. Le silence retombait alors sur la cité, troublé par les vociférations des soldats ivres et les vaticinations des mendiants sacrés de Xor, les seuls civils autorisés à circuler dans les rues entre la tombée de la nuit et le lever du jour.

Le huitième jour débuta le procès solennel de Stadimir l'Empaleur. Le conseil nouvellement formé des hauts magistrats de Mangol décréta

que l'exécuteur de la sentence serait l'homme ou la femme dont le témoignage se montrerait le plus accablant pour le despote déchu. Tout Longourien ayant souffert de la tyrannie de l'imposteur était invité à témoigner en public. Le conseil déciderait ensuite à quelle victime reviendrait l'honneur de trancher la corde au-dessus du dernier pal planté devant l'estrade où siègeraient les magistrats, l'état-major des armées coalisées et les trois grands-prêtres de Xor.

Une foule immense se pressait sur l'esplanade du temple coiffé d'un couvercle de nuages menaçants. La cage de fer de Stadimir fut suspendue par un système de cordes et de poulies à un gigantesque portique de bois afin que tous puissent contempler le monstre qui avait martyrisé le royaume autrefois paisible et prospère de Lougour. On avait longtemps ergoté pour savoir qui, sur l'estrade, occuperait la position dominante : les juges vêtus de la pourpre et de l'hermine blanche incarnant la justice, les membres de l'état-major parés de leurs uniformes chatoyants représentant la force et l'ordre, les prêtres de Xor engoncés dans leurs lourdes chasubles noires et dorées symbolisant la protection divine et la vertu. On avait finalement résolu de ne froisser aucune susceptibilité et d'opter pour une neutralité toute diplomatique : tous seraient placés à la même hauteur, les magistrats occupant le fond de l'estrade, les militaires le côté droit et les prêtres le côté gauche. La file avait tellement grossi devant l'étroit escalier qui menait à la chaire des témoins que les soldats durent écarter la multitude avec une brutalité rappelant le comportement des sbires honnis de l'Empaleur.

Le premier témoin s'avança, un homme chenu et voûté qui portait la cotte de cuir brun traditionnelle des forgerons du royaume de Lougour. Bien qu'il chevrotât et parsemât ses mots d'incessants raclements de gorge, chacun perçut clairement sa déclaration.

« Mon nom est Keïmon. Je suis maître forgeron dans la petite ville de Sergol. J'ai mené une vie heureuse jusqu'à l'âge de mes quarante-deux ans. Jusqu'au jour où les soudards de ce monstre de... »

Il cracha par terre.

« ... sont venus chez moi. J'ai bien tenté de les repousser avec ma hache, mais, blessé d'un coup de lance à la cuisse, je n'ai pu défendre les miens. Ils se sont emparés de mes deux plus jeunes enfants, ma fille Irika et mon fils Audor. Ma tendre épouse Halna a tenté de les en empêcher, ils l'ont... »

L'émotion submergea le forgeron qui, courbé en deux, comme recroquevillé sur son chagrin, resta un long moment sans pouvoir expulser le moindre son.

« Ils l'ont clouée de leurs lances à la porte ; l'une lui a transpercé la gorge, l'autre la poitrine. Ils ont obligé mes enfants à la regarder agoniser, puis ils ont ri quand elle est passée de vie à trépas et ils sont

partis en emmenant Irika et Audor. Je me suis rendu en toute hâte au palais de Mangol pour tenter de voir mes enfants, au moins prendre de leurs nouvelles, je n'ai obtenu aucune réponse. Je n'ai jamais su pourquoi l'Empaleur s'en était pris à ma famille. Trois jours plus tard, tandis que j'errais de nouveau dans les rues de la capitale, j'ai retrouvé mes enfants. Oh, j'aurais préféré ne jamais les revoir dans ces circonstances ! Tous les deux suspendus au-dessus d'un pal au milieu d'autres condamnés de tous âges, les uns dont les cordes avaient déjà cédé, d'autres qui se trémoussaient dans tous les sens pour échapper aux pointes mortelles, d'autres qui ne bougeaient pas en espérant retarder le plus possible le moment où les fils tressés lâcheraient. J'ai voulu m'approcher de mes enfants, mais des soldats m'ont repoussé durement, me disant que ma seule chance de les sauver était de demander leur grâce à Stadimir avant que les cordes ne se brisent sous leur poids. J'ai couru au palais et demandé audience. À ma grande surprise, ce... »

Il désigna d'un geste du bras l'Empaleur qui, debout dans sa cage, l'écoutait avec attention.

« ... a accepté de me recevoir. Je me suis jeté à ses pieds, je l'ai imploré d'épargner mes enfants innocents, ou encore de me condamner à leur place, il m'a regardé un long moment avant de me demander si je n'avais rien d'autre à dire. Comme mon chagrin m'empêchait de parler, il a ordonné à ses gardes de me jeter dehors. Je suis retourné près de mes enfants. Quelle épreuve plus terrible pour un père de voir souffrir et mourir la chair de sa chair sans pouvoir intervenir ? La corde d'Audor s'est brisée la première. Il est tombé sur le pal. Son mouvement désespéré de jambes lui a valu d'être transpercé au niveau des reins. Son agonie n'a pas duré longtemps. Ma fille Irika, embrochée par le fondement, a mis un temps infini à mourir. Chacun de ses hurlements m'a arraché un bout de mon âme. J'ai supplié les soldats de l'achever, ils m'ont frappé du manche de leurs lances. Quand, enfin, ma petite Irika a cessé de hurler, je suis rentré chez moi. J'ai failli me laisser mourir, puis j'ai décidé de survivre pour m'occuper de mes trois autres enfants. J'ai ruminé mon chagrin et ma colère pendant plus de vingt ans, jusqu'à ce jour béni... »

Keïmon se tut. Dans l'assistance, la plupart des femmes pleuraient et les hommes baissaient la tête pour dissimuler leurs larmes. Les magistrats et les membres de l'état-major semblaient eux-mêmes bouleversés. Seuls les prêtres restaient impassibles – mais ces derniers s'exerçaient chaque jour à extirper tout sentiment pour se consacrer entièrement au service de Xor.

Le vieil homme défia une dernière fois Stadimir du regard. L'expression des yeux du tyran, d'un bleu très clair tirant sur le blanc,

le frappa. Un souvenir émergea tout à coup de la boue de sa mémoire.

La pénombre d'un atelier quelques mois avant de quitter la grande cité de Mangol et de s'installer dans la petite ville de Sergol. Le visage terrorisé de l'apprenti, un garçon d'une dizaine d'années, prostré dans la paille...

Le président du tribunal félicita le forgeron pour son courage, l'assura de sa profonde compassion, le remercia et l'invita à descendre de la chaire pour laisser place au deuxième témoin. En bas de l'escalier, Keïmon se retourna pour observer encore une fois le prisonnier. Stadimir ne l'avait pas lâché des yeux. Comme il ne portait aucun vêtement malgré la fraîcheur et qu'on l'avait lavé à grande eau avant le jugement, son corps exhibé était parfaitement visible derrière les barreaux. Un corps sculpté, amaigri par les privations. Le regard du forgeron se porta sur le haut de la cuisse du tyran déchu et repéra la tache sombre qui la maculait en forme de papillon aux ailes déployées. Un grand froid s'empara de lui. Le souvenir de l'apprenti prostré dans la paille revint à la surface de son esprit. Il n'avait jamais pu l'en chasser. Le pantalon abaissé sur les jambes maigres. Les traces de sang sur la chemise tirebouchonnée. La tache en forme de papillon sur le haut de la cuisse. Lui, hébété, tremblant, couvert de sueur, encore étourdi par la pulsion qui l'avait poussé à se jeter sur le garçon, à étouffer ses sanglots et ses cris avec un ballot de paille pendant qu'il le violait avec une sauvagerie inouïe. Il y avait eu d'autres fois, d'autres apprentis, d'autres garçons qu'après son forfait il avait expédiés d'un coup de masse dans le silence éternel. Il avait jeté leurs cadavres dans le grand creuset où le métal en fusion les avait dissous comme des songes. Mais celui-là, sortant tout à coup de sa prostration, se débattant comme un animal sauvage, avait réussi à esquiver les coups de masse et à lui échapper. Dès lors, Keïmon avait vécu dans la terreur. Le témoignage d'un apprenti ne pèserait pas lourd face à la parole d'un respectable maître forgeron, mais l'enquête risquait d'établir le lien avec les autres disparitions, d'éveiller des soupçons et de l'expédier dans la terrible salle d'aveux de la police royale. Halna n'avait jamais compris pourquoi son mari avait décidé tout à coup de revendre une forge prospère pour en racheter une autre, nettement moins rentable, dans une ville perdue du royaume. Il avait enseveli ses tourments dans les bas-fonds de sa conscience et mené une vie vertueuse jusqu'à ce que les sbires du tyran viennent frapper à sa porte.

Les poings serrés sur les barreaux de sa cage, Stadimir lui adressa un sourire à la fois entendu et cruel. Les yeux très clairs de l'Empaleur continuèrent de scruter l'âme de Keïmon longtemps après qu'il se fut détourné ; ils le tourmenteraient jusqu'à la fin de ses jours.

D'autres témoins lui succédèrent, qui ne présentaient pas le même

intérêt. L'ennui et les premières gouttes de pluie dissipèrent l'attention de l'assemblée. Des quolibets fusèrent en direction de la cage suspendue. Stadimir y répondit en hurlant, en riant et en pissant sur la foule, provoquant un début de panique que les soldats jugulèrent avec les pires difficultés. Personne n'avait envie d'être frappé par une seule goutte d'urine de l'homme qui avait dansé les nuits de pleine lune avec les démons vomis par la bouche de Klez, le frère jumeau maléfique de Xor. Un magistrat avertit le prisonnier qu'on trancherait l'objet du délit s'il continuait de s'en servir à des fins aussi méprisables.

Une femme se présenta, vêtue de haillons, l'une de ces pauvresses qui pullulaient dans les rues de Mangol depuis le renversement et l'exécution misérable du vieux roi. Face ravinée, encadrée de cheveux blancs, cou décharné, yeux délavés par la douleur et les privations. Les spectateurs les plus proches de la chaire durent se pincer les narines ou se recouvrir le bas du visage d'un pan de tissu pour supporter l'odeur qu'elle répandait des mètres à la ronde. Le président du tribunal réclama le silence en frappant à trois reprises le plancher de l'estrade de l'extrémité du bâton de justice.

« Je suis Ezelbe, déclara la vieille femme après s'être éclairci la gorge. Je n'ai pas toujours été telle que vous me voyez. J'ai tenu un commerce prospère autrefois. J'étais vêtue de belles robes, je portais le chapeau de la guilde, je donnais des réceptions dans ma maison, j'avais un époux aimant et trois enfants magnifiques, je ne m'adonnais pas à la magie noire de Klez, j'étais l'une des dévotes les plus ardentes de Xor et... »

Elle marqua un temps de silence pour essuyer d'un revers de main les gouttes de pluie qui sillonnaient sa joue.

« J'ai tout perdu. Ou, plutôt, l'homme qu'on appelle Stadimir et qu'on devrait renommer Ulty, le prince des démons, m'a confisqué mes richesses et volé ma vie. Ses collecteurs sont venus sous bonne escorte et nous ont chassés de notre maison. »

Ezelbe remonta sa manche et exhiba, en haut de son bras, la marque d'infamie imprimée sur sa chair au fer rouge.

« Non seulement ils nous ont tout pris, sans nous donner aucune explication, mais ils nous ont marqués du sceau de l'infamie afin de nous interdire de travail et de logement. Nous n'avions pas d'autre choix que de devenir mendiants. Mon mari est mort d'une langueur qui a pour autre nom la honte. La faim et la fièvre ont envoyé mes enfants le rejoindre dans les vertes vallées de Xor. Je suis restée seule. Ne me demandez pas comment j'ai réussi à survivre. Le chagrin m'invitait à renoncer, la haine me poussait à m'accrocher. J'ai mangé les épluchures que les gens jetaient par leurs fenêtres, j'ai bu l'eau du ciel qui remplissait les creux, j'ai dormi l'hiver dans la paille que les

âmes compatissantes mettaient à ma disposition, l'été dans les ruelles au milieu des rats et des poux, j'ai perdu la moitié de mes dents et ma peau s'est crevassée pire qu'un vieux tronc d'arbre. J'ai espéré de toute mon âme vivre le jour béni où le monstre serait terrassé et ses armées décimées. »

Elle levait un bras tremblant sur la cage de fer qu'un vent de plus en plus violent balançait doucement.

« Il m'a pris ma famille, mon honneur, ma fortune, il a fait de moi une femme maudite, une ombre errante... »

Une quinte de toux l'interrompt. Ses raclements de gorge s'envolèrent dans le silence comme des crailllements de corneille. Elle cracha une humeur teintée de sang avant de se redresser et de lever son regard sur Stadimir. Il la fixait avec l'attention d'un prédateur guettant sa proie ; ses yeux clairs brillaient entre les barreaux comme des étoiles. Son expression saisit Ezelbe, réveilla un souvenir au fond d'elle, une vague réminiscence plutôt...

Une odeur fétide, des lumières vacillantes...

L'intérieur d'une masure...

Une femme en pleurs à genoux devant elle, des mouvements dans la pénombre, des claquements de bottes, des gens d'armes qui reviennent avec cinq enfants d'une seconde pièce enfumée. Les yeux très clairs de l'aîné, un garçon d'une douzaine d'années, la perforent comme des lames. Ils expriment une détresse indicible, éclairés par une flamme qui brûle avec une ardeur inquiétante. Le père a succombé quelques mois plus tôt dans la geôle où l'a bouclé la police royale, sur la requête d'Ezelbe à qui, depuis un an, il devait une dizaine de pièces de bronze.

Une poignée de bronze, presque rien. Mais Ezelbe ne mêle jamais les affaires et les sentiments, question de principe, elle n'accorde aucune grâce, une fermeté qui a assuré la prospérité de son commerce alors que tant d'autres, enclins à la pitié et la faiblesse, ont glissé depuis longtemps la clef sous la porte. Elle postulera bientôt pour la fonction honorifique de maîtresse de la guilde et, si elle est choisie (elle a mis toutes les chances de son côté pour s'assurer de la majorité des voix), elle sera enfin reçue à la Cour. Le garçon se mord les lèvres pour ne pas pleurer lorsque les soldats relèvent sa mère et la traînent brutalement vers la porte sans tenir compte de ses suppliques ni de ses gémissements. Les enfants seront séparés et répartis dans les maisons d'orphelins de la ville. Ils effectueront divers travaux domestiques pour le palais royal ou les maisons des courtisans avant d'être, pour les garçons, incorporés dans les troupes royales à l'âge de quinze ans, pour les filles, expédiées comme cantinières et prostituées sur les frontières ou dans les villes de garnison. Pas une existence rêvée, certes, mais au moins ils ne seront pas frappés d'infamie ni condamnés

à errer dans les rues des villes ou les chemins creux sillonnant le royaume. Ezelbe s'en moque. Elle ne songe qu'à récupérer son bien, sous une forme ou une autre. Les meubles ne valant rien, elle réclamera la saisie de la maison tout entière. Pas une affaire avec son toit branlant et ses murs pourris, mais elle ne lui aura coûté qu'une poignée de pièces de bronze, et elle connaît des maçons et des tailleurs en manque de matériaux prêts à déboursier des fortunes pour se fournir en pierres et en poutres. Le regard insistant du garçon la brûle. Elle le fixe à son tour en croyant lui faire baisser les yeux, mais il les garde plantés dans les siens. Des serres de rapace. Elle lève la canne délicatement ouvragée et symbolique de son rang qu'elle porte en toutes circonstances. Il continue de la dévisager avec une insolence qui vire peu à peu à la haine. La canne fouette l'air et atterrit sur sa joue, lui entaillant profondément la pommette. Ses frères et ses sœurs se mettent à pleurer, mais lui ne bronche pas malgré le flot de sang qui jaillit de la plaie. Pas un geste, pas un clignement de cils. Un soldat s'approche d'elle pour lui demander si ce jeune pouilleux l'embête. Elle ne répond pas, elle se détourne et se dirige d'un pas rageur vers la porte.

Ezelbe concentra son attention sur la joue de l'Empaleur, parfaitement visible entre les barreaux. Elle entrevit la cicatrice blanchâtre qui barrait sa pommette, en partie dissimulée par sa barbe naissante. Elle croyait avoir épuisé son réservoir de pleurs depuis la mort de ses enfants ; des larmes brûlantes roulèrent sur ses joues desséchées.

À la fin du jour, après qu'un vent péremptoire eut chassé les nuages et rendu le ciel à son bleu uniforme, se présenta au pied de l'escalier un unijambiste dont la prothèse de bois claqua fortement sur les marches. Le président du tribunal déclara, au grand désappointement des témoins qui patientaient devant la chaire, que la déposition de cet homme serait la dernière. La nuit allait bientôt tomber, et on disposait désormais de suffisamment de preuves pour condamner l'Empaleur au supplice qu'il avait réservé à tant de ses sujets.

Le couchant arrosait de lumière rouille la place et les façades environnantes. La cage de Stadimir paraissait couverte du sang de ses victimes. Le tyran, qui s'était allongé et assoupi pendant l'interminable litanie des récits accusateurs, se redressa lorsque l'unijambiste prit la parole.

« Je suis Anker. Certains d'entre vous m'ont donné le sobriquet de Patte Folle. Je me tenais autrefois sur mes deux jambes. J'étais alors officier de l'armée royale et combattais vaillamment les ennemis de Lougour. J'ai participé à la guerre du Stopton, à la campagne d'Arnady et au siège de Vilius, l'orgueilleuse Cité de... »

Il s'interrompit lorsque l'un des officiers s'agita sur l'estrade : Vilius faisait partie de l'alliance contre Stadimir, et il était déplaisant, voire insultant, de ressusciter le souvenir de la guerre terrible qui l'avait opposée à Lougour.

« Lorsque ce... »

Anker dressa un poing rageur en direction du tyran debout dans sa cage.

« ... a destitué l'ancien roi et pris sa place sur le trône, j'ai continué de me battre aux frontières contre les pillards sanguinaires venus des territoires du Nord. Même si les armées étaient désormais dirigées par un imposteur, mon devoir me commandait de protéger les populations innocentes installées dans les marches. Aussi n'ai-je pas compris lorsque, à l'issue d'une bataille particulièrement féroce où mes hommes et moi avons combattu jusqu'à la limite de nos forces, je fus arrêté par les sbires de Stadimir, dégradé en public et condamné à avoir la jambe tranchée avant d'être expédié en exil sur une île orientale. Ma maison et mes biens furent saisis et mon honneur jeté aux rats. On empala les officiers et les soldats qui me manifestèrent leur soutien, on me trancha la jambe d'un coup de hache, on cautérisa la plaie avec un fer chauffé à blanc, puis on me jeta dans la cale d'une galère et on me déposa sur une île uniquement peuplée d'insectes et de serpents. Je survécus, ruminant ma vengeance, sculptant moi-même ma jambe de bois, me fabriquant une cabane, me nourrissant de crabes, de poissons et d'oiseaux. Les années passèrent. Un pêcheur échoué sur l'île à la suite d'une tempête m'apprit qu'une alliance contre l'Empaleur se constituait entre les rebelles et les armées des royaumes voisins. Je lui demandai de me ramener à Lougour afin que je puisse me joindre à la coalition, à laquelle je pensais pouvoir être utile malgré mon infirmité, mais, à cause des vents et des courants contraires, nous arrivâmes trop tard. La bataille du Constaret s'était achevée, le tyran avait été capturé. J'ai alors pensé que je pouvais être une dernière fois utile par mes mots. »

Le vent emporta les dernières paroles d'Anker. L'ombre du soir s'étendait sur la foule immobile et muette. Stadimir s'agita dans sa cage. Les cordes et les poulies grincèrent. L'ancien officier releva la tête et croisa le regard du prisonnier.

Il frissonna.

Ces yeux clairs, cette expression... Par Xor !

La cour d'une caserne enneigée, une nouvelle recrue, un garçon de quinze ans aux cheveux fous, un caractère ombrageux qu'il faut immédiatement dompter comme un cheval fougueux... Il a osé lever la main sur le sous-officier qui lui ordonnait de ramper dans la boue avec les autres recrues. Une telle rage l'habitait qu'il a fallu trois hommes pour le maîtriser et l'enchaîner. Il n'existe qu'une méthode

pour inculquer la soumission aux fortes têtes. Anker a brisé plus d'un rebelle au long de sa carrière d'officier. Mieux, il en a fait de parfaits soldats, des tueurs implacables, de véritables machines de guerre. Le garçon se tient devant lui. Il tremble. De peur ? De froid ? Il est nu au centre de la cour, les poignets attachés aux deux pieux nouveaux que les anciens surnomment les Canines de Klez. Le sang des insoumis les a tant de fois souillés qu'on les croirait rouillés. Anker ne laisse à personne d'autre le soin de donner le fouet. Il aime voir les lanières serties de clous mordre les peaux comme des crocs pris de démente, il aime voir gicler les sillons pourpres des chairs ouvertes, il aime voir la douleur ployer les échine et les nuques, il aime voir les corps s'affaisser et se recroqueviller sur le sol, enfin vaincus, enfin soumis. Celui-là a gardé ses grands yeux clairs pointés sur son bourreau comme des lames chauffées à blanc, il est resté droit sur ses jambes, aucune expression n'a altéré son visage, il n'a pas plié jusqu'à ce que la fatigue ne contraigne Anker à renoncer et à se réfugier dans son bureau comme un voleur. Il décide de placer le garçon en première ligne lors de la campagne d'Arnady, espérant qu'une lame ennemie le punira définitivement de son insolence.

Stadimir se tourna dans sa cage et présenta son dos à l'unijambiste. Le regard d'Anker ne parvint pas à se détacher des larges cicatrices blanchâtres qui lui striaient l'échine.

Stadimir l'Empaleur fut exécuté sept jours plus tard à l'aube.

Aucun des trois témoins désignés par le tribunal ne s'étant présenté pour couper la corde au-dessus du pal, ce fut le bourreau officiel de Lougour qui s'en chargea. Le tyran glissa sur le pieu et expira sans un cri ni même un gémissement. La foule assemblée sur la place en vint à admirer son courage.

Origo

1^{re} publication
in *Utopiales 12*,
ActuSF, octobre 2012

NOUS SOMMES PASSÉS dans l'infiniment petit.

Selon l'assistant de bord, la capsule s'est réduite à la dimension d'un millième d'atome. La miniaturisation extrême ne nous a pas affectés. Pas encore en tout cas. Nous n'avons rien perdu de nos facultés, ni de nos proportions d'ailleurs. Sur les écrans de la base, nous devons paraître tout à fait normaux (si notre image leur parvient toujours ; nous l'ignorons, la liaison radio est interrompue depuis quelques minutes). De toute façon, même si nous évoluions dans la même pièce que les techniciens, nous serions invisibles, totalement indécélables, même par les capteurs les plus sophistiqués.

Le sourire de Larna, allongée sur la couchette en face de la mienne, traduisait autant d'excitation que d'anxiété. Je me suis souvenu de sa détermination lors du marathon de la sélection, de son acharnement qui la rendait dure, parfois odieuse. Même si les statistiques des calculateurs quantiques ne nous donnaient que 0,012 % de revenir vivants de l'expédition, nous nous sommes battus comme des chiens pour intégrer l'équipage de l'*Origo*. Les classiques tests physiques, intellectuels et psychologiques ont éliminé plus de dix mille candidats déjà triés sur le volet. Les mille cinq cents rescapés ont ensuite subi des épreuves de plus en plus dures, parfois cruelles, portant aussi bien sur le capital de survie que sur le potentiel d'empathie. Les concepteurs du programme ont estimé qu'une parfaite osmose entre les dix membres de l'équipage augmenterait les probabilités de réussite en créant une entité supérieure à la somme des individus. Nous savons depuis maintenant près d'un siècle que les pensées des êtres vivants forment une sorte de trame qui agit en positif ou en négatif sur l'environnement, *a fortiori* à l'intérieur d'une capsule propulsée à une vitesse infiniment supérieure à celle de la lumière.

Notre voyage n'a pas de but. Il serait plus exact de dire : pas de destination. Sa seule raison d'être est la vitesse. Nous sommes en accélération moléculaire constante depuis notre décollage de la base spationavale de Lunaraiï. Les premiers paliers, franchis en quelques secondes, se sont traduits par des secousses à peine perceptibles. Puis nous n'avons plus senti aucune vibration. Si les ordinateurs de bord n'affichaient pas la vitesse sur les écrans, nous n'aurions aucun point de repère. Plus nous accélérons, et plus nous avons l'impression de

nous figer, comme si nous traversions un environnement dense et immobile. Nous ne distinguons plus rien par la baie vitrée, seulement des traînées étincelantes qui transpercent de temps à autre l'obscurité, si brèves qu'elles ne semblent pas imprimer la rétine.

Le temps lui-même paraît suspendu. Les secondes ont d'abord continué de s'égrener régulièrement sur l'horloge, puis elles se sont ralenties. Les chiffres 14.29 restent affichés depuis un bon moment au-dessus du tableau de bord.

« Une heure, je dirais, m'a soufflé Larna dans le micro de son casque.

— Méfions-nous de nos perceptions, ai-je objecté. Elles se modifient autant que le temps. »

Mes parents avaient tenté par tous les moyens de me dissuader de me porter volontaire pour l'expédition de l'*Origo*. Ils avaient même envoyé à Lunarai des faux certificats affirmant que notre famille souffrait de désordres chromosomiques qui entraînaient une mauvaise perception de l'espace, mais les résultats de mes tests avaient invalidé leur démarche (ils ont fini par être condamnés à deux ans de confinement en résidence surveillée pour usage de faux). Je suppose qu'ils ne souhaitent pas perdre leur fils unique, qu'ils me préféreraient vivant et médiocre que héros et mort. Larna, elle, avait toujours été éduquée dans l'idée qu'elle accomplirait une action grandiose au cours de son existence et que, même exorbitant, le prix à payer importait peu. Nous sommes tous les deux européens, elle de la région d'Angleterre et moi de France, tandis que les huit autres passagers de la capsule, quatre hommes et quatre femmes – on a soupçonné certaines activistes d'avoir imposé une stricte parité au parlement terrien –, viennent d'Asie pour cinq d'entre eux, d'Amérique pour deux autres, d'Afrique pour le dernier. Nous sommes âgés de vingt-huit ans pour la plus jeune, Sin Li, à trente-sept pour le plus ancien, Barny.

J'ai souvent cherché la compagnie de Larna lors de nos deux années de formation, comme si nos origines européennes nous prédisposaient à nous entendre. J'ai d'ailleurs remarqué que les Asiatiques se retrouvaient également entre eux et que les Américains, l'une du Sud et l'autre du Nord, formaient un duo inséparable. Adama, l'Africain, était le seul à passer de groupe en groupe au gré de ses humeurs ou de ses intérêts. L'unification des nations terriennes, obtenues après une guerre meurtrière entre deux alliances et d'interminables tractations, n'a pas empêché les préférences continentales. On pourrait même dire qu'elle a accentué ce réflexe humain de se définir par l'appartenance, qu'elle soit territoriale, linguistique ou religieuse.

Larna et moi aurions pu tomber amoureux l'un de l'autre si notre formation nous en avait laissé le loisir. Nous étions tous les deux

conscients que les sentiments n'avaient pas leur place dans notre parcours. Reste-t-il d'ailleurs une place pour l'amour sur la Terre et ses colonies martienne et lunaire ? Je ne crois pas que ce soit l'amour qui ait motivé la démarche de mes parents lorsqu'ils ont tenté de m'empêcher de partir ; ils voulaient seulement s'assurer que leurs traces génétiques ne s'effaceraient pas.

À dire vrai, je ne sais pas vraiment ce que j'éprouve pour Larna. De l'amitié ? Du désir ? De la sympathie ? Les trois entremêlés ? Nous n'avons à aucun moment envisagé les relations physiques. Les journées harassantes sur la base lunaire absorbaient sans doute toute notre énergie, mais je crois plutôt que nous n'osions pas exprimer nos envies, coincés par l'éducation rigoriste en vogue sur notre belle planète. Le corps de Larna m'attirait pourtant, j'aimais ses courbes à peine esquissées, ses grands yeux clairs, sa peau blanche, ses cheveux bruns et courts.

« Alors, Jock, ça te fait quoi de savoir que tu n'occupes pas plus de place qu'un millième d'atome dans cet univers ? »

Débarrassée de son casque et de son harnais de sécurité, elle s'était avancée vers moi en apesanteur, traversant l'allée centrale, s'agrippant à une excroissance métallique de la cabine pour se maintenir à quelques centimètres de ma tête. Son souffle chaud me caressait le front et les joues.

« Mes parents affirment sans cesse qu'on redeviendra poussière après la mort, a-t-elle repris en éclatant de rire. Nous, nous sommes déjà moins que poussière avant notre mort. »

Ses parents sont des adeptes de l'Église de la Septième Réforme, celle-là même qui a réussi à obtenir du parlement l'interdiction formelle du clonage et de tout autre système de prolongation artificielle de la vie humaine et animale.

« Puisque nous ne sommes pas déformés, que je te vois toujours de la même façon, que tu es toujours aussi... euh... attirante, je n'ai pas l'impression que quoi que ce soit ait changé. Tu devrais peut-être retourner à ta place et remettre ton harnais. La capsule risque d'être secouée quand on franchira le mur de Planck. »

Son sourire ironique s'est posé sur moi comme un baume à la fois bienfaisant et irritant.

« Toujours aussi raisonnable, hein, Jock... »

J'ai jeté un bref regard dans la cabine. Les autres, sagement allongés sur leurs couchettes, ne nous prêtaient aucune attention, hormis Adama, l'Africain, dont les grands yeux ronds flottaient comme des étoiles brillantes au cœur de la semi-pénombre. Il m'a semblé entrevoir un trait éblouissant par le hublot. Les taches lumineuses se succédaient à grande vitesse sur les écrans de bord, trop rapides pour former des images, éclairaient par intermittence les arêtes des

cloisons, du plafond et des couchettes.

La voix de Sri Ramakrishna, le responsable du programme Origo, a soudain résonné dans les haut-parleurs.

« Base de Lunarai, base de Lunarai.

— Ah, communication enfin rétablie », a soufflé Larna.

Les autres se sont agités sur leurs couchettes. Yi Pin a été le premier à répondre (il a toujours été le plus rapide pendant la formation, finissant haut la main en tête du classement, reléguant le deuxième, Elvaïr Kahn, très loin derrière lui).

« Ici, l'*Origo*. Ici, l'*Origo*. Nous vous recevons parfaitement. »

J'ai perçu avec netteté le soupir de Sri Ramakrishna avant même que Yi Pin ait eu le temps de finir sa phrase.

« Les flux sont devenus aléatoires. Impossibles de les maîtriser. Selon nos estimations, vous êtes sans doute maintenant très proches du mur de Planck. J'espère que tout le monde se porte bien à bord. »

Yi Pin a déverrouillé son harnais, s'est redressé et nous a observés l'un après l'autre. Ses yeux me faisaient l'effet de lames affûtées.

« Tout le monde semble en forme, mons...

— Les choses sérieuses vont commencer. Le temps n'est déjà plus le même pour vous et pour nous. Une seconde pour vous est pour nous désormais l'équivalent d'un mois. Cela faisait dix mois que nous avions perdu vos traces. Les communications sont de plus en plus décalées. »

J'ai croisé le regard de Yi Pin, et j'y ai vu la même surprise que moi : nous avions l'impression d'être partis de Lunarai depuis un peu moins de deux heures.

« Les choses ont changé dans le système, a poursuivi Ramakrishna. La nouvelle majorité parlementaire a décidé de suspendre les voyages quantiques et nous a coupé les crédits. Nous allons... »

Sri Ramakrishna a marqué une longue pause.

« Ils ne nous laissent même pas aller au bout du programme Origo. La base va être démantelée. Nous ne pourrons plus vous... »

La communication s'est interrompue. Comme le synchronisme n'était plus possible entre nos échelles chronologiques, j'ai deviné que le message nous avait été envoyé après avoir été enregistré.

« Quoi qu'il arrive, consignez vos réactions dans les boîtes noires, a repris le responsable du programme. Elles nous seront peut-être utiles, à nous ou à nos descendants. Bonne... »

Le système audio s'est tu définitivement. Nous étions désormais coupés de la base, coupés du temps, coupés du reste de l'humanité.

Dix voyageurs lancés à une vitesse vertigineuse vers le Big Bang, vers la naissance de l'univers. Nous ne savions pas si nous serions pulvérisés avant d'atteindre l'explosion primordiale. La capsule avait été construite avec des nanomatériaux à toute épreuve, mais les

calculateurs n'avaient pas réussi à prédire s'ils résisteraient à la miniaturisation extrême combinée à la chaleur originelle et à la vitesse vertigineuse sans cesse croissante. Les médias terrestres nous avaient qualifiés d'aventuriers du Fiat Lux ou de l'enfantement. Les Églises, réformées ou non, nous avaient assimilés à ces héros maudits des mythologies antiques, Prométhée, Icare, Lucifer, Faust... tous ceux qui avaient tenté de défier les dieux et qui avaient misérablement échoué. Un célèbre pasteur officiant sur les réseaux sociaux nous avait même promis une éternité de souffrance.

Une formidable secousse a ébranlé la structure métallique, un éclair a ébloui la cabine. J'ai cru que nous allions être réduits en soupe primordiale, mais les vibrations n'ont duré qu'une poignée de minutes (combien de mois sur les planètes du système solaire ?), et la capsule a peu à peu recouvré sa stabilité.

« Le mur de Planck, je suppose, a commenté Yi Pin.

— Le mur de Planck n'est pas un vulgaire mur du son, a répliqué Larna. C'est seulement un truc théorique, une vue de l'esprit.

— Quoi qu'il en soit, nous avons franchi un nouveau palier », a tranché Yi Pin avec un agacement à peine dissimulé.

Nous nous sommes tous débarrassés de nos harnais, de nos casques et, ne conservant que le système de communication audio, nous avons flotté entre les rangées de couchettes, nous dirigeant par petites poussées des bras ou des jambes sur les arêtes et les cloisons.

« En tout cas, nous sommes probablement tout près du point zéro », est intervenu Elvaïr Kahn.

Les regards ont brillé d'excitation.

Consuel, la Sud-Américaine, a dénoué ses cheveux noirs qu'elle a toujours refusé de couper en dépit des recommandations des instructeurs ; ils ont formé autour de sa tête une auréole sombre au milieu de laquelle se détachait, comme un astre nocturne, son visage pâle et émacié. Barny, le Nord-Américain, s'est approché d'elle. J'ai compris, à leurs regards brûlants, à leurs gestes caressants, que leur relation n'en était pas restée au stade platonique à Lunarai.

J'ai été traversé d'un désir violent pour Larna, et j'ai vu dans ses yeux, dans son attitude, qu'elle ressentait le même élan que moi. D'une poussée des jambes sur le montant de ma couchette, je me suis propulsé vers elle. La présence des autres ne nous dérangeait pas. Nous nous sommes rejoints, elle et moi, au milieu de l'allée centrale. Elle m'a pris par la main et entraîné à l'autre extrémité de la cabine, dans le réduit où sont suspendues les dix combinaisons spatiales (nous n'aurions sans doute jamais l'occasion de nous en servir, mais l'agence de sécurité spatiale avait exigé la présence de ces scaphandres de survie dans l'*Origo* ; Sri Ramakrishna avait eu beau arguer que les consignes habituelles de sécurité ne s'appliquaient pas à ce

programme puisque nous n'évoluerions pas vraiment dans l'espace, l'agence avait refusé de céder, sautant sur tous les prétextes pour affirmer sa suprématie sur le bureau, plus récent, des recherches quantiques). Une fois dans la minuscule pièce, Larna s'est collée contre moi et a plaqué ses lèvres sur les miennes. J'ignore comment nous avons pu nous défaire de nos vêtements taillés dans une matière nano épousant les moindres de nos formes. Nous avons dû jouer les contorsionnistes tout en nous efforçant de contrôler le désir qui rendait nos gestes fébriles et maladroits.

« J'en ai envie depuis si longtemps, Jock. »

Même si elle avait retiré son système audio, la voix de Larna, rauque, chaude, me parvenait comme si nous nous tenions dans une atmosphère planétaire.

« Moi aussi.

— Je n'aurais pas voulu mourir avant d'avoir...

— Nous ne mourrons peut-être pas.

— Tu as entendu Ramakrishna : la base va être démantelée, ils ne feront rien pour nous récupérer.

— Il y aura peut-être un nouveau changement de majorité parlementaire d'ici là ! Sans doute même plusieurs. »

Nous avons ri, puis nous nous sommes accrochés l'un à l'autre, et c'est elle contre moi, moi en elle, que nous avons flotté entre les combinaisons spatiales jusqu'à ce que nos têtes heurtent le plafond. Je n'ai pas une grande expérience de l'amour charnel, ayant passé l'essentiel de mon adolescence à étudier. Je n'ai connu que deux filles avant Larna, l'une dans ma dix-septième année et l'autre peu avant mes vingt ans. Les deux ne m'ont pas laissé de souvenir impérissable ; il serait sans doute plus exact de dire que c'est moi qui n'ai pas marqué leur mémoire. L'acte, avec elles, m'était apparu comme une corvée plus que comme un plaisir. Était-ce la personnalité de Larna, était-ce l'urgence qui nous avait saisis après le passage du mur de Planck, était-ce un effet de la miniaturisation, de la vitesse, de la peur, ou encore le sentiment d'abandon ? J'ai expérimenté avec elle des sensations inouïes, j'ai eu l'impression de me diluer tout entier en elle, d'être ballotté par les vagues incessantes de son plaisir, d'être au cœur de sa jouissance comme dans l'œil d'un orage stellaire. Elle ne poussait pas un cri, pas même un soupir, et, pourtant, je la sentais palpiter avec la force d'une étoile en fusion, se dilater à l'infini pour m'absorber tout entier.

J'ai aperçu, entre mes paupières mi-closes, par-dessus son épaule et à travers l'entrebâillement de la porte coulissante mal refermée, les autres couples qui s'étaient formés de chaque côté de l'allée centrale. Les plus proches de nous étaient Adama l'Africain et Rashwaï, l'Indienne à la peau mate et aux yeux verts. Les vêtements abandonnés

flottaient avec une lenteur envoûtante entre les couchettes. Je me suis demandé quelle taille avait l'univers que nous traversions. La grosseur d'un poing ? Beaucoup moins que ça, sûrement. Une tête d'épingle peut-être. Ou encore une bactérie. L'univers qui nous avait fascinés par son gigantisme, par ses galaxies gigognes, par ses tapisseries somptueuses et infinies, se réduisait maintenant tout entier à la dimension d'une molécule, d'un atome.

« J'ai l'impression de ne plus avoir de corps. »

Je n'avais pas perçu le chuchotement de Larna à l'extérieur de moi, mais à l'intérieur.

« Je suis tout entier en toi, ai-je balbutié.

— Je croyais que c'était le contraire ! »

Nos rires se sont entrelacés dans nos ciels.

« Si un jour des gens retrouvent nos enregistrements, ils vont faire une drôle de tête ! a-t-elle ajouté.

— Bah, il n'y aura peut-être plus d'Église réformée à cette époque. »

Je n'avais pas parlé, du moins n'en avais-je pas eu la sensation, ma pensée avait seulement résonné en écho dans l'esprit de Larna.

« Tu as raison : plusieurs siècles se seront sans doute écoulés sur Terre et les colonies. »

La cabine s'est emplie d'une lumière étincelante. Il m'a semblé que la chaleur augmentait tout à coup de plusieurs degrés.

« On est tout près du point d'origine. »

L'émerveillement de Larna m'a irradié. D'autres sensations, d'autres émotions, d'autres réactions m'ont traversé. Elles provenaient de tous mes compagnons d'odyssée, mélange de frayeur, d'exaltation, de plaisir, de regrets et de joie. Nous baignions dans une lumière intense, douce, accueillante, sensuelle. La capsule continuait d'accélérer, franchissant des millions d'années à la seconde, comprimant l'espace, abolissant le temps.

Je suis entré dans les souvenirs de quelqu'un d'autre. J'ai compris qu'il s'agissait de Larna lorsque j'ai perçu sa pensée.

« C'est toi, ce petit garçon triste, Jock ? »

Elle me voyait à l'âge de sept ans comme je la découvrais dans sa tenue d'écolière anglaise.

« Vous, les Anglais, vous n'avez jamais abandonné l'uniforme, hein... »

Son rire a frémi en moi.

« Les Anglais garderont leurs traditions jusqu'à la fin des temps !

— Il t'allait bien, remarque.

— Tu rigoles, je l'ai toujours détesté. »

Des rafales de souvenirs ont déferlé en moi. J'ai identifié ceux de Yi Pin, ceux d'Elvaïr Kahn, ceux d'Adama, ceux de Rashwaï, ceux de

Consuel, ceux de Barny, ceux de Churiko et ceux de Sin Li. Je reconnaissais chacun d'eux dès qu'il m'apparaissait, comme s'il jaillissait de ma propre mémoire.

Comme s'il m'appartenait.

J'ai couru moi aussi au milieu des rizières écrasées de chaleur, j'ai foulé la terre rouge et désertique d'un pays brûlé, j'ai gravi les plus hauts sommets des Andes, j'ai galopé au milieu de plaines ondulées, j'ai erré dans les rues surpeuplées et sales d'un bidonville, j'ai suivi l'enseignement d'un grand violoniste devenu professeur, j'ai pris des bains froids dans une vasque en pierre, j'ai couru dans les rues au milieu d'un essaim de jeunes filles en uniforme, j'ai défié les vagues énormes qui roulaient sur une plage interminable. J'ai eu un bref instant de panique. Je sortais des frontières de ce que je croyais être moi, de ce qui m'avait défini comme moi. J'ai noté que Larna ressentait les mêmes craintes, les mêmes hésitations que moi. La peur teintait son plaisir et lui donnait une intensité inouïe. Je ne pouvais pas me détacher d'elle, je ne parvenais plus à contrôler mon corps, qui ne revêtait plus aucune réalité.

Une pensée collective s'est imposée en moi.

« Le Big Bang. »

Les calculateurs avaient estimé que nous avions très peu de chances d'arriver au stade de la soupe primordiale. Que, notre vitesse demeurant probablement insuffisante, nous serions rejetés avant ou juste après le fameux mur de Planck pour un voyage retour dont on ne pouvait pas prévoir l'issue.

J'ai émis la vague pensée de me diriger vers le hublot pour assister au plus incroyable spectacle jamais observé par un être humain : l'enfantement de l'univers. J'en ai été incapable, puis je me suis rendu compte que je n'avais pas besoin de me déplacer. Que ma pensée épousait toutes les formes.

La capsule elle-même n'existait plus. Elle s'était fondue dans la formidable énergie qui m'emplissait jusqu'à mes confins.

Je n'étais plus rien qu'un magma de pensées.

Un courant à la puissance fabuleuse m'a traversé. Je n'ai pas éprouvé la moindre douleur. J'ai été, au contraire, empli d'un amour et d'une paix infinis. J'étais Larna, j'étais tous les autres. Nous ne reviendrions jamais à la base de Lunarai, ni dans notre système, ni dans notre temps. Nous n'avions pas atteint un but, nous prenions un nouveau départ.

L'univers prenait un nouveau départ.

Nous n'assistions pas à sa naissance, nous participions à sa naissance, nous, les dix voyageurs de l'*Origo*, et l'ensemble des êtres vivants que nous représentions.

Nous étions l'univers.

Lorsque nous sommes arrivés au point de compression ultime, le souffle primordial nous a dispersés, diffusés dans la matière en formation et emportés à une vitesse inimaginable vers notre nouvelle destinée.

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les guerriers du silence

GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 – PRIX JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater

La citadelle Hyponéros

PRIX COSMOS 2000 1996

Trilogie des Guerriers du silence

Wang

Les portes d'Occident – Les aigles d'Orient

PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon – Orchéron

Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)

Rohel II (cycle de Lucifal)

Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes

Qui-vient-du-bruit – Le dragon aux plumes de sang

Nouvelle Vie[™]

Dernières nouvelles de la Terre...

L'enjamineur

1792 – 1793 – 1794

PRIX IMAGINALES 2007

La Fraternité du Panca

Frère Ewen – Sœur Ynolde – Frère Kalkin – Sœur Onden

Frère Elthor

Gigante : Au nom du père

Les dames blanches

Illustration de la couverture : Gess
Maquette et typographie : leraf

© Librairie L'Atalante, 2016

ISBN 978-2-84172-767-4

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, et 4, rue Vauban
44000 Nantes

Sur la toile

Retrouvez tous les ouvrages de L'Atalante sur notre site
www.l-atalante.com

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux
<http://www.l-atalante.fr/blog/>
<https://www.facebook.com/EditionsLAtalante>
<https://twitter.com/Latalante>
<https://instagram.com/edlatalante>
<https://www.pinterest.com/edlatalante>